



674



LIBRARY  
OF THE  
UNIVERSITY OF  
SACSEN-ANHALT







UNIVERSITÄT  
SACHSEN-ANHALT  
LEIPZIG  
BIBLIOTHEK

1874

1. O. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 38. 39. 40. 41. 42. 43. 44. 45. 46. 47. 48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 60. 61. 62. 63. 64. 65. 66. 67. 68. 69. 70. 71. 72. 73. 74. 75. 76. 77. 78. 79. 80. 81. 82. 83. 84. 85. 86. 87. 88. 89. 90. 91. 92. 93. 94. 95. 96. 97. 98. 99. 100.

UNIVERSITÄT  
SACHSEN-ANHALT  
LEIPZIG  
BIBLIOTHEK

1874

1. O. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 38. 39. 40. 41. 42. 43. 44. 45. 46. 47. 48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 60. 61. 62. 63. 64. 65. 66. 67. 68. 69. 70. 71. 72. 73. 74. 75. 76. 77. 78. 79. 80. 81. 82. 83. 84. 85. 86. 87. 88. 89. 90. 91. 92. 93. 94. 95. 96. 97. 98. 99. 100.





LE PIED  
DE  
FANCHETTE,  
HISTOIRE INTERESSANTE  
ET MORALE.

---

CHAPITRE XXXIV.

*Qui n'est pas inutile.*

REVENONS à l'amoureux inconnu, qui s'est trouvé témoin de deux scènes frappantes arrivées à Fanchette, & que le prompt départ de Luffanville pour Bayonne, avait privé des éclaircissemens qu'il espérait : il lui restait beaucoup d'autres moyens de s'instruire, mais il n'en soupçonnait pas même l'efficacité.

Le hazard, ce mot vague, pere putatif

des événemens auxquels on n'en connaît point d'autre, le lendemain de l'enlèvement de Fanchette par Apatéon, conduisit l'asiatique chez le financier oncle de Luffanville. En cherchant les papiers qu'il voulait montrer, il ouvrit la boîte qui renfermait la jolie muse de la jeune Florangis. Le financier l'avait vue de trop près pour ne la pas reconnaître. Il témoigna sa surprise : & l'asiatique qui se rappella que la jeune beauté sortait de chez cet homme, lorsqu'il la vit pour la première fois, lui parla de celle qu'il aimait.— Il ne tiendrait qu'à elle d'être une fille charmante, reprit le financier; mais elle est bégueule & fote : elle a la manie de la vertu... elle donne dans le sentiment. Cependant, avec tous ces beaux semblans & ces grimaces, il en coûte la vie à Luffanville, à mon pauvre neveu, qui en était fou...— Que m'apprenez-vous, monsieur?— Une fâcheuse nouvelle, très-fâcheuse... car quoique mon neveu fût un imbécile, qui... le sang parle, &... que faire? la famille de son ennemi a le pouvoir en main : & puis, lui rendrions-nous la vie? Il est impossi-

Digitized by Google



ble de décrire ce qui se passa dans l'ame de l'inconnu pendant ce discours : une joie vive, pure, inéprouvée, & la douce espérance remplirent son cœur : il fit des questions au financier, qui le mit au fait de mille choses, toutes à l'honneur de Fanchette.— Elle a perdu son amant, se disait l'asiatique; je me présenterai pour réparer ce malheur : je tarirai ses larmes : quel bonheur ! je trouve dans ma patrie une fille vertueuse & belle.— Instruit par le financier, il sortit, alla trouver l'instituteur de son fils, pour se rendre ensemble chez la maîtresse de la jeune Florangis.

La marchande, après avoir fait d'inutiles démarches pour recouvrer sa fille & Fanchette, rentrait chez elle. On venait de lui dire, que monsieur Apatéon était un saint-homme, qui n'enlevait les filles que pour mettre leur honneur en sûreté. La marchande de modes avait de bonnes raisons pour n'en rien croire; elle commençait à dévoiler la conduite du dévot personnage : mais l'officier subalterne auquel elle s'était adressée, après lui avoir fait entendre, qu'il n'était pas de sa char-

ge d'ouïr du mal d'un homme riche & considéré, l'avait congédiée, sans lui laisser concevoir une lueur d'espérance.

C'est dans cet instant de chagrin que l'asiatique l'aborde, pour s'informer plus particulièrement de celle dont il a résolu de faire sa compagne. La bonne marchande était peu disposée à lui donner satisfaction : elle ne doute point que ce ne soit un nouvel adorateur, aussi dangereux pour Fanchette que tous les autres : elle congédie brusquement l'asiatique & son ami, sans leur rien apprendre. L'amoureux inconnu ne fut pas moins surpris de cet accueil que de tout le reste : il rencontrait des difficultés, où naturellement il ne devait point s'en trouver. Les raisons qui l'avaient empêché de voir ses anciennes connaissances à son arrivée à Paris, subsistaient encore : cependant il résolut d'aller chez monsieur Apatéon : un malheureux engagement que Néné venait de contracter, éloignait cette femme de la maison ; il ne trouva que le nouveau domestique que le dévot avait laissé : ce garçon ne savait rien, & ne put lui rien dire. L'asiatique ne comprenait pas grand'

chose au dernier enlèvement de Fanchette, à la conduite mystérieuse d'Apatéon; seulement il commençait à entrevoir que la beauté de celle qu'il adorait, la mettrait quelquefois dans des positions fâcheuses.

Les réflexions qu'il fit à ce sujet, le peu de succès des peines qu'il s'était données pour retrouver son fils, & les restes de sa famille, le confirmèrent plus que jamais dans la résolution de se donner à Fanchette : il ne voyait qu'elle qui pût réparer ses pertes, en s'unissant à lui : mais il fallait la trouver.

Un jour qu'il était sorti seul pour respirer hors de la ville un air plus pur, sa rêverie fit qu'il suivit au hasard un chemin de traverse : il s'écarta plus qu'il ne pensait; il était tard lorsqu'il s'aperçut qu'il s'était égaré : une jolie maison frappe sa vue; il s'en approche pour demander où il est : deux hommes en sortent, qui ne l'apercevant pas, s'entretiennent assez haut.—D'A\*\* va nous l'amener, disait l'un d'eux : il l'arrache à ce béliâtre d'Apatéon. Ce serait en vérité dommage que ce vieux tartufe jouît d'un triomphe si beau... A ce nom d'Apatéon, l'asiati-

que tressaille : il aurait bien voulu en entendre davantage ; mais il se trouva si près d'eux , qu'ils l'apperçurent. Il les pria de lui indiquer le chemin le plus court pour retourner chez lui. De C\*\* ( car c'était le marquis lui-même ) voyant un homme de bonne mine , lui dit qu'il était bien tard ; qu'il se trouvait à deux lieues de Paris : & tout desuite , il le pria d'entrer dans sa maison. — Vous ferez surpris , dit l'obligeant jeune-homme , de l'air de délabrement où tout est ici : on n'a pas encore arrangé dans les appartemens : nous habitons le rez-de-chauffée—. On descend dans une grande salle , bien éclairée , somptueusement meublée : celui qui paraissait le maître l'engage à se mettre à table , d'un air si poli , si franc , si ouvert , qu'il n'aurait pu s'en défendre , quand d'autres raisons ne l'eussent pas déterminé à rester ; car il espérait d'apprendre quelque chose de sa maîtresse. Mais on ne dit pas un mot de ce qu'il desirait ardemment de savoir. En sortant de table , l'inconnu fut conduit dans un petit appartement fort propre , où tout se ressentait du bon gout du marquis ; tableaux , ameu-

blemens, rien qui ne respirât la volupté.

Le lendemain, l'inconnu pensait à s'en retourner : son jeune hôte lui fit tant d'instances qu'il demeura. Il prit du gout aux manieres du marquis : il le trouva généreux, obligeant, honnête, d'un commerce agréable... Et voila comme sont faits les hommes : justes dans tout ce qui ne blesse pas leur passion favorite, ils croient racheter leurs écarts, & mériter le titre d'honnête-homme, en pratiquant des vertus qui ne les gênent pas : mais ce sont des scélérats dès qu'il s'agit de leur panchant chéri. Le marquis était un aimable, un galant, un délicieux malhonnête homme, dont l'inconnu fut enchanté.

Il ne lui fut pas difficile de s'apercevoir, qu'il se trouvait dans un de ces agréables réduits, où *bacchus* & *cypris* tiennent le sceptre tour-à-tour : Ses mœurs n'étaient pas des plus réglées : il était de ces gens qui cherchent le plaisir, & qui sont toujours contents d'eux, lorsqu'ils l'ont trouvé : Il vit des femmes, qui se vendaient elles-mêmes ; de jeunes tendrons que l'on vendait : des filles abusées, trompées, séduites : il profita de tout : mais il espérait toujours d'acquérir des lumieres sur l'objet de son amour,



## CHAPITRE XXXV.

*Etrange convention.*

**S**I le zèle le plus ardent, l'amitié la plus active ne font pas éviter les fausses démarches, ô dieu! dans quels écarts ne donneront pas de tièdes conducteurs! de quelles horreurs ne se rendront pas coupables, des meres voluptueuses, avares [28], corrompues!

Un matin le comte d'A\*\* était venu trouver Néné. —Je connais la retraite de monsieur Apatéon, lui dit-il; je puis vous l'indiquer, & tirer Fanchette de ses mains: mais vous sentez combien il serait ridicule à un homme comme moi, de ne travailler que pour votre petit Satinbourg: la jeune Florangis est trop belle, pour qu'on l'oblige sans intérêt... Vous m'entendez... Je ne m'opose pas qu'il l'épouse: on peut s'arranger de façon qu'il n'en sera pas moins heureux... Réfléchissez-y... Apatéon la tient bien: & sans moi, je doute que jamais vous puissiez la revoir... Je vous dirai de plus

que je n'aurais pas besoin de votre aveu pour enlever Fanchette : mais j'ai horreur d'un procédé semblable à celui du marquis de C\*\* je ne veux que ce que l'on me donne : j'espère tout du pouvoir que vous avez sur l'esprit de votre pupille : vous lui ferez aisément envifager , que dans la vie il se trouve des circonstances, où l'on cède une partie, pour sauver le tout. Je vous donne un jour pour vous décider : demain à pareille heure, je viendrai savoir votre résolution —. Il fort en achevant ces mots. Et qui fut bien embarrassée, c'était la bonne gouvernante.

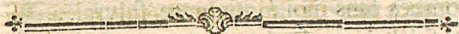
—Ma chère Fanchette ! disait-elle en pleurant, quel présent fatal le ciel vous a fait, en vous formant si belle!... Cependant Apatéon va ravir ce que nous refuserons au comte, & cela, sans fruit pour elle que la douleur... Qu'osé-je penser, malheureuse!... Et les voila tous ces hommes cruels ! ils sont parjures, perfides, ou nous vendent leurs services au prix de ce que nous avons de plus précieux... Je n'en connais qu'un qui mérite d'être aimé ; & c'est celui-là que l'on veut que je trompe... Ah ! quand

je m'y résoudrais, l'aimable Florangis, plus vertueuse encore qu'elle n'est belle, préférerait la mort au deshonneur. Agitée de mille pensées différentes, Né né fort, pour aller consulter Satinbourg lui-même, & prendre ensemble des mesures pour adoucir le comte, tâcher de le piquer de générosité, ou prévenir l'effet de ses mauvais desseins. Elle ne le trouva pas. On lui dit qu'il était parti dès la veille à cheval: & la pauvre gouvernante, dépourvue de conseil, l'esprit troublé par la crainte, l'ame accablée par la douleur, se trouve dans un embarras plus grand encore.

Le Comte ne manqua pas de paraître le lendemain à l'heure marquée: il presse la bonne de prendre un parti; il lui fait craindre pour Fanchette des malheurs inattendus... Il lui répète sur-tout, que ce n'est que par délicatesse, qu'il veut devoir à son consentement les faveurs de mademoiselle Florangis. Et pour lui prouver qu'il fait parfaitement les moyens de parvenir jusqu'à elle, il lui montre une de ses jolies mules, en l'assurant qu'il s'en est emparé durant le sommeil de Fan-



chette. A cette vue, à ce récit, la tête tourne à la gouvernante.— Je vous promets tout ce qui dépendra de moi, s'écrie-t-elle, en fondant en larmes : mais jurez-moi sur votre honneur une discrétion à toute épreuve—. Le Comte s'engagea par mille sermens. Et rien n'empêche de croire qu'ils ne fussent sinceres.



## CHAPITRE XXXVI.

### *Secours dangereux.*

— IL n'est rien à présent que je ne surmonte, dit le Comte tout hors de lui, puisqu'il embrassa la vieille Néné. Nous partirons ce soir, & demain à pareille heure, l'aimable Florangis sera dans vos bras, pour se disposer à passer dans les miens—. Cette dernière expectative n'avait rien de flateur pour la gouvernante : ses pleurs recommencerent à couler plus abondamment que jamais.

Nous avons laissé la jeune Agathe, éperdue, gémissante, liée, enfermée seule par les ordres d'Apatéon. Elle se desespérait : —Ma chere Fanchette, disait-

elle, mon aimable, mon unique amie, nous sommes donc séparées pour jamais... Et le délire s'emparant de son imagination trop vivement frappée, elle croyait la voir, voulait l'embrasser, & s'écriait : — Attens-moi, ma Fanchette, attens, je vais te suivre; je vais descendre avec toi dans ce goufre... Ah!.. Fanchette ! tu tombes sans moi !... Je te suivrai... je te suivrai, malgré tous ces cruels qui me retiennent, & malgré toi-même —. Un état si violent épuisa bientôt les forces d'une fille jeune, délicate : elle tomba dans un état d'anéantissement semblable à la mort. Ce fut alors qu'Apatéon osa rentrer auprès d'elle.

Si l'ame d'un homme accoutumé à se jouer de la divinité même, à braver les loix, à tromper les hommes n'avait acquis un degré de dépravation sans remède, l'infâme Apatéon aurait frissonné, en revoyant Agathe. Il en fut bien autrement : le désespoir & la douleur lui parurent un affaiblissement de plus... Mais tirons le voile, & que mon lecteur apprenne seulement, que le Ciel n'abandonna pas entièrement l'innocence... Non, il ne le pernit pas.

Tout le monde le dit ; l'amour & la vengeance trouveraient les objets qui les excitent, fussent-ils au centre de la terre. Satinbourg, sans guides, sans indices, parvient, après trois jours de recherches, à la maison du tartufe Apatéon. Harassé, n'en pouvant plus, il la confidère, sans pourtant connaître encore que c'est là l'objet de ses recherches. Il veut s'informer : il heurte à diverses reprises : personne ne répond : il la croit inhabitée, & va se retirer : mais auparavant, il en fait curieusement le tour. Il monte sur une petite bute, & dans l'éloignement, sur le rebord d'une croisée, le jeune-homme apperçoit quelque chose qui ressembloit à une chaussure de femme. Il ne fait encore ce que c'est ; seulement il présume par-là que quelqu'un habite dans ce réduit solitaire. Il étoit difficile d'approcher de l'objet qu'il avoit vu : la fenêtre donnoit sur un jardin étroit, qu'environnaient des murs plus élevés que ceux du reste de l'enclos. Il tâche de nouveau de se faire ouvrir, mais sans succès ; & les soupçons naissent au fond de son cœur. Le jour baïssait : dès que l'obscurité lui

permit d'escalader le mur fans être aperçu, Satinbourg y grimpe, faute dans le jardin, & va droit à la croifée : il y touche à l'aide d'un espalier, & s'empare de ce qu'il avait aperçu. Quelle fut fa surprise, de reconnaître une de ces mules de son amante, dont Luffanville lui fit présent ! Il ne doute plus qu'il ne foit chez Apatéon. Il fait de nouveaux efforts pour parvenir jusqu'à la fenêtré ; mais envain : d'ailleurs elle était garnie de barreaux qui l'euffent empêché de s'introduire par-là. Il ne savait à quoi se déterminer, lorsqu'il entendit quelque mouvement au dehors de la maison. Il craint qu'on ne le découvre, & de se perdre, fans délivrer Fanchette : il remonte sur le mur, fort du jardin, s'approche avec précaution, pour reconnaître ce qui cause ce bruit sourd ; il voit deux chaifes, des chevaux, & des gens armés, qui semblaient n'attendre plus que les ordres : La voix du comte d'A\*\* le frappe ; il le remet parfaitement, mais il a la prudence de ne se pas découvrir. Son ame fut agitée de mille idées différentes ; il se demandait, que prétend le Comte ?

Il ne fut pas long-temps dans le doute.

Dès que d'A\*\* eut donné le signal en frappant trois fois dans ses mains, tous ses gens s'approchèrent de la maison. Satinbourg, sans être connu, se mêle avec les autres. En un clin-d'œil les portes sont ouvertes; l'on entre, & le jeune garçon marchand, guidé par ce qu'il avait vu, cherche à pénétrer dans l'appartement dont la croisée donnait sur le petit jardin.

Heureusement Satinbourg n'avait pas apperçu la gouvernante, que d'A\*\* avait amenée: Car ignorant combien les secours du Comte étaient dangereux, sans doute il se fut fait connaître. De son côté, d'A\*\* voyant que tout avait réussi, & qu'il allait enfin être le maître d'emmener la belle Fanchette, s'aprocha de la vieille Néné.— Ah ça, ma bonne, lui dit-il, vous touchez au moment de voir votre chere pupille: songez à nos conventions: il y aurait trop de danger pour vous & pour elle à vouloir me jouer... A ce prix, je lui rends la liberté; elle épousera Satinbourg quand elle voudra: je tiendrai mes promesses & mes sermens:

*II. Partie.*

B

mais vous, morbleu ! foyez fidelle aux vôtres. Après cette exhortation, malheureusement trop énergique, le Comte rendit à la gouvernante la mule de Fanchette. — Je ne fais que changer ceci pour quelque chose de plus précieux, lui dit-il : annoncez à cette belle enfant, que celui qui l'a sauvée, veut tenir de sa main, son portrait & l'autre présent qu'eut Luffanville; qu'en outre, il attend avec impatience le don qu'elle doit lui faire, lorsqu'il la pressera dans ses bras —. Ensuite le Comte prit Néné par la main, & la conduisit sans bruit par un corridor secret; toutes les portes lui furent ouvertes par un traître, qui trompait Apatéon, comme son maître voulait en imposer à Dieu, & duppait effectivement les hommes.

La malheureuse gouvernante suivait son guide en tremblant. — Qu'ai-je promis, se disait-elle, & quel sera le desespoir de Fanchette ! La pauvre enfant aimera mieux mourir... On arrive à la porte d'une chambre reculée : mais Ciel ! quel étonnement pour le Comte ! il n'y trouve personne ! celui qu'il avait gagné

DE FANCHETTE. 19  
est lui-même dans la consternation. On  
cherche, on regarde : mais ce ne fut qu'au  
bout d'une heure qu'on s'aperçut que  
deux barreaux de la croisée étaient mo-  
biles : la jeune Florangis s'était-elle  
échappée par-là ; & comment avait-elle  
fait ?



## CHAPITRE XXXVII.

*Où les morts ressuscitent.*

**A**PATEON, au milieu du silence de  
la nuit, tourmenté du démon de la luxu-  
re, était auprès de la jeune Agathe : il  
osait, d'une main sacrilege, toucher ce  
temple de la vertu la plus pure, & de la  
timide innocence. Tout-à-coup un bruit  
sourd se fait entendre : il frissonne ; & le  
lâche croyant que ce sont des voleurs,  
ne tremble que pour sa vie. Sa terreur  
redouble au bout d'un moment ; on ap-  
proche : des gens en tumulte attaquent  
la porte de ce cabinet où vient de le con-  
duire son goût pour les jeunes tendrons  
& pour le crime. Elle s'enfonce : l'on

arrache Agathe de ce séjour d'horreur.

Le Comte d'A\*\* & la bonne Néné, dans la première surprise que leur causa l'absence de Fanchette, soupçonnerent Apatéon de l'avoir conduite auprès d'Agathe, dont le domestique gagné leur peignit le désespoir; ils y volent, heureusement pour la fille de la marchande de modes. Après l'avoir délivrée, le Comte la remit entre les mains de la gouvernante. Cette aimable fille crut recevoir une nouvelle vie, en revoyant la bonne de sa chère Fanchette: mais bientôt se rappelant l'accident cruel qui la privait de son amie, elle s'abandonna de nouveau à toute sa douleur, & racontait en sanglottant à la vieille Néné le malheur de la belle Florangis.— Elle vit, ma chère Agathe, lui répondit la gouvernante: c'était un tour du cruel Apatéon pour vous séparer, dont on vient de nous instruire: une machine descend & remonte le balcon, assez vite, pour faire croire qu'il s'abîme: Mais Fanchette... hélas... dois je m'en affliger ou m'en réjouir?... n'en est pas moins perdue pour nous: on ne saurait la retrouver.



Agathe ouvrait des yeux que la nature avait fait honnêtement grands, & l'on voyait se peindre sur son visage cet embarras, cette heureuse perplexité que l'on éprouve, lorsque l'on commence à douter d'un irréparable malheur. — Oui, ma fille, continua Néné, nous venons d'apprendre que le feu d'artifice était fait exprès pour vous attirer là l'une ou l'autre : l'accident qui vous sépare était ménagé ; Fanchette en fut quitte pour la peur ; mais on voulait par là vous ôter toute espérance de vous revoir. Apatéon croyait tirer parti de l'état d'abandonnement où vous vous trouveriez. Eh ! qui sait si ma chère fille, aura pu, comme vous, éviter son malheur ! nous ignorons ce qu'elle est devenue, & quelle est la main qui nous l'enleve. . . Et la bonne Néné pleurait à chaudes larmes.

Le Comte, sûr que la belle Florangis n'est plus chez Apatéon, rentre auprès de la gouvernante & d'Agathe, qui dans ce moment étaient dans la chambre que Fanchette avait occupée. Il tenait un jeune homme par la main, que mon lecteur ne connaît pas : le Comte lui-mê-

me ne le connaissait pas davantage : la gouvernante se rappella de l'avoir vu ; mais occupée de Fanchette , rien ne l'intéressait : on saura mon secret lorsqu'il en sera temps. — Je n'ai pas trouvé celle que je cherchais , dit-il : & voila monsieur à qui sûrement je ne songeais pas ; qui m'a prié de le tirer d'ici : mais Fanchette ne saurait être loin : Courons. Néné dit : — O Dieu ! fais que ma chere fille soit en de bonnes mains : conduis-la chez sa maîtresse ; je ne ferai plus tenue de rien faire pour le Comte , & dès demain elle épousera Satinbourg !

Le ciel n'exauçait que la moitié de cette prière [29]. Le comte part , emmenant avec lui la jeune Agathe & la vieille Néné. Apatéon se remet d'abord un peu de sa frayeur , & se croit trop heureux de ce qu'on n'a pas mal-mené son précieux individu : ensuite il s'encourage ; reprend un peu d'audace ; regrette la belle Florangis & sa jeune amie ; rassemble gravement ses domestiques épouvantés , & songe à la vengeance. Et mes lecteurs par la fuite seront surpris de voir , que l'hypocrite se disculpera , sur qui sa fureur s'exercera.

Il se disposait à retourner dans la capitale, pour noircir l'innocence; il méditait sur les moyens qu'il devait employer pour tromper encore les magistrats, & leur faire opprimer sa pupille, lorsqu'il reçut une lettre du nouveau domestique laissé à Paris: ce garçon mandait à son maître, qu'un homme, qui se disait connu de lui, était venu plusieurs fois. Cet homme s'était nommé. Le dévot pâlit, & s'écrie:— Ah ciel! quel contretems! je l'avais cru mort—!... Ces nouvelles réglèrent ses démarches; il différa son départ de quelques jours; & lorsqu'il se rendit ensuite à la ville, ce fut secrètement: pour tout le monde, il était encore à la campagne. Mais laissons ce scélérat, en proie aux craintes & aux remords, méditer de nouveaux crimes pour couvrir les anciens, & retournons à l'aimable, à la touchante Florangis.

Non loin de ce bourg fameux, où la belle d'Estrées reçut dans ses bras le meilleur & le dernier des HENRIS, le jeune Satinbourg, ayant en croupe la délicate Fanchette, fut contraint de mettre pied-à-terre. L'aimable fille, accablée de

fatigue, ne pouvait plus la supporter, elle était prête à s'évanouir. Il était muni de quelques rafraîchissemens : il les offre à la souveraine de son ame.— Belle Florangis, lui disait-il, c'est une main amie qui vous les présente : respirez enfin : vous êtes avec un homme qui vous adore, mais dans qui le respect égale l'amour [30]; qui, prêt à vous immoler jusqu'à sa vie même, ne veut d'autre prix en vous servant, que le plaisir de vous être utile, & la certitude de vous voir heureuse. — Monsieur, lui répondit Fanchette, vous venez de me le prouver.

Le jour commençait à devenir grand : l'aimable Florangis achevait à peine ces mots, qui firent briller la joie sur le visage de Satinbourg, qu'ils apperçurent une troupe qui venait droit à eux. Bientôt ils reconnurent le comte d'A\*\*. Satinbourg ressentit un mouvement de crainte : Fanchette frissonna : mais dans le moment Agathe & la gouvernante s'étant montrées, ils se rassurèrent, & se levèrent même pour aller au-devant d'elles. La jeune Agathe se précipite de la voiture & court à son amie; la vieille Néné

la suit. Toutes trois s'embrassent & se ferrent : mais la gouvernante inondait sa chere Fanchette de ses larmes ; Satinbourg les regardait avec satisfaction ; & le comte d'A\*\* songeait à la promesse de la bonne.

La vue de Fanchette rendait ses desirs plus ardens : sous les habits, dont autrefois Apatéon l'avait parée, ses charmes avaient un nouvel éclat ; son air d'abattement & d'une douce langueur, la rendait mille fois plus touchante ; son pied était chaussé de ce joli soulier blanc qui causa des desirs si vifs au lascif Apatéon, lorsqu'elle touchait du claveffin, *Vénus* & les *graces* eussent envié ce soulier charmant : les yeux du comte se fixaient sur le pied mignon de Fanchette, toujours la premiere cause des conquêtes, des malheurs & de la délivrance de la belle orfeline. Les retards le peinaient : il pressa le départ, & fit mettre seules dans une chaise l'objet de ses criminels desirs & la bonne : en y plaçant cette dernière, il lui signifia qu'il fallait se disposer à tenir sa parole. Pour en commencer l'exécution, il demanda le portrait de Fan-

chette, & les autres bijoux si chers à Luffanville, d'un ton qui marquait qu'il ne fallait pas le refuser. La belle Florangis se défit en pleurant de ces choses, devenues précieuses pour elle, depuis qu'elles avaient été entre les mains de son amant. La jeune Agathe & Satinbourg occupaient l'autre voiture. Le comte, sur un superbe coursier, caracolait autour de la chaise de Fanchette. Tout le reste du cortège était à cheval : l'on part, & lorsqu'on eut marché quelque tems, l'on s'aperçut que le comte quittait la route de Paris.

— Hélas ! c'en est fait, disait la gouvernante en elle-même ; nous n'échapperons pas de ce dernier péril, où j'ai moi-même précipité ma chère Fanchette.— Et les yeux remplis de larmes, elle allait commencer l'explication du terrible mystère, lorsque Satinbourg s'écria d'une voix forte :— Comte, où nous conduisez-vous ? n'êtes-vous aussi vous-même qu'un vil ravisseur ! Ecoutez-moi : mademoiselle Florangis mériterait une couronne, si la vertu & beauté la donnaient : je conviens que votre rang vous élève audeffus de

moi : Si vous l'aimez, & que vous prétendiez à sa possession par une voie légitime... son bonheur m'est plus cher que le mien... je vous la cède... Mais si... vous m'entendez... il faut auparavant d'aller plus loin m'arracher la vie. D'A\*\*... ne peut commander à sa colère : il descend de cheval, les deux rivaux s'avancent : le comte retient ses gens, qui voulaient accabler Satinbourg.— Laissez, leur dit-il, & ne me deshonnez pas, en voulant me servir : mon bras suffit.— Tremblantes, éperdues, Fanchette, sa bonne, & la jeune Agathe se jettent entre les combattans. Le comte n'écoutait rien ; il allait percer Satinbourg, qu'Agathe retenait dans ses bras. Des inconnus accourent. L'un d'eux, qu'une barbe affreuse & ses cheveux en désordre rendaient méconnaissable, s'écrie : Arrête, perfide, & tremble. Dans ce moment, le jeune-homme que le comte avait trouvé chez Apatéon, arrive sur le champ de bataille : il vole à l'adversaire du comte :— Ah mon ami ! lui dit-il, en voulant l'embrasser !... Le terrible inconnu, qui ne le remet pas, le repousse ; & se jettant sur d'A\*\*, tous

deux commencent à se charger avec furie. Les gens de l'inconnu mettent en fuite ceux du comte; les dames remontent dans leur voiture: & Satinbourg, voyant que son libérateur a le dessus, reprend à la hâte, à la priere de Fanchette elle-même, le chemin de Paris... Hélas! elle fuyait... qui l'eût pu croire!... celui qu'elle adorait. La belle Florangis s'éloignait, sans le savoir, de son cher Luffanville.



### C H A P I T R E   X X X V I I I .

*Le calme suit la tempête.*

**A** G A T H E & Fanchette furent reçues de la marchande avec des transports inexprimables: la gouvernante ne se sentait pas d'aïse: elle pestait contre les usages & les loix, qui ne lui permettaient pas de conduire sur le champ Fanchette & Satinbourg à l'autel pour les unir. — Ne faites plus la renchérie, ma chere fille, lui disait-elle; vos retards ont manqué de nous perdre tous—. L'aimable Florangis regardait Agathe en souriant, & semblait



lui dire : — Ne crains rien —. Et la bonne Néné prit ce sourire pour un consentement. Après qu'on se fut caressé, fêté, la marchande fit observer que le témoignage de deux jeunes filles ne suffirait pas pour démasquer Apatéon ; que ce moyen les deshonorait plutôt elles-mêmes, dans un pays où les hommes dorés ont toujours raison. ( Elle pouvait ajouter, & les jolies femmes : mais peut-être savait-elle qu'une jeune beauté, pour rétablir sa réputation d'une manière éclatante, & prouver sa vertu, doit commencer par la perdre plusieurs fois avec les... avec le... & même quelquefois avec l'... quoi qu'il en soit, elle ne dit rien des femmes. ) Elle parla de la visite des deux inconnus, qui s'étoient informés de Fanchette ; communiqua ses craintes à la gouvernante, & conclut à ce que la jeune Florangis allât secrètement dans un couvent, qui ne serait connu que de sa bonne & de Satinbourg, dont elle ne sortirait que le jour où elle épouserait ce vertueux jeune-homme. Pour éviter de nouveaux revers on exécuta cette résolution sur le champ ; la jeune Agathe pria sa maman de ne la

point séparer de sa chere Florangis : toutes deux furent conduites aux *b...* de la *r...* *v...* par la marchande & la gouvernante, qui prescrivirent la conduite qu'on devait tenir, à l'égard de ceux qui demanderaient à parler aux jolies recluses.

Dès que les deux amies furent seules, elles se racontèrent mutuellement ce qui leur était arrivé depuis leur séparation. A la peinture que la jeune Agathe fit de son affreux desespoir, l'aimable Florangis fondait en larmes. Ensuite la fille de la marchande parla de l'attentat du perfide Apatéon, & lui dit comment lorsqu'elle fut sans forces, sans mouvement & presque sans vie, elle allait devenir la victime de sa brutalité, le comte, la gouvernante & leurs gens étaient venus à son secours. Fanchette à son tour fit son récit : — Lorsque le balcon s'écroûla, ma chere, disait-elle à la jeune Agathe, la frayeur me fit évanouir : je revins entre les bras de ceux qui me portaient. Apatéon les précédait. Je refermai les yeux, & me doutai de quelque supercherie de la part de ce monstre : on me mit sur un lit de repos : tout le monde sort, & lui seul reste au-

près de moi... Ma chere petite... cet abominable homme, plus méchant encore que je ne l'aurais pensé me croyant hors d'état de me défendre... J'eus bientôt recouvré mon courage, & me saisissant du couteau-de-chasse d'Apatéon, je le menaçais de le plonger dans son indigne cœur, s'il osait m'aborder. Il sortit. Je passai le reste du jour & la nuit dans la plus vive douleur. Le matin accablée, dans un état qui tenait plus à la mort qu'à la vie, je sentis mes yeux s'apefantir; je m'endormis. Lorsque je m'éveillai, il était une heure après-midi: je trouvai que l'on m'avait ôté l'une de mes mules: Je frissonnai: Qui peut être entré dans ce lieu, me disais-je, si ce n'est Apatéon? L'infâme aura profité d'un sommeil qui ne me paraît pas naturel, pour m'approcher... Cette réflexion me donna de mortelles inquiétudes, que ma bonne seule, à qui je les ai confiées, a su calmer. Elle m'a dit de plus que ce n'était pas lui, mais le Comte, qui, secondé d'un domestique, parvint jusqu'à moi. Je ne revis plus Apatéon: le Ciel m'inspira la pensée de mettre sur la croisée de ma

chambre la mule qui me restait. Si quelqu'un de ceux qui pourraient me chercher apperçoivent cet indice, me disais-je, ils connaîtront où je suis : c'est un présent de mon cher Luffanville, qui m'a déjà sauvée; j'en espère tout encore. Je ne me trompai pas : au milieu de la nuit & du tumulte, j'entens heurter à ma porte.— Belle Florangis, disait-on, est-ce vous ? Je répons : on ouvre, & je vois Satinbourg, qui me montre ce qui l'avait guidé pour me trouver. Je crus pouvoir m'abandonner à la foi de cet estimable jeune-homme :— Il est dangereux de retourner sur mes pas, me dit-il; voyons si cette fenêtre peut nous donner une issue.— Je ne fais comme il fit; mais il eut bientôt ébranlé deux barreaux; il me descendit la première à l'aide d'une échelle de cordes; il me suit; cherche la porte du jardin : celle qu'il trouve donnait sur la campagne; son cheval l'attendait; nous partons. Tu fais le reste, mon aimable Agathe—. Et les deux amies se caresserent de nouveau, comme si cet instant eût été le premier où elles échappaient au péril.

Au

Au sortir du tumulte des enlevemens, Fanchette transportée tout-d'un-coup dans le calme des monasteres, crut trouver dans ces maisons une image du bonheur promis aux élus.— Ah! ma chere Agathe, disait-elle à sa compagne, que ce séjour est charmant! & pourquoi ma bonne ne m'y plaça-t-elle pas, lorsqu'on m'eut délivrée des mains du marquis de C\*\*? La jeune Agathe s'en étonna comme Fanchette.

Sœur Rose, jeune professe de dix-huit ans, au teint de lis, à la taille élégante, & dont le cœur était encore plus tendre qu'elle n'était belle; sœur Rose avait été chargée dès le premier jour par la mere supérieure, de tenir compagnie aux deux nouvelles pensionnaires.— Que vous êtes heureuse, ma sœur, lui dit Fanchette, après qu'elles eurent eu quelques entretiens! vous voilà dans le port. Ce monde corrompu, qui souille, en dépit d'elle, l'innocence la plus pure, n'aura plus de pouvoir sur vous... Hélas! ajouta-t-elle, en regardant Agathe, ma chere petite, je crois que c'est ici que le Ciel m'appelle: Satinbourg, s'il veut m'en croire,

*II. Partie.*

C


cherchera le bonheur, en s'attachant à toi : & moi, occupée de l'amant que j'ai perdu, je passerai dans cet azile salutaire, une vie, dont les plus beaux jours furent trop souvent obscurcis par le nuage du malheur.— Non ! s'écria la jeune Agathe, non ! jamais e ne veux vous quitter ; vous m'êtes plus chere que tout au monde —. Sœur Rose soupira ; & laissant tomber sur la belle Florangis & sur son innocente compagne, un regard de pitié : — Que je vous trouverais à plaindre, leur dit-elle, si, comme nous, vous étiez dans ce port qui vous paraît si tranquille, sans en pouvoir sortir. Jeunes imprudentes ! n'allez pas vous laisser séduire ! Nous le crumes ainsi que vous, lorsque n'étant pas encore engagées, tout à nos yeux, dans les monasteres, se peignait en beau. Cependant, je n'aurais jamais pris le parti de m'y renfermer de moi-même : la haine, l'ambition, une injuste préférence dans une mere dénaturée tint lieu de vocation à sa fille... Mais il est inutile de vous entretenir de mes infortunes.— Hélas ! reprit Fanchette ! je ne suis donc pas la seule malheureuse ! Ma sœur, si cela

ne vous fait pas trop de peines... ah!...  
 racontez-nous ce qui fait couler ces lar-  
 mes que vous répandez... aimable sœur!  
 Agathe & moi, nous savons compatir aux  
 chagrins d'autrui : vous, sur-tout, m'ins-  
 pirez un panchant... je sens tant de dou-  
 ceur à m'y livrer... Ne me refusez pas...  
 — Je consens à ce que vous exigez, re-  
 prit sœur Rose. Je viens d'exciter votre  
 curiosité : il est juste de la satisfaire.



CHAPITRE XXXIX.

*Nouveaux personnages.*

„  N me donne ici le nom de sœur  
 „ Rose : dans le monde je portais celui  
 „ d'*Adélaïde*. Sans être d'un rang bien  
 „ relevé, mes parens étaient riches ; ils  
 „ avaient trois enfans ; un garçon mon  
 „ aîné, une sœur ma cadette, & moi.  
 „ Dès l'enfance, j'eus le malheur de dé-  
 „ plaire à celle qui m'avait donné la vie.  
 „ En quittant ma nourrice, j'entrai dans  
 „ un couvent, & n'en sortis qu'à quinze  
 „ ans. Un accident funeste venait de  
 „ m'enlever mon pere : & l'amour, qui

„ le causa, semblait par-là donner le si-  
„ gnal de tous les maux qu'il me p'épa-  
„ rait. Le caractère impérieux de ma  
„ mere, avait aliéné son époux dès les  
„ premiers temps de leur mariage: l'exi-  
„ geance est le poison de l'amour; &  
„ mon pere ayant bientôt senti le vuide  
„ de son cœur, il voulut le remplir. Fait  
„ pour plaire, il ne tarda pas à trouver  
„ ce qu'il cherchait: une femme à la-  
„ quelle son extrême beauté donnait une  
„ foule d'amans, le captiva; il expliqua  
„ ses sentimens, & fut payé de retour.  
„ Mais cette passion, également crimi-  
„ nelle pour tous deux [puisqu'il s'atta-  
„ chait à une femme engagée, comme  
„ lui, par des liens sacrés avec un au-  
„ tre] ne pouvait avoir que des suites  
„ funestes... Aimé, préféré, les appa-  
„ rences le tromperent; il se crut trahi  
„ de celle qu'il adorait, qu'il chérissait  
„ uniquement: il lui écrivit une lettre  
„ de reproches, attaqua son rival; aveu-  
„ glé par la fureur, son pistolet part en-  
„ vain; & lui, reçoit dans la poitrine le  
„ plomb fatal... Sa maîtresse accourait:  
„ il n'était plus temps: mais il la recon-



„ nut encore : elle le convainquit de son  
 „ innocence; il expira dans ses bras, en  
 „ paraissant ne s'occuper que d'elle &  
 „ de sa douleur. On dit que depuis la fin  
 „ tragique de son amant, cette infortu-  
 „ née ne fit que languir.

„ A la mort de mon pere, on me  
 „ rappella dans la maison. Le séjour que  
 „ j'y fis, fut accompagné de tant de  
 „ mortifications, que je ne puis me rap-  
 „ peller encore ce que j'ai souffert, sans  
 „ ressentir pour une mere injuste, toute  
 „ la haine que méritaient ses inhumains  
 „ procédés. Je vis chérir mon frere; je  
 „ n'en étais pas jalouse; je sentis quel  
 „ devait être le faible d'une mere pour  
 „ un fils qui donnait les plus heureuses  
 „ espérances; d'ailleurs ce cher frere  
 „ adoucissait ce que la préférence pou-  
 „ vait avoir d'odieux, en me marquant  
 „ une affection & une tendresse, qui  
 „ ne se sont jamais démenties. Pour ma  
 „ sœur Bibi, je vous avouerai que je ne  
 „ me sentis pas, à son égard, les mê-  
 „ mes sentimens: elle était ma cadette;  
 „ sa figure & son caractere n'avaient rien  
 „ qui la rendissent recommandable: il

„ n'y avait qu'une prévention aveugle  
 „ dans ma mere, qui pût la lui faire pré-  
 „ férer à moi. Joignez à cela que ma  
 „ sœur se prévalant d'attentions qui de-  
 „ vaient nous être également partagées,  
 „ me regardait comme une étrangere  
 „ dans la maison paternelle.

„ Telle était ma situation, lorsque  
 „ ma mere se lia particulièrement avec  
 „ un voisin, qui, sous le masque de la  
 „ dévotion, menait une vie sensuelle &  
 „ débordée. Ce fut ce misérable qui  
 „ combla mon infortune. J'eus le mal-  
 „ heur de ne pas déplaire à monsieur  
 „ Apatéon (c'est ainsi qu'il se nommait).  
 „ Et Fanchette & la jeune Agathe de  
 „ faire un cri — Le connaissiez-vous, dit  
 „ l'aimable religieuse? — Hélas! oui, répon-  
 „ dit Fanchette, & c'est pour me dérober  
 „ à ses persécutions que je suis ici : mais  
 „ continuez, ajouta-t-elle : nous vous in-  
 „ struirons, lorsque vous aurez achevé vo-  
 „ tre histoire.—

„ J'étais jeune, sans expérience, re-  
 „ prit sœur Rose, ce séducteur avant  
 „ que je songeasse à me défier de ses  
 „ maximes équivoques, avait insensible-

„ ment subjugué mon esprit, en m'aveu-  
 „ glant sur mes véritables devoirs. Dans  
 „ le même tems, un objet digne de moi  
 „ m'offrit son cœur. C'était un jeune-  
 „ homme aimable, fils d'un riche négo-  
 „ ciant de *Pondicheri*, qui l'avait en-  
 „ voyé de bonne-heure en France, où  
 „ lui même comptait se fixer bientôt,  
 „ si la mort ne l'eût enlevé. Pour la nais-  
 „ sance & la fortune, ce parti me con-  
 „ venait : mais l'amour fut encore mieux  
 „ nous assortir. Il fut introduit chez nous  
 „ par mon frere dont il était ami. Quoi-  
 „ que je fusse toujours obsédée, soit par  
 „ ma mere, ou par le dévot qui ne la  
 „ quittait plus, mon amant trouva quel-  
 „ quefois l'occasion de m'entretenir sans  
 „ témoin : il fut me plaire, me persua-  
 „ der ; dès la seconde entrevue, il ob-  
 „ tint la permission d'informer ma mere  
 „ de sa recherche. Malheureusement  
 „ pour nous, il prit le moment où l'hy-  
 „ pocrite Apatéon était auprès d'elle.  
 „ Plusieurs fois ce méchant homme in-  
 „ terrompit mon amant avec aigreur ; &  
 „ dès qu'il se vit seul avec ma mere, il  
 „ eut la bassesse & l'inhumanité de pro-

„ fiter de la haine qu'il avait remarqué  
„ qu'elle avait pour moi, afin de se fa-  
„ tisfaire aux dépens de mon innocence:  
„ il fut lui faire entendre, que ce jeune-  
„ homme étant riche & ne dépendant de  
„ personne, c'était une occasion favo-  
„ rable pour établir ma sœur, dont il  
„ exalta les sublimes qualités. L'avis de  
„ monsieur Apatéon parut merveilleux;  
„ mais, par son conseil, on se garda bien  
„ de me donner la moindre défiance.  
„ Cependant ce scélérat, lorsque nous  
„ nous trouvions seuls, ne cessait de me  
„ faire valoir les peines qu'il disait se  
„ donner, pour amener ma mere à con-  
„ sentir à mon mariage avec le jeune  
„ *Valincourt* ( c'est le nom de mon  
„ amant ). [ Et c'est aussi, cher lecteur,  
le jeune homme que l'on trouva renfer-  
mé dans la maison de campagne du dé-  
vot Apatéon, qui lui faisait apparemment  
faire là quelque retraite pour le salut de  
son ame : c'est encore ce fils de l'asiati-  
que, inutilement cherché, & qui retrou-  
vera son pere, lorsque tous deux y pen-  
seront le moins. ] „ Il me nommait sa chere  
„ fille, me pressait dans ses bras. Moi,

„ qui le croyais mon protecteur, mon  
„ ami, & qui d'ailleurs n'entendais pas  
„ finesse à tout cela, je ne résistais que  
„ faiblement. Bien loin d'être touché  
„ de mon innocence, il ne vit que la fa-  
„ cilité d'en triompher, & ne s'occupa  
„ plus que du soin de faire naître bien-  
„ tôt une occasion favorable à son des-  
„ sein.

„ Ma mere était trop impatiente, pour  
„ suivre à la lettre les conseils d'Apa-  
„ téon : elle gouta si fort l'avis qu'il lui  
„ avait donné, d'offrir la main de sa  
„ chere fille à Valincourt au lieu de la  
„ mienne, & d'user d'un stratagème qui  
„ l'engageât de manière à ne pouvoir  
„ reculer, qu'elle ne put se résoudre à  
„ suivre tous les biais & tous les retards  
„ qu'il lui prescrivait. Elle voulut tout-  
„ d'un coup brusquer l'aventure. Un ma-  
„ tin, ayant su que mon amant venait  
„ de paraître, quoiqu'elle fût encore au  
„ lit, elle le fit introduire dans son ap-  
„ partement; après avoir fait dire à ma  
„ sœur de se parer, & de venir auprès  
„ d'elle. Bibi, quoique nonchalante &  
„ sans gout, ne fut qu'un moment à sa

„ toilette, parce que j'avais cru lui de-  
„ voir aider : elle en sortit assez brillan-  
„ te pour faire une conquête. Tandis  
„ que je donnais à celle que j'étais bien  
„ loin de regarder comme une rivale,  
„ les graces factices d'une parure élé-  
„ gante, ma mere fefait à Valincourt les  
„ plus tendres careffes. Il ne favait ce  
„ qu'il en devait penser, & peu s'en fal-  
„ lut qu'il ne crût avoir fait tourner la  
„ tête à celle qu'il se propofait de nom-  
„ mer fa mere. Il fut bientôt détrompé,  
„ lorsqu'il l'entendit l'appeller son cher  
„ fils. Ce nom fi doux, & qu'il défirait  
„ fi vivement de porter, l'attendrit au  
„ point, qu'il laiffa couler des larmes de  
„ joie, & pressa ma mere dans fes bras.  
„ Le bruit de la marche d'une jeune fille  
„ fe fait entendre en ce moment : la  
„ chambre ne recevait qu'un jour faible  
„ ( 31 ) : Bibi paffe à la ruelle : — Voila  
„ celle que je te donne, mon cher fils,  
„ dit ma mere à Valincourt, en mettant  
„ fa main dans celle de Bibi. Mon amant  
„ ne pouvait foupçonner la noire & bi-  
„ zare supercherie qu'on lui fefait ; il  
„ prit ma fœur pour moi, & baifa mille

„ fois cette main.— Plût à Dieu, s'écria  
 „ ma mere, que ce moment fût celui  
 „ de la consommation d'une union qui  
 „ ferait le bonheur de ma fille & le  
 „ mien— ! Ces mots porterent dans l'ame  
 „ de Valincourt une hardiesse... Que  
 „ vous dirai-je, mes charmantes com-  
 „ pagnes?... Il m'aimait éperdûment :  
 „ il croit s'élançer dans mes bras... sur  
 „ ce lit... à côté d'une mere... (dont  
 „ le Ciel sans doute avait renversé le ju-  
 „ gement)... ma sœur... Bibi ne ré-  
 „ sista pas... ma mere le souffrit....  
 „ Mon amant, ivre d'amour & de  
 „ joie, s'épuisait en témoignages de re-  
 „ connaissance, lorsque le grand jour  
 „ venant à lui découvrir son erreur, il  
 „ resta pétrifié, confondu. Sans lui don-  
 „ ner le temps de se remettre, ma mere  
 „ lui fit [il faut le dire] avec impru-  
 „ dence, l'éloge du rare trésor dont il  
 „ venait de se rendre maître : elle van-  
 „ ta sa chere fille, auprès de laquelle  
 „ elle disait que je n'étais qu'une im-  
 „ bécille, une idiote, opiniâtre, co-  
 „ quette, revêche, capricieuse, qui  
 „ rendrait un mari malheureux. Indi-

„ gnement trompé , Valincourt avait  
„ la rage dans le cœur. Mais ce qui  
„ venait de se passer le rendit circon-  
„ spect ; il eut la prudence de dissimu-  
„ ler. En sortant , il me fit adroite-  
„ ment entendre qu'il allait dans le  
„ jardin. Je m'y rendis sans affectation.  
„ Ce fut là qu'il m'instruisit , les larmes  
„ aux yeux , de tout ce que je pouvais  
„ alors apprendre de cette aventure. Il  
„ me promit de m'être fidele jusqu'au  
„ tombeau. — C'était à vous que je jurai  
„ ma foi , disait-il : c'est vous qui venez  
„ de m'être donnée au lieu de me trom-  
„ per , votre mere & votre sœur se trom-  
„ pent cruellement elles mêmes —. Je  
„ pleurais avec lui : car , connaissant la  
„ haine de ma mere , je prévis une fou-  
„ le de persécutions , Valincourt me  
„ rassurait : & pour me garantir des  
„ mauvais traitemens que je redoutais ,  
„ il consentit à feindre quelques com-  
„ plaisances pour ma sœur , en attendant  
„ qu'il pût me découvrir un projet d'où  
„ dépendait notre félicité.  
„ Avant de m'en instruire , Valincourt  
„ voulut savoir quelles suites aurait ce



„ qui s'était passé dans l'appartement de  
 „ ma mere avec Bibi. Il se crut au com-  
 „ ble de ses vœux , lorsqu'il se fut assuré  
 „ qu'il n'y en avait aucunes à craindre.  
 „ Ce fut alors que par un billet qu'il  
 „ me rendit lui-même , il me mit au  
 „ fait de tout. Je frissonnai d'horreur &  
 „ de jalousie : ma mere m'en parut plus  
 „ injuste; ma sœur m'en devint plus odieu-  
 „ se. Mon amant lifait dans mes yeux tout  
 „ ce qui se passait au fond de mon cœur ;  
 „ mais nous n'étions jamais seuls , il ne  
 „ pouvait m'entretenir ; le hazard nous  
 „ favorisa. Dans un moment où je m'é-  
 „ tais approchée d'une croisée , il me  
 „ joignit. — Chere Adélaïde , me dit-il ,  
 „ si vous le vouliez je serais votre époux...  
 „ Il allait s'éloigner après ce peu de mots :  
 „ mais s'apercevant que ma mere venait  
 „ de passer dans son cabinet avec mon-  
 „ sieur Apatéon , & que ma sœur s'a-  
 „ musait à regarder sa petite chienne ,  
 „ qui cédaux careffes d'un amant  
 „ que le benigne Apatéon lui-même avait  
 „ complaisamment apporté ; il continua ;  
 „ il ne s'agit que d'un peu de résolution ,  
 „ & de beaucoup d'amour. Le gouverneur

„ qui remplace ici le tendre pere que j'ai  
„ perdu, aprouve ma passion ; il a pour  
„ vous les mêmes yeux que moi : de  
„ concert, nous avons arrangé qu'il s'o-  
„ poserait à mon mariage avec Bibi :  
„ votre mere , à laquelle j'ai fait part  
„ des dispositions du sage vieillard, es-  
„ pérant de l'y contraindre par ce que  
„ vous savez : elle ne saurait plus y com-  
„ pter ; elle est inconsolable de ce qui  
„ serait la joie d'une autre, & je suis sûr  
„ qu'il ne tiendrait qu'à moi de me re-  
„ trouver encore avec Bibi dans le même  
„ cas. Trompons-les à notre tour. Vous  
„ sentez-vous assez d'amour pour ce a ? —  
„ Pour de l'amour , lui répondis-je , vous  
„ connaissez mes sentimens envers vous :  
„ il n'en est pas de même de la réso-  
„ lution ; j'en ai peu : ma mere me fait  
„ trembler —. Il ne me repliqua rien ,  
„ parce que ma sœur nous aborda.

„ Le lendemain , il revint de très-  
„ bonne heure : il pénétra jusqu'à la  
„ chambre que j'occupais avec Bibi , sans  
„ être remarqué. J'étais déjà levée. —  
„ Mon aimable Adélaïde , me dit il fort  
„ bas, de crainte d'éveiller ma sœur ;

„ venez recevoir ma foi dans les bras  
 „ de votre mere: ne craignez rien: j'ai  
 „ tout disposé — . . & sans me donner  
 „ le tems de lui répondre, il s'éloigne.  
 „ Mon cœur palpita: je ne savais à quoi  
 „ me décider. Mais enfin l'amour l'em-  
 „ porta sur ma timidité. J'entrai dans  
 „ l'appartement de ma mere: il regnait  
 „ une parfaite obscurité: Valincourt  
 „ vient à moi: il me presse dans ses bras...  
 „ Apatéon m'avait tant de fois répété  
 „ qu'on ne doit rien refuser à qui nous  
 „ aime véritablement . . . J'étais bien sûre  
 „ que Valincourt m'aimait de la sorte...  
 „ Je ne fais si je lui disputai seulement  
 „ la victoire . . .

„ En reprenant mes esprits, je le sen-  
 „ tis à mes genoux: — Adorable Bibi,  
 „ me disait-il, assez haut pour être en-  
 „ tendu de ma mere, qui feignait de  
 „ dormir, je suis le plus heureux de tous  
 „ les hommes; un obstacle insurmonta-  
 „ ble me sépare de votre sœur, en mê-  
 „ me tems que le lien le plus sacré, la  
 „ double chaîne du plaisir & de l'amour,  
 „ m'attache à vous pour jamais — . Je ne  
 „ comprenais pas trop ce que tout cela



„ voulait dire, mais enfin il me jurait  
„ tout-bas de m'épouser bientôt, &  
„ j'étais contente.

„ Je le quittai. En rentrant, je trou-  
„ vai ma sœur Bibi qui s'éveillait : elle  
„ regarde l'heure, s'habille à la hâte,  
„ & je m'aperçus qu'elle se rendait dans  
„ l'appartement de ma mere, où mon  
„ amant était encore. Cette vue me  
„ peina, sans que je pusse m'en dire la  
„ raison à moi-même. Mais Valincourt  
„ fit évanouir mon inquiétude, en for-  
„ tant sur le champ.

„ Il sembla que l'amour, depuis que  
„ je lui avais abandonné mon cœur, vou-  
„ lût nous favoriser : quelques jours après  
„ ce que je viens de vous raconter, ma  
„ mere sortit avec monsieur Apatéon :  
„ le dévot paraissait vouloir profiter de  
„ son absence, pour m'entretenir ; il ne  
„ lui donna la main qu'à regret : ma  
„ sœur les accompagna. Valincourt qui  
„ ne s'occupait que de moi, fait ce mo-  
„ ment précieux. C'était le premier où  
„ il me revoyait depuis notre aventure  
„ & son triomphe. Il m'apprit qu'il avait  
„ joué son rôle, lorsque ma sœur avait  
„ paru ,

„ paru, de maniere à pouvoir en impo-  
 „ fer à ma mere. Dans cet instant, nos  
 „ regards se rencontrerent : le desir bril-  
 „ lait dans les yeux de Valincourt : les  
 „ miens, sans que je m'en doutasse, leur  
 „ répondaient : il me ravit un baiser : j'é-  
 „ tais aimée : j'avais tout accordé : pou-  
 „ vais je me fâcher ? mon amant, atten-  
 „ tif à ne pas me déplaire, observe ses  
 „ progrès : il voit ma bouche humide en-  
 „ core, ébaucher un doux sourire : c'en  
 „ fut assez . . . Il s'enivra dans mes bras  
 „ de ces plaisirs délicieux qu'il dédaig-  
 „ nait avec Bibi.

„ Nous ne fumes pas moins heureux  
 „ le lendemain : on me laissa seule en-  
 „ core : Valincourt revint : il se com-  
 „ porta comme la veille . . . Mes aimä-  
 „ bles amies, le lendemain . . . le surlen-  
 „ demain . . . une semaine entière . . . dont  
 „ le souvenir me cause aujourd'hui des  
 „ regrets déchirans , s'écoula dans les  
 „ plaisirs les plus doux. Un jour ( ce fut  
 „ le premier de mes malheurs ) j'atten-  
 „ dais mon amant : ma mere & Bibi sont  
 „ forties : il ne vient pas. Un billet, qui  
 „ me fut rendu par une main sure,  
 II. Partie.

D.

„ m'apprend que nous ne pourrons nous  
„ entretenir. En sa place, je vois paraître  
„ monsieur Apatéon. J'avais du respect  
„ pour lui : je lui fus bon gré de se trou-  
„ ver là si à propos pour m'aider à sup-  
„ porter l'absence de mon amant. — Vo-  
„ tre mere & votre sœur sont loin d'ici :  
„ c'est la huit ou dixième course que  
„ je leur cause, & la première dont j'ai  
„ voulu profiter, pour ne leur faire naî-  
„ tre aucune défiance. Nous allons cau-  
„ ser ensemble, & nous entretenir en  
„ liberté sur les moyens d'afflurer votre  
„ mariage avec le jeune Valincourt. Je  
„ puis le hâter... Insensée ! je le remer-  
„ ciais ! Il m'interrompt : — Tout dépend  
„ de vous, belle Adelaïde... si je pou-  
„ vais compter sur votre reconnaissance...  
„ — Ah ! comptez que jamais, intérompis-  
„ je vivement, je ne cesserai de respec-  
„ ter en vous un second pere. — Il me  
„ rendit compte de ce qu'il feignait d'a-  
„ voir fait : je l'écoutais d'un air de sa-  
„ tisfaction : son bras se passait autour  
„ de moi : je souriais à ses caresses com-  
„ me une fille tendre à celles d'un pere  
„ chéri. Que j'étais loin d'en concevoir

DE FANCHETTE. 51

„ de l'ombrage ! . . . Le perfide , mes  
 „ amies , osa profaner le titre sacré que  
 „ je lui donnais , & fesant succéder la  
 „ violence à l'adresse , il me rendit in-  
 „ digne de Valincourt . . .

„ Et jugez quelle était mon innocence !  
 „ dans ce premier moment , je ne sentais  
 „ pas moi-même combien j'étais souil-  
 „ lée ! Je contai naïvement le lendemain  
 „ à mon amant , comment monsieur Apa-  
 „ téon , profitant de l'absence de ma  
 „ mere , avait excité ma confiance pour  
 „ s'en prévaloir ; comme il s'était dé-  
 „ masqué ; comment , indignée de son  
 „ audace , & voulant recueillir mes for-  
 „ ces pour m'y opposer , je m'étais trou-  
 „ vée la plus faible , & m'étais . . . éva-  
 „ nouie. Valincourt m'écoutait , immo-  
 „ bile , les yeux attachés à la terre. Des  
 „ larmes inonderent bientôt ses joues :  
 „ deux fois je le vis , prêt à s'élan-  
 „ dans mes bras , & reculer avec hor-  
 „ reur. Enfin , sans prononcer un mot ,  
 „ il me quitte , & me laisse épouvantée  
 „ des signes qu'il donne du plus affreux  
 „ désespoir . . . Hélas ! le lendemain , je  
 „ reçus de sa part ce funeste billet , qui  
 „ m'éclaira trop tard :

„ PUISQUE l'infâme qui vous  
 „ deshonore, & qui m'outrage, est le seul  
 „ coupable, pourquoi m'avoir instruit,  
 „ imprudente Adélaïde?... Le ciel nous  
 „ punit d'un crime involontaire; il nous  
 „ sépare: Je vais vous venger & périr.  
 „ Vivez, chère & malheureuse amante,  
 „ que trop d'innocence a rendue crimi-  
 „ nelle „ !

„ Apatéon entra comme je lisais ce  
 „ billet: Il le voit, pâlit, sort, vole;  
 „ & deux heures après, j'apprens que  
 „ mon amant est mort...

„ Je n'entreprendrai point de vous dé-  
 „ peindre quels furent mes transports  
 „ de fureur & de désespoir: Je voulus  
 „ mourir...

„ J'étais encore dans cet état affreux,  
 „ lorsqu'Apatéon eut l'impudence de me  
 „ proposer d'entretenir avec moi un cri-  
 „ minel commerce. Je lui répondis avec  
 „ toute l'indignation qu'il méritait. Ce  
 „ scélérat alors employa la menace: il  
 „ jura de me perdre. Il n'a que trop bien  
 „ tenu le serment.

„ Lorsque je lui eus ôté toute espé-



„ rance de me séduire , il n'eut pas de  
 „ peine à faire entendre à ma mere ,  
 „ que deux filles diminueraient trop la  
 „ fortune de son fils [ 32 ] , & qu'il ferait  
 „ à propos d'en faire une religieuse. Il  
 „ connaissait ma répugnance pour cet  
 „ état malheureux ; il ne doutait pas non  
 „ plus que le choix ne tombât sur moi.  
 „ En effet , ma mere , aigrie par le mal-  
 „ heur de Valincourt , & par ses craintes  
 „ pour sa chere fille , ( qui pourtant étaient  
 „ vaines ) en parut plus cruelle à mon  
 „ égard. Elle me signifia sur le champ ,  
 „ que je rentrerais au couvent dans huit  
 „ jours pour y prendre l'habit. J'employai  
 „ vainement les prieres & les larmes.  
 „ Elle fut inexorable ( 33 ). La veille  
 „ de mon entrée , Apatéon , le cruel au-  
 „ teur de tous mes maux , vint faire de  
 „ nouvelles tentatives. — Vous allez vous  
 „ rendre malheureuse , me disait il : . . .  
 „ un mot , & votre sort est changé . . .  
 „ Je le puis , continua - t - il ( voyant que  
 „ je ne répondais rien ) Venez regner sur  
 „ mon cœur , & nager dans les plaisirs :  
 „ J'ai la science ( assez ordinaire ) de les  
 „ faire naître : l'art ( plus difficile ) de les

„ varier ; & le secret ( bien rare ) de pré-  
„ venir le dégoût. . . Un silence dédaig-  
„ neux fut ma réponse. Il ne se rebutait  
„ pas. Je lui dis alors avec fermeté , en  
„ lui lançant un regard accablant , que  
„ non seulement le couvent , mais la  
„ mort même m'inspiraient moins d'hor-  
„ reur , que l'insupportable pensée qu'il  
„ pouvait disposer de mon sort.

„ J'entrai dans cette maison , mes jeu-  
„ nes amies ; une année de noviciat &  
„ deux de profession s'y sont écoulées  
„ dans la douleur. Je ne trouvai plus ,  
„ après m'être engagée , dans ce séjour  
„ qui me parut autrefois si paisible , que  
„ le pénible ennui de son existence ,  
„ l'odieuse privation des plaisirs les plus  
„ innocens , une triste prison ; la désu-  
„ nion parmi les malheureuses victimes qui  
„ la remplissent , les petites intrigues ,  
„ l'esprit curieux , étroit , remuant , dédai-  
„ gneux. . . Je ne suis pas injuste , je ne  
„ fais pas à mes compagnes un crime  
„ de leurs défauts ; c'est le vice infé-  
„ parable d'un état que réprouve la rai-  
„ son. O vous , qui jouissez encore du  
„ bien que j'ai perdu pour toujours , de

„ votre liberté, filles aimables, voyez  
 „ mes regrets, & qu'ils vous instruisent.  
 „ Croyez en ma fatale expérience; il  
 „ serait trop tard, lorsque vous seriez  
 „ instruites par la vôtre [34].

„ Le ciel punit une mere injuste,  
 „ j'avais à peine prononcé mes vœux,  
 „ que la petite vérole enleva Bibi. Ma  
 „ mère, avait fait tenter sur moi l'essai  
 „ d'une pratique utile, & qui par  
 „ cette raison même doit avoir des con-  
 „ tradicteurs: l'effet répondit aux vues  
 „ de l'habile praticien qui prit soin de  
 „ moi: mais durant quelques jours l'on  
 „ me crut en danger; c'en fut assez pour  
 „ que ma mère ne voulût plus en-  
 „ tendre parler de faire inoculer ma  
 „ sœur. Cette tendresse pusillanime pour  
 „ Bibi, lui fut fatale, la petite-vérole  
 „ naturelle l'ayant surprise à l'improviste  
 „ deux ans après [35]. Ma mère ne put  
 „ survivre à cette idole de son cœur...

„ Il me restait un frère; son amitié,  
 „ sa tendresse, de fréquentes visites qu'il  
 „ me faisait, me consolait: & depuis  
 „ quelques jours je ne le vois plus. Son  
 „ gouverneur vint hier: il paraissait avoir

„quelque grand chagrin. Je tremble que  
 „ce frère chéri ne soit, à ce moment  
 „peut-être, la victime de ma'heurs que  
 „je redoute, & que je ne connais pas „



### CHAPITRE XL.

*Où l'on ne trouve rien de ce que l'on attend.*

**F**ANCHETTE & sa jolie compagne remercièrent la jeune religieuse de ses avis, en promettant d'en profiter. Elles lui firent à leur tour le récit des nouvelles noirceurs d'Apatéon; & tandis qu'elles s'entretenaient, on vint dire qu'un jeune-homme & la vieille Néné demandaient au parloir la belle Florangis & sa chere Agathe.

— Tout est prêt, ma chere fille, dit la gouvernante: nous avons des consentemens, des dispenses: je me suis dite votre tutrice; on ne connaît pas monsieur Apatéon; on a seulement parlé de votre oncle: Venez: je n'aurai pas de repos que je ne vous voie la femme de cet aimable jeune-homme. Satinbourg prit la

parole :— Je touche à mon bonheur, si vous le voulez, mademoiselle : daignez l'assurer ; j'ose vous en presser pour la première fois... Je serais cependant au désespoir que vous vous contraignissiez : belle Fanchette, s'il vous paraît plus convenable d'attendre quelques jours encore, je souscris à tout, plutôt que de vous mortifier. Content de vous voir en sûreté dans cette maison, le premier de mes desirs est rempli.— Ma bonne, dit Fanchette attendrie, je voudrais entretenir un moment monsieur Satinbourg en particulier.— Agathe & la gouvernante s'éloignent, & se mettent à causer avec sœur Rose. La conversation roula sur monsieur Apatéon.

— Quoi ! madame, vous le connaissez aussi, disait la bonne Néné ? Croiriez-vous bien qu'il a su m'en imposer jusqu'au tems où mademoiselle Florangis a demeuré chez lui ? Cet homme a deux faces également opposées : avec ceux qu'il n'a point intérêt de duper, il est constamment honnête-homme, porte la décence & la dévotion jusqu'au scrupule : bien différent des autres hypocrites, qui se

donnent rarement la peine de l'être gratuitement. Avec celles qu'il veut faire tomber dans ses filets, il change plus imperceptiblement que l'aiguille d'une montre ne parcourt son cadran : avant qu'une jeune fille songe à s'en défier, il a su lui faire trouver blanc, ce que d'abord elle trouvait noir ; il a l'art de l'aveugler ; il l'empêche de s'apercevoir qu'il s'est fait un changement dans ses idées. Pour moi, qui fus constamment la dupe de la première façon, parce que mon âge me met dans le cas de ne pas l'être de la seconde, je me disais bien quelquefois, que pour un dévot, il mangeait des morceaux trop délicats, avait des meubles trop voluptueux, dormait trop tard, alliait quelquefois l'opéra, la comédie avec les sermons : mais lorsque ces pensées m'occupaient à un certain point, je m'efforçais de les éloigner, en me rappelant que l'on ne doit pas légèrement critiquer la conduite des supérieurs, qui peut avoir des motifs inconnus qui la rendent innocente. — Hélas ! dit sœur Rose, en soupirant, voilà comme il fit avec moi : j'ai conçu, lorsqu'il

n'était plus tems, tout ce que vous venez de dire : J'étais trop ignorante : élevée dans ce monastere, je ne connaissais le crime & la vertu que de nom : il lut au fond de mon cœur ; il n'y trouva pas même de préjugés à combattre : il profita de cette découverte, pour me débiter une morale, qu'il me dit être celle de la nature... Un amant que j'adorais en profita : Apatéon lui-même... Si j'avais connu ce qu'une fille doit craindre des attentats des hommes, l'aurait-il pu !...

— Ils ne me tromperont jamais, interrompit la jeune Agathe, & j'aurai tiré ce fruit de la méchanceté d'Apatéon, qu'il m'inspire une défiance, ( que l'on ne saurait trop outrer ) envers tous les hommes.

L'entretien de la belle Florangis & de Satinbourg venait de finir : on trouvait à ce dernier un air pensif, rêveur, indécis ; ses regards se fixaient sur Agathe : le teint de Fanchette était animé ; il régnait sur son visage une sorte de satisfaction, qui tempérerait la tristesse dont elle était accablée depuis la perte de Luslanville.

— Tout est décidé entre nous, ma bonne, dit-elle à la gouvernante ; monsieur vient

de me donner la plus grande preuve que je pusse desirer de son attachement : demain nous terminerons —. Néné ne pouvait contenir sa joie : elle la témoignait à sa jolie pupille par les expressions les plus tendres, lorsqu'on vint dire à sœur Rose que le gouverneur de son frère la demandait à une autre parloir.

Tandis qu'elle y vole, Satinbourg, avant de prendre congé de Fanchette & de sa compagne, leur aprit qu'il venait d'acquérir le fonds de monsieur Delaunage. Et ses yeux s'attachaient encore sur la jeune Agathe, que l'aimable Florangis caressait : il soupira. La gouvernante lui dit qu'ils n'avaient pas de tems à perdre ; & tous deux sortirent.

---

✻ ————— ✻

## C H A P I T R E X L I.

*Où l'on trouve ce qu'on n'attend pas.*

— **J**OUIS du sort que je t'ai préparé, mon aimable Agathe, si tu veux diminuer ma douleur : Je trouve à t'aimer presqu'autant de plaisir que m'en feisait



éprouver ma tendresse pour Luffanville. Chère petite ! Satinbourg & toi , vous êtes dignes l'un de l'autre : il ne pourrait me rendre heureuse, parce qu'il n'est plus d'homme au monde que je puisse aimer ; non, Satinbourg lui-même ne le ferait pas [36]. Ton inclination pour ce vertueux jeune-homme, va lui faire éprouver un sort bien plus doux : il fera chéri ; tu l'aimeras comme il est digne de l'être. Car, mon amie, je ne m'aveugle pas sur son mérite ; il en a beaucoup, & je lui rends autant justice que toi - même. Mais j'aimai Luffanville : Cette passion m'est si chère, que je ne puis me résoudre à l'immoler à personne. C'est ainsi que débuta la belle Florangis avec la jeune Agathe, en quittant le parloir, pour retourner dans leurs chambres.

Lorsqu'elles furent rentrées : — Je vais t'apprendre, ma chère poupone, continua Fanchette, ce qui vient de se passer entre Satinbourg & moi. Tu fais comme est ma bonne : cette femme estimable m'aime avec excès : elle ne tremble que pour moi, & ne songe pas seulement aux dangers auxquels elle s'expose en me

servant : elle voulait me voir en sûreté : je m'y crois ici : mais j'ai formé le dessein de me délivrer d'un seul coup de ses obligeantes persécutions , & de faire ta félicité. Lorsque je me suis aperçue que vous ne pouviez plus nous entendre , j'ai commencé mon entretien avec monsieur Satinbourg en ces termes :— Vous voulez que je sois heureuse , monsieur , je le fais ; & je suis pénétrée de la plus vive reconnaissance pour tous vos soins généreux : vous voulez de même assurer votre bonheur : Quel pensez-vous qu'en soit le moyen le plus sûr & le plus efficace ? ... Et je me suis tue. Satinbourg me regardait interdit. Je l'ai pressé de me répondre. — Vous obtenir pour femme , m'a-t-il dit ; vous aimer , vous adorer ... — Monsieur , ai-je repris , vous m'êtes cher ; je vous fais cet aveu sincère avec plaisir. Ce que je vais vous dire vous paraîtra bizarre ; mais je vous proteste d'avance , que l'amitié la plus tendre , une parfaite estime , & tous les sentimens que vous devez souhaiter de ma part , me l'ont dicté. Vous vous abusez , si vous croyez tendre au bonheur en m'épousant :

n'est-t-il pas vrai que dans votre femme, l'amour seul, mais un amour vif, sans partage, tel que le vôtre enfin, est capable de vous satisfaire?... Répondez-moi?— J'en conviens, mademoiselle, m'a-t-il dit.— Eh bien, je puis vous accorder tous les sentimens du cœur, hors cet amour, que vous méritez: mais je fais une jeune personne, charmante, vertueuse, tendre, qui ne connaît que vous au monde digne de son attachement. Tels sont les sentimens que vous inspirez à la touchante Agathe, mon aimable compagne. Elle m'est bien chère, vous le savez: si vous le voulez, vous pouvez la rendre heureuse; je vous jure de l'être autant qu'elle, & par vous. Une âme aussi généreuse que la vôtre, monsieur, ne sera pas insensible à ces motifs; Agathe vous aime; je ne puis jamais avoir d'amour pour personne; son bonheur & le vôtre me sont aussi précieux que ma tranquillité même. Voilà tout...—Ah! mademoiselle, qui s'y serait attendu! Pouvez-vous...— J'espère de vous bien davantage, ai-je ajouté: c'est que vous ne parlerez de rien

à ma bonne, que vous ne soyiez l'époux d'Agathe, afin de nous épargner à toutes deux mille petites mortifications —... Que te dirai-je, mon unique amie ? Il a fait quelques difficultés : je les ai combattues : j'ai dit que j'exigeais cette marque de son attachement pour moi, j'ai tout obtenu, & Satinbourg en ce moment instruit ta mere de ce projet. Tu ne doutes pas qu'il n'en soit goûté : elle estime l'aimable jeune-homme, elle sera ravie. Quel bonheur pour moi, chere Agathe ! je ne formerai plus de vœux, lorsque je te verrai la compagne chérie de ton amant, & que je pourrai me dire à moi-même, que je rends à ta mere un fils au lieu de Dolfans.—... La jeune Agathe, émue, pénétrée, était pendant ce discours dans les bras de Fanchette ; elle levait sur elle, ses yeux chargés de larmes délicieuses ; elle allait lui parler, lorsque sœur Rose arriva dans la chambre des jeunes pensionnaires, en donnant les signes de la joie la plus vive.

— Mon frere, leur dit-elle... ce frere que je chéris... — Eh bien, dit l'aimable Fanchette ?... Echappé de mille périls...

Dès

Dès ce soir, au plus tard demain, je pourrai le revoir!... Concevez-vous, mes amies, quelle perte c'était que celle d'un frere, l'unique personne au monde qui s'intéressât au fort d'une infortunée.... On a voulu me cacher le danger auquel ses jours viennent d'être exposés, tant qu'on n'a pas été sûr de l'en pouvoir délivrer.... On avait raison: j'aurais succombé sous ce dernier coup du fort: au lieu qu'en l'apprenant aujourd'hui, tout jusqu'à ses malheurs, augmente la joie de savoir qu'il va m'être rendu.... Ah! partagez-la, mes amies; mon frere est digne d'intéresser toutes les femmes: c'est l'amant le plus fidele & le plus tendre: il joint aux graces de la figure, tous les talens, toutes les vertus. Quel bonheur pour celle qu'il aime! C'est pour elle qu'il vient de tant souffrir, & c'est elle qui fera sa recompense!... Que j'envie un fort si beau!... Et celle qu'il aime en est-elle digne, dit la jeune Agathe?... Je ne la connais pas, reprit sœur Rose: le gouverneur de mon frere dit qu'elle est belle & sage...

L'office du soir sonna: sœur Rose les

II. Partie.

E

quitte, & les deux jeunes amies continuerent à s'entretenir.— Je ne fais disoit la belle Florangis ; mais cette jeune sœur m'intéresse vivement : Je lui trouve des traits... Je me trompe sans doute : une illusion trop chere me montre des ressemblances qui n'existent que dans mon imagination..... Parlons de toi, ma fille.— Mon adorable amie, disoit la tendre Agathe, recevez l'hommage d'un cœur que vous venez de remplir d'un sentiment inconnu, délicieux, inexprimable : je le sens palpiter : un trouble... une chaleur... un plaisir... Je m'égare, chere Fanchette, mais dans cet égarement même, voyez ma reconnaissance.



## CHAPITRE XLII.

*Qui doit instruire de bien de choses.*

— O ū suis-je, & que viens-je d'entendre ! dans ce souterrain, une voix..... Mes entrailles en sont encore émues... J'ai cru reconnaître la voix de mon fils... Ciel ! des cris !... le cliquetis des épées !... Je frissonne : mes cheveux se hérissent, l'épouvante s'empare de mon cœur...

Et l'asiatique, que nous avons laissé dans la maison du marquis de C\*\*, s'élançe hors du lit. Il ne fait plus ce qu'il doit penser du jeune-homme dont l'accueil flatteur l'a séduit. Il veut sortir : il s'aperçoit qu'il est inutile de le tenter, & son trouble augmente. Tandis qu'agité de mille pensées, il s'accuse lui-même d'imprudence, son étonnement redouble : un inconnu prononce ces mots :

— Redoutez le châtimeut que méritent des crimes multipliés ! Infâmes ! votre honneur dépend de celui que vous avez lâchement opprimé, à l'égard duquel vous

avez indignement violé les droits des citoyens & de l'humanité... Rendez-le moi, perfides : hâtez-vous... O mon fils ! cher objet de mes soins, le ciel permet que je vous serve... Que vois je!... & vous aussi, monsieur ! vous que tout le monde a cru mort ! ô malheureux amant ! que Luffanville & moi, nous vous avons souvent pleuré !

Au nom de Luffanville, qu'il venait d'entendre, la surprise de l'asiatique cessa : il comprit que c'était le gouverneur du jeune Luffanville qui délivrait son élève. Il attendait impatiemment le moment d'être instruit de ce qui l'intéressait le plus.

Cependant le vieillard Kathégètes, après avoir accablé de reproches le marquis de C\*\* & le comte d'A\*\* ( qui toujours avaient agi de concert ) se hâta d'éloigner son élève & Valincourt de ces lieux détestés. Et c'était le matin du jour même où la bonne Néné croyait que Fanchette deviendrait femme de Satinbourg ; où ce jeune-homme devait épouser Agathe ; où sœur Rose attendait son frere. L'aimable Luffanville, dès qu'il fut hors du souterein, se précipite dans les bras



de son gouverneur, & lui dit; — Ah mon papa! qu'est devenue mon adorable Florangis? Laissons à leurs remords le comte & le marquis: parlons de mon amante. — Sortons d'ici, lui répond le respectable vieillard; nous en aurons bientôt des nouvelles.

— Comment avez-vous pu me découvrir, disait en chemin Luffanville à son instituteur? — Le Ciel, mon cher fils, répondit le vieillard, se sert de tous les moyens, pour sauver l'innocent & punir le coupable. Lorsqu'en cherchant votre amante chez le marquis, vous disparutes tout-à-coup, je fus étonné; mais je ne crus point votre mort. Je courus solliciter des ordres pour faire arrêter votre ennemi. Malgré tout son crédit, hier ils me furent expédiés. Mais tandis que je faisais agir les amis de votre famille, on m'apprit votre rencontre avec le comte d'A\*\*; je me vis dans un nouvel embarras: qu'étiez-vous devenu? Durant quelques jours, mes recherches ont été inutiles. Mes inquiétudes s'accrurent. J'avais toujours des soupçons sur le marquis, quoique depuis l'enlèvement de mademoi-

felle Florangis, le comte & lui parussent brouillés. Comme je retournais hier sur le soir à la ville, je vis qu'on faisait des embellissemens à une maison voisine de celle du marquis d'où nous sortons. Je m'en approchè, & découvrant un jardin qui me parut beau, j'y pénétre : une solitude absolue regne par-tout. Je parviens à des bosquets charmans; je m'introduis dans des labyrinthes & des routes tapissées de verdure; endroits délicieux, s'ils n'étaient fouillés par la débauche. J'entens dans l'éloignement parler d'un ton animé. Je marche avec précaution, & lorsque je ne fus plus séparé de ceux qui s'entretenaient, que par une haie de lilas, je détournai quelques branches, & j'aperçus le maître de la maison avec deux inconnus.

— Si l'on en peut juger par ce portrait & la petitesse de ce soulier, c'est elle-même, disait-il. Qu'elle est belle! — Lorsque d'A\*\* montra ce portrait chez la baronne de V\*\*\*, interrompit un jeune-homme; toutes les femmes ont dit qu'il était flaté: le comte jurait qu'il était audessous de l'original: ce fut bien pis,

quand il fit voir la chaussure de cette jolie personne; les dames se récrièrent; le comte faisait des sermens, qui n'étaient pas écoutés: mais s'étant avisé de dire, que la fille de la barone avait un soulier aussi mignon que celui qu'il leur présentait, toutes ces folles changerent subitement de langage: il ne s'en trouva pas une qui ne prétendit pouvoir s'en servir, & pas une seule pourtant qui osât l'essayer; toutes, jusqu'à la jeune Agnès, qui n'était sortie du couvent que depuis huit jours, s'en défendirent en rougissant. Quel desespoir pour l'amant chéri de cette belle, lorsqu'il aura vu entre des mains étrangères, ces dons précieux qu'il tenait d'elle!

Jugez de mon étonnement & de l'espérance que je conçus, mon cher Lussanville, en me rapelant que durant notre voyage de Bayonne, vous aviez un jour entre les mains un soulier tout semblable à celui qu'on admirait! Et je redouble d'attention.

Tandis que le jeune-homme avait parlé, le maître du jardin examinait curieusement le portrait, la chaussure mignone, & la boîte d'où l'on avait tiré tout cela. —

Son amant respire ! s'écrie-t-il avec étonnement... Et connaît-on bien les parens de cette jeune fille ? — La belle Fanchette est dit-on, la nièce d'une marchande de modes, qui se nomme, comme elle, Florangis. — Fanchette ! Florangis ! ( J'ai cru le voir pâlir ). — Oui, reprenait le jeune-homme, elle fut élevée par celle que je vous dis... Et l'inconnu considérait de nouveau le portrait. — Niece de la marchande de modes, reprit-il !... Apatéon l'enleve, par des ordres du magistrat sans doute, puisque... — Apatéon est son tuteur. — Qu'entens-je !... Ces traits... ce nom... le petit pied qu'indique cette chaussure... pupille de monsieur Apatéon... Qu'est-elle devenue ? — Nous le saurons bientôt : mais nous Pignorons à présent... Vous y prenez beaucoup d'intérêt ! — Une jeune personne que je vis un jour, belle comme l'original de ce portrait, & dont cette mule quitta le pied dans une singulière aventure, m'inspire les sentimens les plus vifs, & j'ai résolu de l'épouser. — Épouser est bon !... Mais oui, cette mule est à elle... Vous la vîtes ? — Au fauxbourg saint Ger-

main.— C'est où demeure son amant, un jeune langoureux, qui, comme vous, veut épouser, & que nous retenons chez moi jusqu'à ce que son cœur ou son cerveau soient guéris.— Et quel est le but d'un attentat. . . — De lui souffler sa maîtresse : d'honneur, c'est là tout. Il sortira de nos mains quand il en fera temps. — Mais de quel droit. . . — Bon ! ce n'est qu'un roturier (37).— J'entens.— Sa jolie maîtresse est un peu revêche ; nous la lui rendrons souple, aguerrie. . . Si pourtant c'était la *vôtre*. . . on pourrait. . .

Le maître de la maison a paru indigné : il s'est levé sans repliquer, & s'est tourné vers un vieillard qui n'avait pas ouvert la bouche. Ils se sont approchés l'un de l'autre, & se sont dit quelques mots, que le marquis n'a pas entendus.

La chaussure de votre amante me fit comprendre que le jeune-homme possesseur de la boîte qui la renfermait, était le Marquis de C\*\* ; je jugeai que vous ne pouviez être que chez lui. Je me hâtai de me retirer. Le marquis & les deux inconnus gagnèrent ensemble la maison du premier, qui conservait encore l'aï

de solitude qu'il lui donna lorsqu'il vous eut fait disparaître. Je présurai que cette mystérieuse conduite couvrait une trame odieuse. En arrivant chez vous, je trouvai les ordres que j'attendais. Je n'ai pas perdu un moment. Je vous ai trouvé, Le reste vous est connu. Mais vous, mon cher fils, apprenez-moi ce qui vous est arrivé tandis que vous avez été retenu par des scélérats, dont vous dédaignez de vous venger.

— Vous vous rappelez, dit l'amant de la belle Florangis, que de C\*\* m'ayant provoqué au combat, je le suivais. En traversant une petite cour, je voulus mettre l'épée à la main : tout-à-coup je chancelle ; un pistolet part ; la terre s'entr'ouvre ; couverts d'une pluie de sang ; nous enfonçons tous deux... parce que nous étions sur une trape recouverte de gazon, & que l'on voulait persuader que nous étions blessés. Je fus conduit dans une salle souterraine, où l'on distinguait à peine les objets à la triste lueur d'une lampe sépulcrale. Durant plusieurs jours je ne savais ce qu'était devenu de C\*\*. Enfin il reparut. — Ton amante a péri, malheureux, me dit-il. — [38].

Un coup de poignard m'eût été moins sensible. Je pousse un cri de fureur & de desespoir, auquel le marquis répondit par de longs éclats de rire.— Mais auparavant, a-t-il continué, le comte d'A\*\* & moi, nous avons satisfait les desirs qu'elle nous avait inspirés. Vis avec cette affreuse connaissance : rien ne peut t'arracher d'ici, mes précautions sont prises pour que l'on ne te découvre jamais.— Et la foudre ne t'écrase pas, indigne ! m'écriai-je : elle ne renverse pas ces lieux abominables où tu me retiens, où la vengeance m'est impossible.— ! De C\*\* me répondit, avec un sourire amer :— Sans ton impuissante rage, je ne serais vengé qu'à demi.— Il me quitte. A sa place, une jeune fille dressée à tout le manège de la débauche, fut introduite auprès de moi.

La conduite du Marquis à mon égard était bizarre ; il s'efforçait de me réduire au desespoir, en m'annonçant des horreurs, & la mort de mademoiselle Florangis ; & cependant ma table était servie avec profusion & délicatesse : il allait jusqu'à vouloir me procurer ces plaisirs licencieux si fort de son goût. La dan-

gereuse s'yrene qu'il avait mise auprès de moi, ayant vainement employé toutes ses agaceries, elle fut remplacée par une autre, plus jeune, plus jolie, plus retenue. Dans toute autre circonstance, je n'aurais pas répondu de moi; mais je pleurais une amante adorée; mon cœur était fermé aux plus douces amorces de la volupté. Je pris néanmoins du goût à l'entretien de la jeune fille, à laquelle j'inspirai les sentimens qu'elle demandait de moi. Mais il faut craindre jusqu'aux dons d'un ennemi (39): cette réflexion ne fut quelquefois pas inutile pour affermir ma constance.

La passion que j'excitai dans cette ame avilie, lui donna du ressort, & la rendit capable de générosité. Elle me dit un jour:— Je suis heureuse avec vous dans cette prison: mais vous ne l'êtes pas: vous allez me devoir votre liberté, des nouvelles de votre amante, & l'occasion de la sauver. Elle respire; un certain Apatéon l'a enlevée: le comte d'A\*\* & le marquis la lui doivent arracher; ce soir elle arrive ici: la maison du vieil Apatéon est sur la route de Bourgogne, à quelques lieues



de celle-ci : courez à son secours : pour route reconnaissance, un jour souvenez-vous de moi tous deux. J'étais hors de moi, durant ce discours : j'embrassai la petite Lolote, qui sans perdre de tems m'ouvrit une porte dérobée. Je me trouvai dans le jardin. Je vole à Paris. Je comptais vous y trouver : mais vous étiez alors occupé à me servir ailleurs. Je me fis accompagner de tous les gens de la maison, & de quelques hommes qu'ils engagerent à me suivre. J'attendis le comte dans un lieu par où nécessairement il devait passer pour entrer dans la maison du marquis. Nous tinmes ce poste durant toute la nuit : le jour devenait grand, & nous commencions à désespérer, lorsque je découvris le comte d'A\*\*. Et dans le moment, je le vis aux mains avec un jeune-homme que sa fureur allait immoler. Cet inconnu doit être estimable, puisqu'il se montrait ennemi du comte. Suivi de nos gens, je cours sur le plus méprisable des hommes. J'avais aperçu mon adorable maîtresse; mais je voulais la venger, avant de lui montrer celui dont elle est adorée. Valincourt vint à

moi : je le méconnus : à peine le regardai-je : le combat commence, & mon ami me seconde : les gens du comte abandonnent lâchement leur maître : Je l'épargnai, parce que j'étais le plus fort.

Cependant le jeune-homme que j'avais délivré s'éloignait avec Fanchette & sa bonne. Le perfide comte feignant d'être touché de ma générosité, me tend la main : Valincourt, que je venais de reconnaître avec la même surprise que vous avez montrée, se joint à lui, & m'apprend qu'il lui doit sa liberté. Je ne pus résister à ce bienfait. Je vois sans défiance revenir les gens du comte. Ils étaient en beaucoup plus grand nombre, & le marquis, que je ne remarquai pas, les accompagnait. Dès qu'ils se furent approchés, on se jette sur moi; on saisit Valincourt; on nous désarme; on nous entraîne; nos gens sont dispersés, & nous tombons tous deux dans le cachot où j'avais déjà langu

Je ne retrouvai plus l'obligeante Lolote. Tous nos efforts pour nous procurer la liberté furent inutiles. Cependant mon sort était bien moins affreux que durant ma première détention : j'étais avec moi

ami: je lui difais : L'aimable Florangis connaît leurs deffeins : elle fera fe garantir de leurs embuches.

Valincourt me fit alors un récit que je fouhaiterais de pouvoir oublier : il me raconta des malheurs... des crimes... J'en frémis encore... O fille infortunée —!...

On entrait dans Paris, lorsque Luffanville cessa de parler. Mais tandis qu'il vole chez la marchande, pour revoir sa chere Florangis, ou tout au moins s'informer des lieux qu'elle habite; que le marquis humilié, rougit devant l'asiatique de l'affront qu'il vient de recevoir, & de la générosité de l'amant de Fanchette; que l'étranger & l'instituteur applaudissent tout bas au gouvernement sage qui protège également la noblesse & la roture; retournons au couvent, où se passent de nouvelles scènes.



---

 CHAPITRE XLIII.

*Où la mule de Fanchette fait un beau rôle.*

**Z**ELLE'E comme elle l'étoit pour sa pupille, la bonne Néné souffrit beaucoup de ne pouvoir quitter qu'à neuf heures monsieur Apatéon. L'émotion de toutes les passions, & sur-tout la frayeur que lui causait le retour inattendu de l'asiatique, avaient rendu le dévot sérieusement malade, depuis la délivrance de la belle Florangis : il gardait le lit; & tous les soins de ses domestiques n'approchaient pas de ceux que, par habitude, la gouvernante prenait encore de lui. Dès qu'elle fut libre, elle accourt auprès de sa chere Fanchette. Son cœur battait d'avance :— Je vais la voir mariée, se disait-elle : ma chere fille n'aura plus rien à redouter dans les bras d'un honnête-homme : Je vais quitter ce vilain Apatéon; demeurer avec elle : ce sera moi qui prendra soin de ses enfans.— ! Déjà peut-être son imagination qui s'échauffait,

fait, en représentait cinq à six à la bonne. Elle arrive, sonne : & sœur Rose, dans le même moment, sortant du cœur, venait auprès des deux jeunes Pensionnaires.

— C'est aujourd'hui, mes bonnes amies, leur dit en entrant la jeune Religieuse, que je dois voir mon frere. Que cet heureux instant tarde au gré de mes desirs!... Mais je vais vous perdre, ajouta-t-elle, en versant quelques larmes.... Je n'ai trouvé que vous dans cette maison, depuis trois ans, que je puisse aimer : je serais morte d'ennui, si mon frere ne m'eût rendu. Et l'on vient demander Fanchette & sa compagne de la part de la gouvernante. — Monsieur Satinbourg n'est pas encore ici, dit la vieille Néné! — Non, ma bonne. — Non!... Mais vous comme vous voilà ! une robe commune ! des mules (\*) ! Eh ! ma fille ! de grace,

---

(\*) Chers Lecteurs & très-cheres Lectrices, Fanchette avait mis ce jour-là pour la six ou septieme fois ces mules célebres, mignonnes, brodées, brillantes ; présent que l'amitié fit à l'amour, & l'amour à Fanchette, le jour que Luffanville la garantit d'être tout au moins étouffée par le brutal financier, & que l'asiatique, plus délicat, ne put résister à l'envie de la déchauffer.

allez donc vous mettre à votre toilette. Un jour comme aujourd'hui ! C'est bien assez que l'on n'ait pu faire des préparatifs ; il faut du moins profiter de ce qu'on a. Voyez mademoiselle Agathe comme elle est parée. Et c'est pour vous seule cependant. ! Et Fanchette de sourire. Et la bonne de n'y rien comprendre. Heureusement Satinbourg arriva.

Il est bon de prévenir mes lecteurs que le jeune marchand étant venu le matin avec sa mere chez celle d'Agathe, il y avait appris le retour de l'amant de la belle Florangis : dans la conjoncture où il se trouvait, cet événement lui fit un double plaisir : il céda Fanchette ; mais il allait la voir heureuse ; par un autre, à la vérité ; mais qui la méritait à tous les titres : joignez à cela , qu'une jeune amante dont le cœur avait prévenu le sien, adoucissait bien le sacrifice. Il sortit sans rien dire, & vola, pour précéder Luffanville, au couvent de sa maîtresse, afin d'engager la bonne & sa puelle à sortir avant que cet amant parût. Son but était de la lui rendre encore plus chere, par la crainte où il ferait de la

perdre, en apprenant qu'elle n'est partie de-là que pour aller à l'autel. Satinbourg, après avoir essuyé quelques petits reproches, & reçu beaucoup de caresses de la bonne gouvernante, pria qu'on le laissât un moment seul avec Fanchette. — Je dois vous instruire de ce que j'ai fait, mademoiselle, lui dit-il. Hier, dès que je vous eus quittée, l'envie de vous obliger [que de nouveaux motifs viennent de redoubler] me fit tout mettre en œuvre pour devenir dès aujourd'hui l'époux d'Agathe : J'allai trouver sa mere, je lui fis part de notre conversation, & j'obtins son aveu : Je gagnai la mienne un peu plus difficilement ; elle vous aime déjà : vous devez le jour à sa premiere amie ; elle s'était flatée de l'espérance de vous nommer sa fille ; elle n'y renonce que pour ne pas vous desobliger vous-même. En quittant ma mere, je courus auprès de mon curé ; le bon-homme ne vous a jamais vue, non plus que l'aimable Agathe Florangis : par une petite finesse, que la bonté du motif rend excusable, je fis substituer au vôtre le nom de batême d'Agathe [40] : le notaire ce matin a

formé le contrat civil; il n'y manque plus que la signature de votre amie : sortons, & rendons-nous chez sa mere, pour que l'aimable épouse que je reçois de votre main remplisse cette formalité. De-là, nous irons à l'autel. Je sens, mademoiselle, dans ce moment mieux que jamais, que vous ne pouviez être à moi : Je vous jure en même-temps, qu'après vous, il n'est point de femme qui pût m'être chere, que votre jeune amie —. Fanchette témoigna sa reconnaissance dans les termes les plus flatteurs, que sa bonne entendit; ne demanda qu'un moment, & courut avec Agathe embrasser sœur Rose.

Fanchette difait à la jeune Religieuse : — Hélas ! nous perdons toutes deux cette chere Agathe : car, pour moi, dès aujourd'hui, je dois revenir avec vous —. Et sœur Rose, immobile, la regardait fans lui répondre. Ses yeux parcouraient toute sa personne. — Ciel ! s'écrie-t-elle tout-à-coup, se pourrait-il !... Mademoiselle, souffrez... Oui... je les reconnais... voila cette broderie que mon frere me pria d'y faire... c'est mon ou-



vrage... Chere Florangis, dites moi, de qui tenez-vous ces mules?... Fanchette troublée, lui répond en rougissant: — De l'amant que j'adore, de monsieur de Luffanv.... Précipitée dans ses bras, Rose collait sa bouche sur la sienne avant qu'elle eût achevé de prononcer ce nom si cher à toutes deux.— Eh! c'est mon frere, s'écriait-elle!... C'est ton amant, ma Florangis!... Tu vas être ma sœur!... Il vit pour toi! il va paraître; t'épouser.—... Et l'aimable Fanchette, rendue à l'espérance, transportée, nageant dans une mer de délices, respirant à peine, leve vers le Ciel ses beaux yeux remplis des larmes de la reconnaissance, presse Rose contre son sein, tend la main à la jeune Agathe, & dit: — Luffanville!... l'unique & cher objet de la plus vive tendresse!... Ah! Dieu!... Non! je ne me plaindrai plus du sort: je vais revoir Luffanville, je ferai trop heureuse.— Mon adorable amie, lui répondit Agathe, que nous allons être tous contents.—!





## CHAPITRE XLIV.

*Scènes frappantes.*

— **Q**U'ELLES tardent long-tems, disait la gouvernante à Satinbourg ! voila près d'un grand quart d'heure . . . . Enfin je crois les entendre. — Elle ne se trompait pas.

Luffanville , son gouverneur , & Vallincourt , avaient vu la mere d'Agathe. L'honnête marchande ne croyait pas aux revenans ; l'on était en plein jour : vingt jeunes filles , parées pour la noce l'entouraient ; cependant elle avait fait un cri perçant , à l'aspect de l'ombre de Luffanville. ( Plus d'une jeune fille dira : L'aimable spectre ! un pareil , à minuit , dans ma chambre , ne me ferait pas peur )  
— Eh quoi , madame ! je vous effraye ! . . . Remettez - vous . . . De grace , dites - moi . . . conduisez - moi sur le champ auprès de mademoiselle Florangis . . . — Ah monsieur ! est-ce bien vous ! . . . — On vous a cru mort , dit le gouverneur ; voila , mon cher Luffanville , ce qui cause cet effroi

qui vous surprend. — Eh ! rassurez-vous, madame : Je vis, je mange, je bois, je parle : ce ne sont point mes mânes que vous voyez ; c'est moi-même, qui meurs d'impatience de revoir celle que j'adore.

— Modérez-vous, reprit le vieillard Kathégètes, &... — Et que voulez-vous que je fasse ?... Je ne puis... Je ne fais... Je ne sens rien que le desir de revoir la divine Fanchette... & mon amour.

[41]. La marchande revint de sa première surprise : mais elle sentait trop de choses encore, pour qu'il lui fût possible de parler. Dans un même moment elle se représentait, & le bonheur d'Agathe, que cet événement assurait ; & celui de Fanchette, qu'elle aimait presque autant que sa fille ; & le panchant de Satinbourg qui cesserait ; & la joie de la bonne Néné ; & mille autres choses. Enfin il lui fut possible de s'expliquer. — Mademoiselle Fanchette n'est pas ici... — Ciel ! ...

— Attendez !... Elle est avec ma fille dans un monastère, où toutes deux n'ont rien à craindre des financiers, des libertins, & des dévots. Et tout de suite, elle nomma cette maison. Luffanville

était hors de lui.— Ma Florangis , ma divine épouse , répétait-il mille fois . . . Al-lons : volons.— Il n'écou-ta pas la mar-chande , qui sans doute allait lui faire part du mariage de sa fille , & de tout le reste. Il fe-fait prendre le chemin du cou-vent.— Un moment ! lui dit le gouverneur : passons du moins chez vous ; chan-gez d'habits & de linge : vous pourriez effrayer tout le monde , & votre maîtresse elle-même , comme vous venez de faire la mere d'Agathe.

— Mon cher Valincourt , disait Luffan-ville en s'en allant , admire-tu que mon amante est dans le couvent de ma sœur ? Peut-être déjà se connaissent-elles : les belles se recherchent ; les ames tendres aiment à s'épancher l'une dans l'autre : Si nous allions les trouver amies ? . . . Avez-vous travaillé , mon papa , dit-il , au vieillard Kathégètes , à ce que nous avions projeté dès le moment où j'eus perdu ma mere ?— Oui , mon bon ami , & votre sœur sera bientôt libre.— Que dites-vous , interrompit Valincourt ?— Ah mon cher ! reprit Luffanville , si tu con-naissais tout le prix de son cœur ! . . . Une

faute involontaire ne me rendra pas son amitié moins précieuse. . . . Et l'on arrive. Les deux amis se mettent à leur toilette ; ils en sortent parés : & l'amour même leur eût dans ce moment , cédé son bandeau , son arc , ses flèches , & peut-être sa *psyché*. Un élégant cabriolet les attend : ils partent : & dans les rues , pas un vieillard qu'ils ne réjouissent ; pas une femme qu'ils ne tentassent ; pas un jeune-homme qui ne leur portât envie ; pas une jeune fille qu'ils ne fissent soupirer. Tandis qu'ils volent au couvent , le vieillard Kathégètes va d'un autre côté.

Le bon gouverneur fortait à peine , qu'un domestique du financier oncle de Luffanville , l'aborda. — Voila dix fois que je viens , lui dit-il , sans vous trouver : & jamais rien ne fut si pressé —. On verra bientôt ce que c'était

Fanchette , Agathe & Rose étaient au tour : les deux jeunes pensionnaires embrassent l'aimable religieuse , & sortent , sans achever de l'instruire de ce qui s'allait passer : mais la supérieure pense qu'on va marier Fanchette. Et la bonne ne savait que dire , en voyant sa pupille avec

les mêmes habits que lorsqu'elle l'avait quittée — Enfin, vous le voulez ainsi, ma chere fille, lui dit elle : c'est peu de chose : le mariage n'en sera pas moins bon — Fanchette, dans ce moment, s'attendrit jusqu'aux larmes ; elle vient dans les bras de sa bonne, & la caresse tendrement ; elle veut lui parler, l'instruire : Néné ne peut souffrir de retardemens : elle remet sa pupille à Satinbourg ; se jette dans une autre voiture. — Partons, s'écrie-t-elle. Et l'on part.

Déjà l'on était au pied des autels : le ministre paraît : Satinbourg & la jeune Agathe se levent : Fanchette les suivait — miséricorde ! dit Néné, va-t-il donc en épouser deux — ! Une courte exhortation précède, le serment qui de deux ne fait plus qu'un, va se prononcer : lorsqu'on entendit un grand bruit. Deux jeunes gens percent la foule, & l'écartent avec violence : — Que faites-vous, ah ciel s'écrie l'un d'eux... arrêtez... Il se précipite aux genoux de son amante, & lui dit : — Chere Fanchette ! j'allais donc vous perdre — ! .. . . . !. Et sans s'embarrasser de la présence d'un peuple entier, il exhale son

ame embrasée sur deux lèvres de rose. Tout est d'abord suspendu. Ensuite il se fit un bourdonnement semblable au murmure des flots de la mer agitée. — Que risque-t-elle, se disaient un essaim de filles aimables, en comparant les trois charmans jeunes hommes ? elle ne peut que bien tomber. — Néné se frote les yeux, reconnaît Luffanville, court à lui, serre étroitement la belle Florangis & son amant. — Et c'était moi qui vous séparais, mes chers enfans, leur dit-elle ! Je l'ai pressée, conjurée : elle ne se rendait qu'à mes larmes : ( ce n'est pourtant pas là ma plus haute sotise ; mais Dieu est bon ; il pardonne tout ). Le mal n'est pas si grand que vous le croyez, madame, dit Satinbourg, en souriant : remettez - vous ; voyez jusqu'à la fin. — Et laissant Fanchette dans les bras de son amant, il se raproche du ministre avec Agathe. — Continuez, monsieur, lui dit-il ; tout ceci n'est qu'un mal-entendu. — La cérémonie s'achève. La mere de Satinbourg & la marchande riaient sous cap ; & la bonne Néné n'y comprit pas d'avantage, que les romains aux oracles des *sybilles* ; les

scandinaves à l'edda , les turcs à leur *alcoran* ; & nos petits vieillards politiques aux affaires d'état.



## CHAPITRE XLV.

*Qui pouvait mener loin.*

GRAND nombre de mes lecteurs pourraient ne pas se rappeler tout-d'un-coup, qu'Apatéon était instruit de la part qu'avait eu la gouvernante à la première évafion de Fanchette , & qu'il avait diffimulé. Depuis qu'il était de retour à Paris, il fe fait éclairer toutes fes démarches. Cependant il n'avait pu rien découvrir qui eût quelque rapport à fa jolie pupille, fi ce n'est le matin où Satinbourg époufait Agathe. Ce jour-là Néné s'observa moins : elle ne prit point de détours, & courut droit au couvent : l'efpion du dévot ne furprit que le feeret de la bonne : comme elle , il pensa que le jeune marchand allait devenir l'époux de Fanchette : il fe hâta de porter cette nouvelle à fon maître.



Un événement qu'il attendait si peu surprit étrangement Apatéon, & dissipa sa langueur. Il se fait habiller, suivre de ses gens, accompagner de ses satellites, & vole au temple. Il arrive comme on en fortait. Sa présence pétrifia Néné : Apatéon fut pétrifié de celle de Valincourt : la vue de Luffanville, & d'une foule de gens bien résolus, qu'il rangeait autour de son amante, pétrifia les lâches satellites : Mais les deux jeunes amis & Satinbourg, apparemment peu disposés à la pétrification, sentirent la plus violente demangeaison de s'agiter, à la vue du monstre humble, furieux & modeste. Brûlé de la soif de la vengeance, Valincourt s'écrie : Tout l'univers ne te sauverait pas. En même-temps il veut l'atteindre. L'amant de la jeune Adélaïde se trompait cependant : un mauvais carosse & deux bons chevaux sauverent Apatéon : Les satellites & les domestiques du tartufe, malheureux piétons, ne couraient pas si vite : ils reçurent en quelques minutes, autant de coups de canne qu'on en délivre par an aux filoux, dans *fés, maroc, alger & tunis.*

Enfin l'aimable & tendre Luffanville

vit Fanchette en fureté. Ils monterent dans la voiture des nouveaux époux. Ce fut-là que cet heureux jeune-homme apprit combien il était aimé, & que la confiance de sa belle maîtresse ne s'était pas un instant démentie, même depuis qu'elle avait cru son trépas : il connut tout ce qu'il devait au généreux Satinbourg, ainsi qu'à la jeune Agathe, dont la vive amitié pour Fanchette avait rendu supportables à cette vertueuse fille des épreuves trop rigoureuses. Florangis, embellie par la présence de ce qu'elle aime, ne fut jamais si séduisante : Luffanville était ivre d'amour & de plaisir : & l'heureuse Agathe, qui croyait retourner chez sa mere, s'écrie avec surprise : — Mon amie ! nous sommes à la porte de notre couvent — Cher amant, dit Fanchette à Luffanville, vous devez la visite que je vous fais rendre : c'est l'aimable Adélaïde, votre sœur & mon amie, qui ce matin m'a la première annoncé votre retour & mon bonheur. — Ma sœur !... vous la connaissez !... vous vous aimez !.. divine Florangis !... Eh ! voilà ce que je brûlais d'envie qui arrivât, lorsque j'ai su

que vous étiez dans son monastère — . Et l'on entre, & sœur Rose vient, & l'on n'entend que des cris de surprise & de joie. — Pourquoi, dit Luffanville, ne vois-je pas Valincourt — ? A ce nom, si cher & si funeste pour l'aimable religieuse, elle pousse un profond soupir, prononce d'une voix tombante : — Il respire — ! . . . & s'évanouit. — Hélas ! dit Fanchette, quel malheur d'aimer, lorsqu'on est séparé par d'éternels obstacles ! Tandis qu'on secourt sa sœur, Luffanville répondait, — Nous saurons peut-être les faire cesser. — .

Tout le monde avait suivi les jeunes époux & Fanchette : on les pressait de se rendre dans les lieux destinés à se réjouir. Rose revint à elle : la tendre Florangis, en la quittant, lui promit d'être de retour dans peu d'heures ; & l'on s'éloigna.

A peine l'on commençait à se livrer à ces divertissemens que les grands laissent au peuple, parce qu'ils rougiraient d'être heureux à sa manière : [ car ces fiers dominateurs du genre-humain ont bien d'autres amusemens : corrompre

les meres de familles, séduire les filles & les précipiter dans le desordre; tandis que l'on contracte d'un air triste & morne le plus faint, le plus doux des engagements; qu'on en abolit les solemnités, pour s'en cacher à soi-même, autant qu'il est possible, tous les devoirs, voila des mœurs!... O peuple tu serais perdu, s'ils passaient jusqu'à toi! danse, folâtre dans tes mariages; que tes jeunes filles apprennent que c'est à ces fêtes seulement qu'il leur est permis de souffrir que la main d'un jeune-homme presse leur main délicate... Méprise & le dévot atrabilaire, caffard, hypocrite, intolérant, jaloux; & le libertin dédaigneux; sois peuple... O nom sacré, que Louis, le plus aimé des rois n'a jamais prononcé sans s'attendrir!... Mais, où m'égarai-je?].

[\*] Je disais, qu'à peine l'on commençait à se divertir: Agathe, Satinbourg, Fanchette, Luffanville quittaient la table, & la mariée allait danser un menuet, lorsqu'on vit entrer un de ces hommes

mes

---

(\*) Ce chapitre est un de ceux qui furent conservés en entier, & que le vieillard Kathégetes avoue.

mes préposés pour faire regner le bon ordre parmi les citoyens. Tout le monde se trouble : les tapageurs de la noce courent à leurs épées ; leurs meres, leurs femmes, leurs sœurs, leurs maîtresses les retiennent : le nouvel époux, Luffanville, Valincourt se levent, & reçoivent avec considération cet Officier.



## CHAPITRE XLVI.

*Comme se venge un tartufe.*

— **N**E craignez pas qu'on vous manque, monsieur, dit Luffanville ; faites retirer vos gardes : nous respectons en vous non-seulement le magistrat dont vous tenez votre pouvoir, mais notre Souverain lui-même, dans lequel nous en voyons la source & la plénitude : parlez : nous irons avec confiance rendre compte de notre conduite aux ministres des loix.

— Vous êtes, Messieurs, reprit l'homme noir, tels que j'espérais de vous trouver. Le Magistrat, fatigué par un certain monsieur Apatéon, lui fit expedier

*II. Partie.*

G

il y a quelque temps un ordre pour faire arrêter un jeune-homme, qu'il accusa de méditer des *adulteres* & des *séductions* chez d'honnêtes gens dont il s'est dit l'ami. Il ajoutait, que ne cherchant que le bien de ce jeune-homme, il le retiendrait chez lui jusqu'à ce qu'il eût instruit ses parens, & pris leurs ordres. Dernièrement, il a sollicité pour faire revenir auprès de lui sa pupille, que de mauvais conseils, insinuaient-il, avaient aliénée. La maniere dont tout cela s'est exécuté, a paru mériter quelqu'attention. Aujourd'hui c'est une plainte beaucoup plus grave : la piece est singuliere : ces Dames, & vous, Messieurs, voudrez bien en entendre la lecture.

A MONSEIGNEUR, &c.

*S*upplie très-humblement *Philotes-Philogunes-Théophile-Benigne-Job-Bonaventure - Théodore - Dieudonné - Clément-Simplicien - Boniface - Nicaise - Bon-Gilles - Elaise - Nabuchodonosor Apatéon, bourgeois de Paris, ancien marguillier de sa paroisse, des confréries du.... &c, &c, &c,*

*Disant : que s'étant parci - devant muni de vos ordres , pour ramener dans la droite voie une fille , pauvre orfeline , qui lui fut confiée par le père d'icelle , avant d'aller rendre compte devant le grand juge , il aurait effectivement de nouveau reçu ce petit serpent dans son sein : Qu'il l'aurait même conduite dans une solitude , distante de quelques lieues de cette capitale , afin de couper tout d'un-coup racine , par cette salutaire retraite , aux mauvaises habitudes & fréquentations de la susdite pauvre orfeline : Qu'il y aurait été durant plusieurs jours avec elle : Que par pure bonté , & desir de la gagner à Dieu il aurait souffert qu'une de ses compagnes , trop jeune pour être dangereuse , l'accompagnât : Que malgré cette indulgence , & d'autres bontés , capables de toucher le cœur le plus endurci , cette petite impudente ayant apparemment trouvé le moyen de faire parvenir de ses nouvelles aux jeunes libertins que peut-être elle avait favorisés ( ce que la charité chrétienne empêche seule d'assurer ) il se serait vu subitement attaquer au milieu de la nuit , par une troupe de gens armés , qui non contents d'enfoncer ses*

portes, piller sa maison, enlever la susdite pauvre orfeline & sa jeune compagne, auraient de plus si grièvement & si felonement maltraité, lui, susdit Philotès Philogunes &c. Apatéon, qu'il en serait encore retenu dans son lit : Que par un effet de la plus noire perfidie & monstrueuse ingratitude, il aurait entendu la susdite pauvre orfeline, lors de son enlèvement, exciter ses ravisseurs à l'emmener aussi, lui Apatéon; ce qu'il soupçonnerait avoir été dit dans l'intention de l'exposer à des supplices cruels, & peut-être de le tuer, s'il n'était retenu par la maxime sainte, qui ordonne de croire le bien, & jamais le mal : Qu'heureusement pour lui, vieillard infirme, homme considéré dans son quartier, & qualifié comme dessus, il se serait trouvé, par hazard, que monsieur le comte d'A\*\* passait auprès de sa maison; lequel ayant entendu l'horrible tumulte qu'on y faisait, serait entré, dans le dessein de le secourir; mais que ce Seigneur ne se trouvant pas assez fort pour résister à une troupe de scélérats, il se serait retranché seulement à obtenir par ses remontrances, qu'on laisserait



chez lui le suppliant : qu'il aurait appris qu'à une certaine distance, ledit sieur comte d'A\*\* ayant rejoint ses gens, qui l'avaient devancé, il avait entrepris de donner la chasse aux susdits ravisseurs : Que l'un d'eux, qu'il ne connaît pas, aurait profité du desordre que causait l'attaque, pour faire disparaître la susdite pauvre orfeline & sa compagne : que le même Comte d'A\*\*, s'étant emparé de quelques-uns des ravisseurs, les aurait fait conduire dans une maison appartenante à monsieur le Marquis de C\*\*, afin de tirer d'eux les lumieres nécessaires sur leur forfait, ainsi que le nom de leurs complices : Que ceux qui avaient employé ces gens, ayant appris leur détentation, auraient surpris un ordre pour les délivrer, & que par-là le suppliant se serait vu privé des éclaircissemens qu'il attendait : Que le suppliant désespèrait de jamais rien apprendre de sa pupille, lorsque le matin de cejour'hui, Dieu, qui ne permet pas que le crime triomphe, avait voulu qu'il découvrit que la susdite pauvre orfeline contractait un mariage clandestin, avec un Quidam, à

lui Philotès-Philogunes &c. Apatéon, parfaitement inconnu : Qu'étant chargé par le pere de la susdite pauvre orfeline, de la pourvoir ; & le voulant faire, par amour de Dieu, comme aussi en mémoire du défunt son ami, malgré les fréquentes incartades (si ce terme suffit) de la susdite pauvre orfeline, il se serait, dans son état de faiblesse & de maladie, transporté pour former l'opposition légale à la célébration, laquelle se serait trouvée parachevée : Que sa présence ayant épouvanté la susdite pauvre orfeline, elle aurait probablement excité trois Quidams à l'injurier & menacer, à telle outrance, que lui suppliant, ancien Marguiller &c. aurait été contraint de chercher son salut dans une prompte fuite.

De tous lesquels faits le suppliant offre preuve & conviction ; vous requiert droit & justice, Monseigneur ; demande que provisoirement la susdite pauvre orfeline, comme ayant contracté mariage illégalement, & clandestinement à l'égard de son tuteur, soit conduite ès salutaires retraites convenables à celles qui doivent

*pleurer toute leur vie d'avoir forfait à leur vertu. Et vous ferez bien.*

Signé *Philotès-Philogunes &c.*

APATEON.

A tant d'hypocrisie, de noirceurs, de calomnies, un mélange d'horreur & d'indignation se peignit sur tous les visages.— Je ne veux point troubler votre joie, continua l'officier de justice. Dicter-moi seulement vos principaux moyens de défense; je les présenterai au magistrat, qui déjà s'est fait instruire, & devant lequel il suffira que vous paraissiez demain. C'est vous en dire assez.—

Ce fut alors que, malgré l'aimable Fanchette, Luffanville & Valincourt, assez généreux pour avoir formé le dessein de ne jamais réclamer la protection des loix, contre les attentats du marquis C\*\*, du comte d'A\*\* & de l'indigne Apatéon, firent un détail complet de toutes les indignités dont ces trois hommes s'étaient rendus coupables. L'officier souriait en écrivant leurs dépositions. Lorsqu'ils eurent achevé, la bonne Néné voulut aussi dicter à son tour quelque chose;

mais elle demanda que l'article demeurât secret. Elle avait raison : sa convention avec le comte d'A\*\*, quoiqu'extorquée, est une tache à son histoire, dont elle aura toujours à rougir. L'officier montra beaucoup d'étonnement, lorsqu'il fut que la belle Florangis n'était pas celle qui venait de s'unir à Satinbourg, & que c'était monsieur de Luffanville qu'elle devait épouser : il ajouta cette circonstance ; & se retira fort satisfait.

Tout le monde continua de se réjouir. Et Fanchette, accompagnée de son cher Luffanville, des nouveaux époux, de Valincourt lui-même qu'on entraîna, retourna dans le couvent, où l'aimable Rose devait attendre impatiemment son amie.



---

 CHAPITRE XLVII.

*Qui fera plaisir.*

TOUTE cette aimable jeunesse était au parloir, lorsque sœur Rose parut. Valincourt se tenait derrière les autres. — Chère amie, levez ce voile, dit la jeune Agathe : mon époux & monsieur (ajoutat-elle, en montrant Valincourt) sont des freres aussi tendres pour vous, que monsieur de Luffanville. — Et sœur Rose, qu'on ne nommera plus qu'Adélaïde, se prête aux desirs de la jeune épouse de Satinbourg. Le premier objet qui s'offrit à ses regards, ce fut son amant. Ses yeux se remplissent de larmes : elle pâlit ; & sentant que ses genoux se déroboient sous elle, elle s'assied. Le cœur de Valincourt se déchira : il s'approche : Mais tous deux interdits, retenus par les motifs les plus puissans, n'osent prononcer un seul mot : ils ne s'interrogeaient & ne se répondaient que par des soupirs. Luffanville les regardait ; pressait dans les siennes les mains de Fanchette, & l'entretenait tout-bas,

lorsque le vieillard Kathégètes arriva.

— J'ai d'étranges choses à vous communiquer, dit-il en prenant à part son élève : Votre oncle le financier, en retournant hier à la nuit d'un vide-bouteille à demi-lieue de la ville, fut attaqué par un homme, dont il venait de débaucher la femme : il a reçu deux coups mortels : on l'a rapporté chez lui baigné dans son sang. A force de soins, il a recouvré pour quelques momens la connaissance. Comme il vous croyait perdu, il a disposé de tout son bien en faveur de votre sœur, ajoutant à son testament, qu'il *assurait dans sa conscience, que les vœux de sa niece n'avaient pas été libres ; que sa sœur, en mourant, avait témoigné des remords de l'avoir contrainte ; & qu'elle n'aurait désiré de vivre que pour réparer son crime : il prie les juges ecclésiastiques & séculiers d'avoir égard au témoignage d'un moribond, qui ne le rendait qu'à la vérité.* Il n'a survécu que de quelques minutes à cette déclaration. On est venu ce matin m'annoncer tout cela, un instant après que je vous eus quitté. Comme on devait juger l'affaire de la cassation des vœux de

votre sœur dans la matinée, j'ai couru chez son défenseur, à qui j'ai communiqué le testament. Jamais rien ne pouvait se trouver plus à propos : votre tendresse pour votre sœur ; votre desintéressement, que l'avocat a fait valoir, joint à ce témoignage de votre oncle, ont excité l'admiration de vos juges, & les ont attendris : votre sœur est libre : lisez ; voilà le prononcé que l'on vient de me remettre.

Luffanville, quoiqu'il ressentît vivement la triste fin de son oncle, ne pouvait contenir sa joie de voir les liens de sa sœur brisés : & lorsqu'on se fut assuré qu'on ne pouvait être entendu de personne du monastere, il tint ce discours à l'aimable Adélaïde. — Chere sœur, tu sais quels ont toujours été mes sentimens pour toi : ce fut avec un sensible regret que je te vis faire le sacrifice de ta liberté, & t'enchaîner par des sermens que ton cœur n'avouait pas. Mais, que pouvais-je faire ? . . . . Le ciel nous a privés de notre mere : je dois chérir son souvenir ; elle m'aima . . . trop, peut-être, & ne fut pour toi qu'une mâtatre. Tu te rap-

nelles que le lendemain de ce jour funeste, je feignis d'avoir besoin de ta signature : je te priai de mettre ton nom sur plusieurs feuilles de papier blanc. Muni de ces choses nécessaires, mon gouverneur & moi nous agimes en ton nom, avec tant de bonheur & de secret, que nous avons fait casser tes vœux par un arrêt authentique, sans que personne s'en doute encore dans cette maison (42).— Ciel ! quel bonheur ! s'écrierent à la fois Fanchette, Agathe & Satinbourg.— Luffanville continua :— Dans cette affaire, je pouvais seul être ta partie ; & je n'ai pris que la qualité de témoin en ta faveur : tes blancs-signés sont devenus entre mes mains & celles de monsieur Kathégètes, des réclamations, des requêtes aux supérieurs ecclésiastiques, aux cours souveraines : J'ai même, avant que je fusse détenu par de C\*, fu toucher notre prélat, & le disposer à me rendre ma sœur. Tout a réussi. Notre oncle, qu'un accident tragique vient de nous enlever, a contribué, dans ses derniers momens, à ta liberté ; il a dévoilé les sentimens de ma mere, ses



remords, l'aveu de la contrainte qu'elle avait exercée; par le même acte, il reste en ta faveur. J'ose entrevoir pour toi dans l'avenir une perspective heureuse. Cette fille charmante qui veut bien consentir à ma félicité, va rentrer auprès de toi : tout se prépare pour notre union; & le jour auquel j'épouserai mon amante, nous ferons signifier l'arrêt : vous sortirez toutes deux en même-tems; nous serons inséparables.

Ce ne fut pendant longtemps que des félicitations à la tendre Adelaïde, qui cherchait à lire son sort dans les yeux de Valincourt. Le malheureux jeune-homme était dans un état pénible, qui ne devait pas finir encore. Il se faisait tard; on se sépara. Fanchette, baignée des larmes d'Agathe, rentra dans son couvent. Lufanville s'éloignait à regret, suivi de son gouverneur & de Valincourt. Les nouveaux époux, portés sur les aîles des desirs, volèrent dans le temple de l'amour & de l'hymen; & la bonne Néné se garda bien de retourner chez Apatéon.





## CHAPITRE XLVIII.

*Où les atro.ités retombent sur leurs auteurs.*

**D**E Luffanville & tous ses amis se levèrent de grand matin, sans en excepter Satinbourg lui-même. Cet heureux époux de la jeune Agathe, que l'amour venait de combler de ses faveurs délicieuses, ne comprenait rien à la froideur de Valincourt. — Vous êtes surpris, lui dit sa jolie compagne : mais vous ne savez pas tout. Apatéon.... — Comment! — Oui. — Serait-il possible, grand Dieu! — Malheureusement —. Si mon lecteur n'était instruit, cette conversation ne serait pas des plus claires : mais ainsi que s'expliquent les nouvelles mariées; elles sont laconiques : la matière leur est présente : elles croient que tout le monde doit entendre à demi-mot. — Hélas! repliquait le jeune marchand, que je les plains!..... Cependant cela ne m'arrêterait pas—.

Bientôt on se rassemble : on devait aller se présenter devant le magistrat; on

vole au couvent de Fanchette. On la trouve parée des mains de sa chère Adélaïde. Jamais elle ne fut si touchante. Ses beaux cheveux, qui recevaient d'une frisure *assortissante* les plus gracieux contours, n'étaient point déguisés par des poudres rouffes : on les voyait tels qu'ils étaient, parsemés de fleurs, retenus par l'ivoire & les diamans, formans de longues tresses, qui recouvrent son chignon : Sur un corset qui pince la taille la plus fine, elle avait une robe dont le tissu, argent & soie, éblouissait la vue, élégamment garnie, féyante, & de la meilleure feseuse : son joli pied était chaussé d'un soulier de perles, qu'attachait une boucle brillante, oblongue, en lacs-d'amour (\*), du dernier gout.

Et d'où Fanchette avait-elle cette parure ? ... Luffanville, avant son voyage de Bayonne, l'avait commandée, de concert avec Néné : à son retour tout cela se trouva fait, & dès l'instant qu'il fut libre, il fit porter ces belles choses au couvent de Fanchette. Et pourquoi se parait-elle ! ... Cher & curieux lecteur,

---

(\*) Ce sont celles que monsieur Apatéon avait imaginées.

les mémoires où j'ai puisés ne disent rien de ses motifs : Mais, si vous le voulez, je ferai comme les autres historiens mes confrères, je vous donnerai mes conjectures pour des réalités : & je vous dirai , Que toutes les femmes, même les plus honnêtes & les plus sages, étant un peu coquettes, Fanchette ne voulait paraître devant le magistrat qu'avec tous ses avantages : *Ou*, qu'indignée contre de C\*\* & d'A\*\*, qui n'avaient jamais eu des vues légitimes, elle voulait montrer qu'ils auraient pu s'honorer d'un si beau choix : *Ou*, qu'elle se parait pour faire mourir de rage monsieur Apatéon, qu'elle allait braver : *Ou*, pour faire envier à tout le monde le sort d'un amant qu'elle adorait : *Ou*... Cher lecteur, imaginez à votre tour des motifs, je vous donne carrière ; ils seront bien peu fondés, s'ils ne le sont autant que les miens.

On ne pouvait se lasser d'admirer la belle Florangis : Agathe, avec des transports plus vifs, un air plus mignard, plus fin & plus tendre que la veille, lui donnait mille baisers ; Luffanville tressaillait ; & la bonne Néné balbutiait entre ses dents : *Je*

*me*

*me poignarderais à présent, si le comte...*  
 L'on part. En chemin, Satinbourg disait à l'amant d'Adélaïde :— Non, je n'hésiterais pas : vous êtes sûr d'être aimé : la faute fut involontaire : l'audace d'un scélérat doit-elle donc rendre malheureux deux jeunes amants faits l'un pour l'autre ? Je dis plus : Si la belle Adélaïde s'était oubliée, & que séduite par le gout d'un moment, ou bien entraînée par... qu'elle eût consenti : mais que bientôt le repentir succédant, elle vous eût rendu son cœur, il serait dur & cruel de ne pas se laisser toucher. Vous êtes dans un cas bien différent ; elle est innocente ; vous n'en pouvez douter —. Valincourt sans répondre, baissait les yeux. Mes lecteurs sauront bientôt le dénouement de son aventure. Et l'on arrive.

Luffanville & la belle Florangis entrèrent les premiers ; Agathe & Satinbourg les suivaient ; le gouverneur & la bonne Néné ; la marchande de modes, avec une douzaine de ses filles ; Valincourt, l'air agité, morne, les yeux collés à terre, la rougeur sur le front, terminait la marche. Le magistrat les reçut avec cette honnête affabilité qui ne l'abandonne ja.

*II. Partie.*

H

mais. Il avait à la main l'écrit de la veille, dont il venait d'achever la lecture. Il fit de nouvelles questions à chacun d'eux, à l'exception de la belle Florangis, à laquelle il n'adressa que des complimens flatteurs, sans lui dire un mot de l'affaire que l'on traitait. Malgré lui ses regards allèrent chercher ce pied charmant, que ses conquêtes avaient rendu célèbre: il sourit. Ensuite il tint ce discours:

— Vos adversaires vont paraître; croyez que sous le gouvernement sage qui nous régit, il est impossible au crime de se cacher longtemps. J'étais parfaitement instruit, avant même que monsieur Apatéon me présentât sa dernière requête; & l'on me rendait un compte exact de toutes ses démarches, depuis que la première m'avait fait concevoir quelques soupçons. . . Vous, dit-il à Néné, montrez-moi l'écrit que vous avez du Pere de Mademoiselle Florangis. . . Et la bonne le présente. — Cet acte autorise, continua-t-il, tout ce que vous avez fait: Je loue vos soins. Et vous, dit-il au vieillard Kathégetes, d'où vient ne vous adressâtes-vous pas à moi, dès la première fois que votre élève disparut? les Magistrats font les Pe-

res, & les défenseurs-nés de tous ceux que l'on opprime. Vous, monsieur de Luslanville, vous avez commis des imprudences, qui seraient punissables, si vos adversaires n'avaient toujours été les agresseurs; ou si même vous n'aviez été trop grièvement outragé, pour que vous pussiez regler vos démarches suivant les regles de la modération: Desormais, évitez les méchans: la vertu la plus pure se tache avec eux, & l'on doit plutôt les fuir que de les combattre. Pour monsieur Valincourt, son affaire est embrouillée: il voudra bien me donner des éclaircissements plus amples en présence de son adversaire. Le Magistrat parla de Dolans à la Marchande de modes; on vit qu'il n'ignorait rien. Enfin il vint à Fanchette: il approuva sa conduite en tout: — Vous ferez, mademoiselle, lui dit-il, un modele pour votre sexe, & tous les parens doivent demander au Ciel des filles qui vous ressemblent.

Ces mots étaient à peine achevés, que l'on annonça le comte d'A\*\*, le marquis de C\*\* & le *modeste* Apatéon. Leur étonnement ne fut pas médiocre, lorsqu'ils

apperçurent, en entrant, la nombreuse assemblée qui les attendait. Apatéon, sur-tout, voyait dans chacune des filles que la marchande avait amenées, des témoins de la violence qu'il avait faite à la jeune Agathe. Le Magistrat entretint quelque temps en particulier les trois coupables : on les vit rougir & pâlir tour-à-tour. Mais sur-tout rien n'égalait le comique de la rampante figure d'Apatéon, lorsqu'il vit toutes ses noirceurs dévoilées, & prêtes à être exposées au grand jour : Il avait les mains jointes; le corps panché; le regard éperdu; pouffait de douloureux soupirs; levait les yeux au Ciel avec l'expression de la rage & du desespoir; les ramenait tristement sur Fanchette; retenait ses larmes; répondait en s'inclinant jusqu'à terre le plus bénévolement qu'il était possible : Mais toutes ses grimaces devenaient inutiles; il était démasqué.

Fanchette entendit avec autant de satisfaction que de surprise, le Magistrat ordonner au marquis de C\*\* de remettre à Luffanville le portrait, & l'autre présent qu'il avait ravi. Ces choses, imprudemment montrées à l'asiatique, servirent



à donner des lumieres au Magistrat lui-même : il le fit entendre à la jeune Florangis ; mais sans entrer dans aucun détail. L'étonnement de Fanchette augmenta bien davantage, lorsqu'elle apperçut à ses genoux ses deux fiers ravisseurs, qui la priaient de choisir l'un d'eux, & de recevoir sa main & sa foi. Ils n'avaient pu revoir ce pied enchanteur, & tous les attrails de Fanchette, auxquels sa parure donnait un éclat qui les éblouit, sans brûler de nouveaux feux.— Une pauvre orfeline, leur répondit la jeune personne, ne porte pas ses vues si haut, Messieurs.— Et présentant la main à Luffanville : — Voila celui qui m'a choisie le premier, & que je préfere à tout l'univers : il m'aime, j'en suis sûre ; il m'estime, & surtout, il est vertueux.— Et le pauvre Philotès-Philogunes Apatéon pleurait à chaudes larmes.— Qu'exigez vous d'eux, mademoiselle, dit le judicieux Magistrat ?— Qu'ils m'oublient, monsieur, répondit Florangis : Je leur pardonne : puissent-ils changer ; choisir parmi leurs égales une compagne aimable, & vivre heureux avec elle ! Pour monsieur Apa-

réon, je me rappellerai toujours qu'il fut l'ami de mon Pere, & qu'il eut des bontés pour moi. Quel est l'homme qui peut dire, au bout d'une longue carriere, que sa vertu ne s'est jamais démentie ! Je me trouve heureuse, puisse-t-il l'être aussi ! Le Magistrat donna de grandes louanges à des sentimens si généreux, & congédia la belle Florangis, Luffanville & leurs amis, après s'être fait donner des lumieres sur ce qui concernait Valincourt.



### C H A P I T R E X L I X.

*Fanchette recouvre sa mule bleu-céleste.*

ON se rappelle sans doute que l'asiatique avait été témoin de la délivrance de Luffanville. A peine eut-il parfaitement connu que le marquis & le comte, fiers de leur crédit & de leur naissance, substituèrent au devoir, le plaisir, au juste & à l'honnête, la satisfaction de leurs passions effrénées; qu'il forma le dessein de rompre avec eux: il vendit la petite maison que son amitié naissante lui

avait fait acquérir , enjoliver , habiter dans le voisinage de celle de monsieur de C\*\*, & revint à Paris.

Toujours occupé de Fanchette, qu'il ne pouvait découvrir ; sûr d'ailleurs que Luffanville est en liberté, il souhaita d'éteindre un amour sans espérance. Telles étaient ses dispositions , lorsqu'il reçut en un même jour, de Pondicheri, la nouvelle impatientement attendue , que le gouverneur, auprès duquel il était injustement accusé de faire un commerce illicite, & d'avoir entretenu avec le commandant de Madras une intelligence dangereuse, avait reconnu son innocence, écrit en cour des lettres qui détruisaient les accusations qu'il avait portés contre lui ; rétabli son honneur dans la colonie, & permis l'embarquement de toutes ses richesses : de l'orient, l'avis que trois de ses vaisseaux richement chargés venaient d'entrer dans le port : de son procureur à Paris , que toutes les affaires qu'il y avait laissées à son départ étaient enfin accommodées, les faïsses levées, les decrets purgés, & que l'assurance d'un entier paiement, qu'ils n'eussent osé de.

mander, lui fe fait des amis de tous les créanciers. Tant de bonheur aurait été bien plus doux, s'il eût eu, pour le partager, son fils, sa malheureuse famille, ou cette jolie Florangis, qu'il croyait nièce de la marchande de modes; mais il ne laissa pas de s'en réjouir beaucoup avec le bon instituteur.

Les raisons qui lui firent publier sa mort, il y avait trois ans; cacher à ses anciennes connaissances son arrivée à Paris, & changer son nom, venaient de cesser: il sortit pour se montrer à ceux qui furent autrefois liés avec lui. Sa première visite fut chez monsieur Delaunage, ce vicillard voisin du père de Fanchette; qui voulait la rendre maîtresse chez lui & la marier; qui fit des présents qu'on renvoya; qui venait de vendre son fond à Satinbourg. La surprise du vieux marchand fut extrême; dans le premier moment, il ne voulait en croire ni ses yeux ni son ami. Enfin, convaincu qu'il voyait monsieur Rosin, il l'embrasse tendrement, lui demande des nouvelles de sa femme, de son fils... Elle est morte, interrompit Rosin; & mon fils est perdu.

Perdu!— Oui, perdu dans Paris, où je l'avais envoyé. Hélas! toutes mes recherches & celles de son gouverneur, ont jusqu'à présent été vaines.— Mais on ne se perd pas de la sorte: vous le retrouverez. Par le bon ordre qui regne dans cette grande ville, on découvre ce qui s'y passe de plus secret.— Vous me rendez un peu d'espérance.— Votre nièce a dû montrer bien de la joie de votre retour?— Ma nièce! eh! pouvez-vous m'en donner des nouvelles?— Vous ne l'avez pas encore vue!— Et ne fais où la prendre.— Ah! quel plaisir pour tous deux! c'est une merveille que votre nièce: une fille... Si le jeune Satinbourg était ici.... Il ne tarit pas sur son éloge: demain... Et si vous voulez m'obliger, que ce soit dès aujourd'hui.— Ainsi que vous, je ne fais plus où la prendre: on parle d'un couvent... Satinbourg dira tout cela; & nous ne pouvons le voir que demain. Mais votre nièce va vous offrir l'image vivante de votre sœur, lorsque dans son printemps, ses graces, son éblouissante beauté lui foudroieraient tous les cœurs.— Vous éloignez le moment de la voir,

& vous augmentez l'envie que j'en ai. Elle est, dites-vous, belle comme sa mere? — Je crois qu'elle la passe. — Et Rosin tressaille. Il se dit à lui-même: Ma nièce ressemble à la belle Fanchette.... elle a tous les traits de ma sœur: elle me tiendra lieu de fils, de maîtresse.... & puisque dans le monde, il existe une puissance qui rendra légitimes les sentimens qu'elle m'inspire, je suis riche, j'en profiterai. — A demain, monsieur Delaunage? — Dès le matin nous irons ensemble chez Satinbourg; une jeune épouse, je m'en souviens encore, fait dormir tard; nous le surprendrons au lit; vous vous ferez connaître.... — Ce Satinbourg est marié? — Il vient d'épouser l'amie de votre nièce. — Ah! cela me soulage. — Vraiment ce n'est qu'à son corps défendant.... Une visite survint au vieillard: & Rosin, transporté de joie, le quitta.

Le lendemain, la nuit n'avait pas encore fait place au jour, que Rosin s'éveille, s'habille, prend la jolie mule bleue céleste qu'il avait enlevée à Fanchette, & vole chez Delaunage. Le vieillard fut surpris de le voir si matin. — Voulez-vous donc interrompre, lui dit-il en riant, de

jeunes époux lorsqu'à peine ils commencent à goûter un sommeil bienfaisant, qui répare leurs forces épuisées ? Il n'est pas tems encore. Attendons. — Que voulez-vous ? répondit Rosin : je brûle d'impatience : j'ai perdu tout ce qui m'est cher ; un fils mon unique espérance ; une maîtresse toute belle, sage au milieu des enlevemens ; le vrai phénix en un mot ; si séduisante..... cette jolie chaussure l'a parée..... — Mademoiselle Florangis, dit froidement Delaunage, ne le cède pas encore à votre phénix pour cet attrait-là... Vous allez en juger.—

Les deux amis s'entretenirent durant quelque tems de leurs affaires, de la fortune de Rosin, de ses aventures. — Vous ne donnâtes point de vos nouvelles à ce pauvre Florangis ? disait Delaunage. — J'écrivis plusieurs fois ; mais je ne reçus jamais de réponse : ce fut indirectement que j'appris leur mort. J'ai vu depuis peu que, de plusieurs vaisseaux qui portaient de mes lettres, le premier fit naufrage, & les autres furent pris par les anglais.— Il me paraît que dans ces climats éloignés, la fortune s'est lassée

de vous être contraire?— Comme vous le savez, je quittai Paris avec quelques débris de ma première fortune : ce fut un crime aux yeux de mes correspondans : on m'accusa de mauvaise foi ; on tâcha de flétrir ma réputation : on fit des poursuites ; & tout le poids de la haine tomba sur moi : je l'avais prévu & souhaité : Florangis était vertueux, mais pusillanime ; ma sœur s'affectait trop ; j'aurais voulu, au prix de la moitié de mon sang, leur épargner les maux qu'ils ont soufferts. Je plaçai avantageusement mes fonds & j'eus un emploi d'écrivain sur le vaisseau qui me transportait. Arrivé à Pondichéry, je tins les livres d'un fameux négociant, & j'eus en même-temps la liberté de trafiquer pour mon compte. Tout me réussit : je gagnai la bienveillance de mon commettant, par le bon ordre que je mis dans ses affaires : les miennes florissaient : au bout de quelques années il m'associa avec lui. Tout n'en alla que mieux ; parce que je devins plus hardi, & que le bonheur continuant à me seconder, notre fortune doubla en très-peu de temps. Mon associé mourut : les anglais prirent Pondichéry : j'avais rendu des services d'impor-



tance, avant la déclaration de guerre, à divers commerçans de cette nation; ils m'en témoignèrent leur reconnaissance, dans la désolation publique, en me faisant rendre toutes mes richesses: je fus le seul à qui la guerre, pour le moment, ne fit point de tort. Mais cette faveur pensa causer ma perte dans la suite. Dès que la paix fut rétablie entre les deux nations, les envieux que mon bonheur m'avait faits, ne manquèrent pas de me noircir auprès du nouveau gouverneur. L'orage de jour en jour grossissait sur ma tête: le danger devenait pressant: je songai à mettre en sûreté ma vie avec une partie de mon bien; & craignant que mon fils, que je venais d'envoyer à Paris, ne fût arrêté, je renouvelai à son gouverneur la défense de paraître parmi nos connaissances. La haine de mes ennemis s'envenima au point, que pour m'y soustraire entièrement, je fis publier ma mort; tout le monde la crut jusqu'à mon fils; son guide savait seul mon secret. Valincourt (c'est le nom que je lui fais porter) aimait lorsqu'il apprit cette nouvelle: il disparut quelque temps après, & l'objet

de sa tendresse même ignora quel était son sort. Le conducteur que je lui avais donné, me rejoignit, m'apprit cette fâcheuse nouvelle : je fus au désespoir. Nous revinmes tous deux en France, avec ce que je pus emporter de mes richesses. Aujourd'hui tout a changé ; on me rend justice à Pondichéry ; & si je retrouvais mon cher Valincourt, aussi-bien que ma nièce, je n'aurais plus rien à désirer—.

Lorsque Rosin eut fini son récit, il était l'heure de se rendre chez Satinbourg ; il part avec Delaunage. Mais les jeunes époux sont déjà sortis : on nomme le couvent de Fanchette ; ils viennent de s'y rendre. Les deux amis y volent. L'aimable Adélaïde paraît seule, pour leur apprendre que Satinbourg & sa jeune compagne n'ont fait que passer. Delaunage demande Fanchette. La jeune religieuse crut la devoir celer. Rosin était vivement frappé des grâces de la charmante sœur : son cœur facile à s'enflâmer s'intéressa pour elle : il l'entretint quelques momens, & lui dit des douceurs. Adélaïde le considérait : quelques traits, un son de voix qu'elle crut reconnaître, fixaient son at-

tion. Rosin, charmé, lui dit : — Com-  
 ment a-t-on pu se résoudre, madame, à  
 ensevelir tant d'attraits dans un cloître ?  
 — Ensevelie ! moi ! ... J'en ferais au de-  
 sespoir. — Vous n'êtes pas. ... — Si. — Et...  
 — Dans deux jours. .... Vous connaissez  
 monsieur Satinbourg ; dans deux jours vous  
 saurez tout. — Ah ciel ! ... Madame, j'ai-  
 mais une jeune personne toute belle que  
 j'ai vue deux fois ... j'en devins éperdû-  
 ment amoureux dès la première ... mais  
 vous l'égalez. Cette mule fut à elle. —  
 Voyons ... Mais ... Je crois ... — Il faut  
 me la rendre ? — Venez la reprendre de-  
 main. — Rosin fut ravi que ce bijou lui  
 fournît un prétexte de revoir la jolie cloî-  
 trée : il y consent, & part avec le vieux  
 marchand.

Adélaïde, en voyant la mule mignone,  
 présuma qu'elle ne pouvait appartenir  
 qu'à Fanchette. Mais comment se trou-  
 vait-elle entre les mains d'un homme con-  
 nu de Satinbourg ? Elle vole auprès de  
 son amie, qu'elle ne nomme plus que son  
 aimable sœur : elle lui rend compte de  
 ce qui vient de se passer, & lui présente  
 la mule. Fanchette la reconnaît avec sur-

prise ; raconte comment & dans quelle occasion elle l'a perdue , cherche la semblable , la retrouve , & les chauffe. Les deux tendres amies s'épuisèrent en conjectures. Deux heures après le même sujet les occupait encore ; & la jeune Agathe parait.



## CHAPITRE L.

### *Nouvel enlèvement.*

— **M**A chère Florangis, voici bien d'autres embarras : un oncle, dont jamais je n'avais entendu parler, tombe des nues pour venir nous tourmenter.... — Que m'apprens-tu, chère Agathe ! — Oui, votre oncle, un monsieur Rosin : monsieur Delaunage qui nous quitte, vient de nous apprendre cette nouvelle. — Ciel quel bonheur inattendu ! — Réjouissez-vous !... vous ne savez pas encore... — Ah ! que je le voie seulement. — Gardez-vous en bien !... Apprenez ses desseins, & que sa venue qui devrait nous causer à tous la joie la plus vive, ne nous apporte que de  
la

la tristesse. Votre oncle brûle d'envie de vous revoir : il a tout pouvoir sur vous : il ne consentira jamais à votre union avec monsieur de Luffanville. . . — Ah ! Dieu ! . . . — Non : il a perdu sa femme & son fils unique, rapporté des richesses immenses ; il veut vous rendre maîtresse de toute sa fortune en vous épousant. Tels sont ses desseins. — Ma tendresse & mes larmes les feront changer. — Ne vous en flattez pas : il vous a vue, nous ne savons comment ; il vous aime sans vous connaître. Il n'est qu'un moyen de vous délivrer tout-d'un-coup de mille tracasseries : monsieur de Luffanville ignore tout ceci : allons l'instruire : nous resterons chez lui tout le jour : cette nuit vous vous épouserez : demain nous irons voir votre oncle, qui n'ayant pas publié son retour assez tôt, n'aura rien à dire. — Fanchette, troublée, hésitait : Adélaïde se joignit à l'aimable Agathe, pour la déterminer.

Les deux amies fortaient pour se rendre chez la marchande de modes, d'où l'on devait faire avertir Luffanville & la bonne Néné : A la porte du couvent, un homme s'entretenait avec une jeune

filles, qui prononça le nom de Valincourt : Fanchette & l'épouse de Satinbourg s'arrêtent ; fixent la jeune personne : elle leur parut une de ces infortunées, qui se privent elles-mêmes du titre de citoyennes, & font à part une classe avilissante, exhalaïson impure de la corruption des grandes villes : Agathe & Fanchette détournent la vue en rougissant pour elle. Cette fille était la petite Lolote, qui venait de reconnaître Rosin. Dans ce moment, les yeux du pere de Valincourt rencontrent la belle Florangis — Oui... c'est elle-même, s'écrie-t-il, elle a... voilà cette jolie mule que je viens de remettre à l'aimable religieuse... Je n'ai pas encore examiné ses traits avec autant d'attention : quelle image ils me retracent!... si ç'allait être... Je ne laisserai pas échapper cette occasion de m'en éclaircir. — Ces dernières paroles frappent l'oreille de Fanchette : elle remet l'inconnu qui voulut un jour la secourir ; se hâte de monter dans le carrosse de place qu'Agathe avait amené ; leve les portières, & par-là se livre elle-même. Le cocher, à qui Rosin eut le tems de dire un mot, suivit les ordres qu'il lui donna.

On arrête après un trajet fort court : la portiere s'ouvre, & Rosin présente la main à Fanchette, qui se voyant dans une maison inconnue, fait un cri, & se jette entre les bras d'Agathe.



CHAPITRE LI.

*Obstacle qu'on n'attendait pas.*

DONNEZ, mademoiselle, dit Rosin, une petite tromperie, que l'impatience de vous connaître a seule suggérée... Calmez cette frayeur qui m'est injurieuse, mesdames : il n'est personne au monde qui plus que moi rende hommage à la vertu unie à la beauté. Fanchette se sentit rassurée par ce discours : l'inconnu lui prit la main ; elle ne la retira pas : il lui sembla que dans son cœur cet étranger occupait une place à côté de Luffanville ; elle fut la première à presser Agathe de se rendre aux instances qu'il leur faisait d'entrer chez lui ; la jeune Satinbourg ne pouvait revenir de son étonnement ; mais le nom de Valincourt qu'el-

les avaient entendu donner à l'inconnu, excitait sa curiosité; elle se rendit.

— Si j'en crois mon cœur, lui dit Rosin avec attendrissement, vous êtes celle que j'ai desespéré de trouver. Le fort m'a privé d'une sœur chérie. — D'une sœur, interrompit Fanchette!..... Et cette sœur!... — Je retrouve ses traits en vous. Elle se nommait Florangis; je suis Rosin. — Vous! mon oncle vous!... C'est lui, chère Agathe — Fanchette portait toujours avec elle la boîte qui renfermait le portrait de sa mère, & cette lettre qu'en mourant elle écrivit à son frère. — Voila, dit-elle à Rosin, l'image de celle à qui je dois le jour. — A peine il l'aperçoit, que ses yeux se remplissent de larmes : — O ma fille ! s'écrie-t-il, en la pressant dans ses bras, ce n'est que de cet instant que le fort cesse de me persécuter : il m'a ravi mon fils, mais il rend à mes vœux le seul objet qui pût me consoler d'une perte si grande... — Je retrouve un père, chère Agathe... Je vais vous adorer : vous aurez un fils dans Luffanville : tous deux..... — Ah! ma fille!... Quel est ce papier?



— Il est pour vous. J'ai toujours respecté cette défense de l'ouvrir, que vous voyez tracée de la main de mon pere. — Rosin baise l'écrit de sa sœur, & lit :

*D*ans quelque'endroit du monde que tu respirez, cher Rosin, indifférent ou tendre encore, il est un cœur qui t'aime, qui te desire, qui songe avec tressaillement, même dans ce moment affreux, que les mêmes flans nous ont portés. Combien de fois la différence de nos noms, ne nous fit-elle pas prendre pour de tendres amans! ... Tems heureux! ... O mon frere! le sang qui t'anime coule dans mes veines, mais il n'y circule plus qu'avec lenteur... Une cruelle ennemie, l'épouse, ou plutôt la mégère, de cet amant pour qui je t'avouai ma faiblesse, ne s'est pas crue assez vengée par nos malheurs qu'elle a tous causés; elle y joint le poison... c'est elle, je n'en saurais douter... dans quelques heures, je ne ferai plus : ma fille perd une mere, instruite par l'expérience... Oh! que n'es-tu près de moi! tu recevrais mon dernier soupir, tu consolerais, tu soutiendrais mon malheureux époux; tu recueillerais ma fille, tu me

remplacerais auprès de Fanchette ... de Fanchette! ... Mon frere, mon ami, conçois-tu toute l'horreur de la situation de la pauvre Fanchette? ... Je frémis, quand je songe qu'elle est belle, innocente; que je la laisse, comme je fus laissée, au milieu d'un monde corrompu, séducteur, & qu'elle peut perdre bientôt son pere, dont la santé charnelante s'affaiblit de jour en jour ... Au nom de Dieu, des droits du sang, de notre tendre & constante amitié, cher Rosin, si tu reviens un jour, reçois dans tes bras ma fille comme ton fils; si tu le peux, fais son bonheur; protège-la du moins, défens-la contre les meurtriers de sa mere, préserve-la d'égaremens ... Rosin! tu me connois: je fus insensée... mon ami, si ma fille s'était égarée, ce serait ma faute: dans ce cas même, pardonne-lui, ramène-la: ni le vice ni le crime ne doivent nous faire haïr nos parens ou nos amis: c'est le lâche prétexte des cœurs durs, que de se prévaloir de leurs défauts pour négliger ceux qu'ils doivent aimer. ... Mon frere, je te recommande le bonheur de ma fille: je te prie de le faire par tous les moyens possibles ... je te l'ordonne; l'état d'anéantissement où je me trouve, m'en don-

*ne le droit : songe que cette âme immortelle, qui te fut attachée, que le poison n'atteindra pas, aura les yeux ouverts sur Fanchette & sur toi... elle lira dans ton cœur tes plus secrètes pensées... Mes douleurs cessent : une lumière surnaturelle semble m'éclairer... Mes forces s'épuisent... Rosin... Fanchette... ma fille... mon frère qu'elle soit la tienne... &...*

Il était impossible de lire les caractères demi formés qui suivaient. Fanchette & son oncle répandaient des larmes. Que de pensées les agitaient ! Rosin lui dit :

— Eh ! c'est toi, ma fille ! toi ! l'amante de ce Luffanville, dont la mere.... Toi ! qui devrais détester tout ce qui tient à cette femme abominable !... Et je me croyais injuste, lorsque le jour où je le vis te dérober au danger, je sentis que je le haïssais. Cependant, ma fille, ton bonheur est tout ce que je veux : ma sœur l'ordonne : aux dépens de mon cœur, plus à toi que tu ne penses, je le ferai. Fanchette éperdue, immobile, soupirait & garda durant quelques moments le silence. Ensuite levant timide-

ment les yeux sur son oncle :— Si vous le connaissiez ! lui dit-elle : ah ! si vous le connaissiez !— Toutes ses vertus , s'il en a , ne font plus rien : ma fille , ce billet que toi-même viens de me remettre , les doit toutes anéantir à tes yeux , & vous séparer pour jamais .— Ah ! Dieu ! plutôt la mort !... Luffanville est-il donc criminel , pour être né d'une mere coupable ! Il a tant de vertus !... Chere Agathe , écris à ma bonne : qu'elle vienne : son témoignage fera moins suspect que le mien .— Quoi ! le fils de celle qui te priva d'une mere t'est si cher ! un sang odieux . . . — Arrêtez ! Ah ! mon oncle ! mon pere ! je l'aime ; mais il en est si digne ! . . . & la sœur , & le frere , l'une par l'amitié , l'autre par l'amour , ont tout pouvoir sur mon cœur : faut-il donc briser des liens si doux !— Ta mere ne vit plus ! que de périls , que de malheurs celle qui t'en prive ne t'a-t-elle pas causés ! fille infortunée !— Je les pardonne à mon plus cruel ennemi : & mon amant . . . Nous espérions jouir d'une félicité si pure ! Sa sœur , que vous avez vue . . . dont les vœux font dissous .— Cette fille aimable

à laquelle j'ai parlé ? — Elle-même. Sa sœur & le jeune Valincourt. . . — Le jeune Valincourt ! — Vous vous troublez ! on vous a donné ce nom lorsque nous sortions du couvent : le connaissiez-vous ? un jeune homme ( continua vivement Fanchette ) que depuis trois ans l'on croyait perdu , fils d'un riche négociant de Pondichéri, l'ami de mon amant , qui. . . — Et c'est mon fils ! & c'est toi qui me l'apprens ! ô ma chere Fanchette ! . . . Où le verrai-je ?

Rosin achevait à peine ces mots, qu'on vit paraître Luffanville , Valincourt & l'époux d'Agathe.

— Ah ! mon cousin, s'écrie Fanchette, en allant au-devant de Valincourt ! votre pere . . . mon oncle . . . Le gouverneur du jeune-homme entrait ! il apperçoit son élève, il s'élançe vers lui, & le porte dans les bras de son pere. Que ce moment eut de douceur ! — O Dieu ! quel heureux jour, dit Rosin, qui me réunit à ce que j'ai de plus cher ! . . . Mon fils ! mon cher fils ! qui t'as donc séparé de l'ami que je t'avais donné. ?

Le jeune Valincourt allait instruire son

pere; lui parler de la méchanceté d'Apatéon; de son amitié pour Luffanville, & peut-être d'Adélaïde: un envoyé du magistrat se présente, & l'invite à le suivre. Rosin, lance un regard jaloux sur Luffanville, prie Fanchette de faire les honneurs de sa maison, & sort avec son fils.

Tandis qu'ils s'éloignent, Fanchette demandait à Luffanville pourquoi sa bonne n'était pas avec eux.— Je l'ignore, répondit l'aimable jeune-homme: mais c'est elle qui m'a fait remettre le billet d'Agathe.— Et la tendre Florangis n'est pas rassurée: elle veut absolument la voir, & prie qu'on la fasse chercher.



## C H A P I T R E L I I .

*Bibi.*

**R**OSIN reçut chez le Magistrat de nouvelles preuves que ses malheurs étaient cessés; des assurances de la protection du monarque pour continuer son commerce; des lumières sur les crimes d'Apatéon. Au retour, l'amant d'Adélaïde épancha

son ame dans le sein paternel. Rosin, surpris de l'embarras avec lequel il s'exprimait au sujet d'Adélaïde, arracha son secret à demi : il ne put se défendre de ressentir au fond de son cœur une joie secrette, & des espérances.

Lorsqu'il rentra, Fanchette venait d'accompagner Agathe chez sa mere. [ Et ce fut ce jour-là, chers lecteurs, que l'éditeur de cette véritable histoire vit Fanchette chez la marchande de modes, & que son joli pied fut pour lui la divine Clio. On essayait à cette belle fille sa parure pour le lendemain : celle qui nomma Fanchette était la jeune Agathe ; celui qui la caressait, monsieur Satinbourg ]. Rosin ne pouvait plus vivre sans elle ; il y vole avec son fils. En la voyant si belle, son cœur palpita de plaisir. — Ah ! mon fils ! dit-il bas à Valincourt, voila l'objet qui devait te charmer : faut-il que Luffanville te l'enleve. — ! Le jeune homme surpris, répondit en soupirant : — C'est assez d'un malheureux ! faites la félicité de ma cousine. J'aime, vous le savez... Mon pere ! je vous ai découvert mon secret : tout dépend de vous... — Com-

ment! — Quel autre que mon pere aurait pu me forcer d'être heureux — ? Rosin l'entendit, & tous ses projets s'évanouirent. — Vous le ferez, mes enfans, s'écrie-t-il... Et dans le moment, Luffanville, que Fanchette avait prié de s'informer de Néné, vint lui dire que lui-même & ses gens n'avaient encore pu la découvrir.

Fanchette, à cette nouvelle, ne put retenir ses larmes... O quel prix la sensibilité, la tendre reconnaissance donnent à la beauté!... Rosin disait: — Comme elle aurait aimé sa mere. — ! Luffanville: — Comme elle aimera son époux. — ! Rien ne put la consoler. Mais on n'avait garde de trouver la gouvernante, qui, dans les lieux où elle était, ne s'occupait que des intérêts de sa chere Florangis, que son amant, son oncle & Valincourt reconduisirent à son couvent.

La vue de la belle Adélaïde, qui vint recevoir Fanchette, diminua dans Rosin son antipatie pour Luffanville. Il aurait été flaté de la double alliance, sans le crime d'une mere odieuse. Car, dans ses principes, le malheur d'Adélaïde était moins



que rien, & les perplexités de son fils un enfantillage : mais madame Luffanville lui faisait horreur. Cependant, touché de l'amitié que lui montrait le jeune-homme, pressé du desir de faire le bonheur de sa niece ; de donner à son fils une épouse toute belle, & aussi riche qu'il avait appris que le serait la jeune religieuse, il signa, quoiqu'avec répugnance, le contrat de Fanchette, que le notaire venait d'apporter. L'aimable fille lui montrait combien elle était touchée de sa bonté. Il soupira : il cédait deux objets qui l'avaient charmé : tant de générosité ne demeura pas sans récompense.

Tous trois, après avoir pris congé des deux jeunes amies, sortaient du couvent : le jour finissait, & les rues désertes, voisines de ce monastere, n'étaient point encore éclairées : deux femmes, qui marchaient fort vite & d'un air effrayé, passent tout près d'eux. L'une heurta violemment Luffanville qu'elle ne voyait pas : A peine l'amant de Fanchette eut ouvert la bouche, pour lui faire quelques excuses, que la jeune personne se jette dans ses bras, en s'écriant : — Ah ! mon

frere.—! Luffanville & Valincourt même demeurent immobiles d'étonnement, en reconnaissant la voix de Bibi, que Lolote accompagnait.

— Est-il possible! — Mon frere! — Qui l'aurait pensé! — Un perfide... — Tu respices!... — abusant de ma confiance... — Apatéon! — Lui-même. Il me persuada de feindre une agonie, & tandis qu'il éloignerait ma mere, de me laisser enlever. — Qu'espérais-tu, grand Dieu! — D'être réunie à Valincourt: il m'en avait flatée... le traître!... il m'a cruellement trompée... il ne travailloit que pour lui: mais le scélérat n'a rien obtenu: ensevelie toute vivante, mon désespoir même m'a soutenue. Aujourd'hui, je ne fais par quel coup du fort, je me suis vue abandonnée d'un vieux géolier qu'il m'avait donné: je l'ai attendu jusqu'au soir inutilement: je me suis cru condamnée à périr de faim. Je vais à la porte de ma prison: je vois avec surprise qu'elle n'est point fermée: je fors; rien ne s'oppose à ma fuite: parvenue dehors, j'ai apperçu cette jeune personne, & l'ai priée de me conduire au couvent de ma sœur.—

Mes lecteurs sentiront quel effet dut produire cet étonnant récit sur Luffanville & Valincourt. On rentre dans le couvent avec Bibi, & Lolote même, que Luffanville reconnut avec plaisir. La surprise d'Adélaïde & de Fanchette ne se peut décrire. La joie succéda : Bibi trouva deux tendres sœurs. Cette jeune personne, en croissant, était embellie : & Rosin se dit en lui-même : — Pour le coup, celle-ci n'a point d'amant ; elle fera pour moi —. Cependant il n'ignorait pas ce qui s'était passé ; mais on a dû s'appercevoir qu'il estimait la vertu, la beauté, & non des chimères ; ce fut même une raison de plus pour offrir sa main à Bibi. Il tressaillit, puis tout à coup l'idée de sa sœur expirante vint modérer sa joie. Luffanville, de son côté songeait à s'acquitter avec Lolote ; il offrit de payer sa pension dans le couvent, au cas qu'elle voulût y rester, & de l'établir un jour.

Mais l'instant où tous ne doivent plus rien avoir à desirer, s'approche. Le voile va tomber, & déjà le scélérat est puni.

---

 CHAPITRE DERNIER.

*Plus heureux qu'on ne pense.*

TROIS jours s'étaient écoulés depuis le triomphe de Fanchette chez le Magistrat. Ils se passèrent comme on l'a vu, & furent employés aux préparatifs du mariage de Fanchette avec Luffanville; à tout disposer pour la sortie d'Adélaïde; à s'inquiéter, se chercher, se retrouver, se reconnaître; à s'aimer, à se le dire, à se répéter mille fois qu'on s'aimerait toujours; à caresser Agathe, à l'entendre vanter son bonheur, à faire mille questions à Bibi, à la consoler, en lui promettant un mari, & cent autres choses qu'il ferait trop long de rapporter.

Enfin l'on vit paraître le quatrième (c'était celui de l'union désirée) & Luffanville, Rosin, Valincourt, suivis d'un nombreux cortège, se présentent à la porte du couvent. La Supérieure amène Fanchette richement parée, éblouissante comme le soleil, & plus touchante, plus belle encore que brillante. Elle la remet  
entre

entre les bras de son époux. L'aimable jeune-homme donna quelques momens à jouir de la délicieuse situation. Ensuite se tournant vers la Religieuse :— Madame, lui dit-il, ce n'est pas encore tout ; je vous prie de lire ceci [un Huissier présenta l'arrêt] & de me rendre ma sœur. Je laisse à votre maison tout ce qu'elle apporta lors de son entrée chez vous ; je ne veux qu'elle—. La Supérieure ne pouvait revenir de son étonnement ; elle demanda du temps pour délibérer avec les anciennes ; Luffanville était pressé ; il ajouta , que le jour même , il ferait remettre à la Supérieure le fonds des 1000 liv. de pension dont sa sœur devait jouir. On se consulte , l'article de la pension touche ces bonnes filles, on décide qu'Adélaïde sortira sur le champ. Lorsqu'on fut l'avertir , elle avait déjà repris les habits de son véritable état. Les Religieuses l'accompagnent jusqu'au tour ; Bibi la suit ; on les embrasse , elles sortent. Et nulle expression ne peut rendre quelle fut la joie de Rosin , lorsqu'il pressa la main de la jolie Bibi.

*II. Partie.*

K

L'on venait d'arriver chez l'oncle de l'aimable Florangis, d'où l'on devait se rendre aux pieds des autels: Fanchette demandait sa bonne, & montrait la plus vive inquiétude, lorsqu'on entendit dans la cour le bruit d'une voiture: c'était celle de monsieur Apatéon: on en voit descendre Néné: — Et vite, mes chers enfans, dit-elle à l'aimable Florangis, à Luffanville, à Rosin, qu'elle reconnut, mais qu'elle n'avait pas le tems d'interroger: Et vite; il n'y a pas un moment à perdre: venez être témoins des derniers instans d'un malheureux que les remords déchirent. — Et tout de suite elle leur apprend que la veille Apatéon l'avait envoyé chercher: qu'elle n'avait pu le voir sans être touchée jusqu'aux larmes. — Il est blessé mes enfans, ajouta-t-elle; les scélérats auxquels il s'était associé pour vous persécuter, & qu'il voulait justifier à vos dépens, l'en ont puni: le comte d'A\*\* & lui se sont fait des reproches devant le magistrat: en sortant, d'A\*\* & le marquis de C\*\* se sont réunis contre un vicillard trop ami de son corps pour s'être jamais battu, & qui refusait de mettre l'épée à la main: ces deux misérables, non contents de l'assom-

mer à coups de canne, ont eu la lâcheté de se servir de leurs armes contre un homme qui demandait la vie à genoux. Les coupables sont arrêtés; il faudra tout leur crédit pour les tirer de-là. J'ai passé la nuit à consoler le moribond: il se reproche des crimes affreux, qu'il veut avouer devant vous: Courons, ma chère fille: je lui crois des desseins favorables pour votre fortune: il vous demande —... L'aimable Florangis caressait sa bonne: dans ce moment, elle n'était sensible qu'au plaisir de la revoir. Ensuite elle s'attendrit sur le sort d'Apatéon, & donna des larmes à son infâme persécuteur. O vertu des cœurs tendres, précieuse sensibilité, doux apanage d'un sexe enchanteur, une larme que tu fais répandre, est au-dessus des victoires des héros... Lussanville & Valincourt lui-même sont émus: Rosin, que son fils avait instruit des forfaits du dévot, bénit le ciel qui s'est chargé de le venger, présente la main à Bibi d'un air satisfait: l'on part, l'on vole, & l'on arrive.

Quel spectacle, grand dieu! que celui qu'offre un mourant, dont la vie fut un tissu d'horreurs qui n'a, pour se rassurer

contre un avenir terrible, pas même le triste avantage de l'incrédulité! auquel sa conscience ne présente que des jeunes filles forcées, trompées, séduites, abandonnées au desordre; des innocens opprimés, & tous les crimes! Le découragement, l'effroi, le désespoir le tourmentent plus que sa maladie même: il souffre des maux infinis. Tel était Apatéon.

“ Approchez Fanchette, dit-il, d'une  
 „ voix éteinte, ô vous que j'ai tant of-  
 „ fensée... plus que vous ne le croyez  
 „ encore..... Quoi! Adélaïde!..... sa  
 „ sœur!... Rosin!... Je bénis l'être su-  
 „ prême de ce que vous êtes tous ici:...  
 „ ma confusion en fera plus grande...  
 „ mais peut-elle égaler mes forfaits?...  
 „ Fanchette, & vous-même, Luffanvil-  
 „ le, venez... Mes chers enfans, je vous  
 „ ai fait prier de me rendre cette visite,  
 „ pour vous demander pardon... Vous  
 „ allez frémir... Mais voyez ma dou-  
 „ leur, mes remords & mes larmes: &  
 „ si quelque jour le vice se présentait à  
 „ vos yeux sous une forme séduisante,...  
 „ rappelez-vous ma funeste fin... Je fus  
 „ vertueux, tant qu'un pere sage guida  
 „ mes premieres années. Je le perdis..



„ Hé! que ne le suivais-je au tombeau  
 „ [43]!... de faux amis, de pernicieux  
 „ conseils me corrompirent : en peu d'an-  
 „ nées je surpassai mes maîtres... Mais  
 „ comme mon extérieur avait toujours  
 „ été réglé, je n'en changeai pas : j'en  
 „ imposais aux hommes ; j'entrais ainsi  
 „ dans d'honnêtes familles, où je portais  
 „ le désordre & ma corruption... Que  
 „ de filles précipitées dans le crime pres-  
 „ que sous les yeux de leurs meres !  
 „ enlevées, entretenues, dans des mai-  
 „ sons que mes richesses me permettaient  
 „ d'avoir !... Tant que je fus jeune,  
 „ inconstant & volage, je gardais peu  
 „ la même maîtresse : alors ces malheu-  
 „ reuses passaient en d'autres mains, &  
 „ souvent de-là, au dernier degré du  
 „ vice, à l'affreuse prostitution... Ce-  
 „ pendant le Ciel ne permit pas toujours  
 „ que je foulassse l'innocence : j'échouai  
 „ auprès de vous, Adélaïde... vous  
 „ vous êtes faussement crue la victime  
 „ de ma brutalité... vous vous trou-  
 „ blâtes... vous perdîtes l'empire sur  
 „ vos sens égarés; revenue à vous-mê-  
 „ me, vous vous crûtes avilie... Il n'en

„ est rien croyez-moi, quoique j'en fois  
 „ indigne : dans ce moment terrible ; la  
 „ vérité seule demeure — (44) Et Va-  
 „ lincourt, poussant un cri de joie, est aux  
 „ genoux de son amante, sur laquelle au-  
 „ paravant il n'osait lever les yeux. — Je  
 „ t'adorais & je t'estimais, ma chere Adé-  
 „ laïde, lui dit-il ; mais en me nommant  
 „ ton époux, je t'aurais vu rougir... — Re-  
 „ leves-toi, pauvre imbécille ! interrom-  
 „ pit Rosin : ne vois-tu pas que tu dis des  
 „ sottises — ? „ Belle & vertueuse Floran-  
 „ gis, continua Apatéon, vous, qui du-  
 „ rant un temps me crûtes votre prote-  
 „ cteur, apprenez... je vais vous faire  
 „ horreur... C'est moi, qui n'ayant pu  
 „ me faire écouter de votre mere, don-  
 „ nai des avis anonymes à monsieur de  
 „ Luffanville, que je crus mon rival, &  
 „ le combattis sans péril, secondé que  
 „ j'étais du malheureux qui le suivait,  
 „ & que j'avais gagné... Je ne m'en  
 „ tins pas-là ; j'occasionnai la ruine de vos  
 „ parens, pour obliger votre mere à se  
 „ livrer à moi, je n'y pus parvenir ; de  
 „ rage, j'avançai ses jours... & fus tour-  
 „ ner les soupçons sur madame de Luf-

„ fanville...— O monstre ! s'écrient Ro-  
 „ fin & l'amant de Fanchette... ! & cette  
 „ aimable fille, dans les bras de Néné fon-  
 „ dait en larmes : Valincourt regardait Adé-  
 „ laïde, en soupirant. „ Ce n'est pas tout,  
 „ reprit Apatéon : Je m'introduisis chez  
 „ madame de Luffanville : j'y reconnus  
 „ le jeune Rosin : je résolus de le perdre  
 „ adroitement ; & je n'aurais que trop  
 „ facilement réuissi, si le vertueux ma-  
 „ gistrat devant lequel nous avons paru,  
 „ n'eût été aussi bon que j'étais méchant...  
 „ Je voulus séduire Adélaïde ; j'enlevai  
 „ Bibi ; je vis sans pitié mourir leur  
 „ mere de regret d'avoir fait le malheur  
 „ de l'une de ses filles, & perdu l'autre...  
 „ O Fanchette ! le crime affreux qu'il me  
 „ reste à confesser fut inutile : j'abusai  
 „ de votre confiance, de mon pouvoir,  
 „ de votre jeunesse, de votre heureuse  
 „ innocence : le ciel sauva votre vertu  
 „ comme par miracle ; Néné ne fut que  
 „ son instrument... n'oubliez jamais cer-  
 „ te grace... Pour réparer mes crimes,  
 „ autant qu'il est en moi, je vous laisse  
 „ tout mon bien : recevez, je ne dis pas  
 „ un don, mais la restitution trop due  
 „ de ce que je vous ai fait perdre...

„ Oui , monsieur , répondit vivement Néné ( transportée de plaisir de voir Fanchette plus riche que son amant lui-même ) elle le reçoit. Ah ! je le vois bien , vous étiez bon , ce sont les méchans qui vous ont gâté. — C'est ainsi qu'un trait de générosité captive les ames simples & droites. Apatéon répondit en sanglotant :  
 „ Mais qui lui rendra son pere , que je  
 „ lui ravis , lorsque ses attraits naissans  
 „ eurent excité mes criminels desirs „ ! ...

L'ange de la mort semblait attendre l'aveu de ce dernier forfait , pour frapper sa victime : une faiblesse survint à l'infame , dans laquelle il expira ; bien moins malheureux sans doute qu'il ne le méritait. Tous étaient saisis d'horreur. — Qui l'aurait dit , s'écria Néné ! Rosin vint embrasser Luffanville , & lui ouvrit son cœur sur son injuste haine qui venait de cesser , sur les sentimens que lui inspirait Bibi : le même jour fut pris pour cette union & celle de Valincourt avec Adélaïde : on essuie les larmes de la belle Fanchette , & l'on sort pour se rendre au temple.

Enfin il s'accomplit cet hymen , dont un vertueux amour alluma le flambeau :

des fermens sacrés unirent Fanchette à Luffanville : cette fille charmante donna ce que tant de fois on voulut lui ravir. Quelques jours après Adélaïde épousa son amant, & Bibi s'unit avec Rosin. On partagea également la succession du financier ; celle d'Apatéon fut à Fanchette, qui reçut encore de son oncle un présent considérable. La jeune Agathe & son époux ne furent pas oubliés ; mr. & m<sup>me</sup>. de Luffanville leur abandonnerent quelques-uns des biens d'Apatéon: exemple rare dans tous les siècles, où chacun garde ce qu'il a ! Monsieur Kathégètes, touché de la conduite de Néné, voulut la tirer de l'opprobre du célibat & lui fit porter son nom : Tout le monde nagea dans la joie (\*). C'est ainsi que l'amour & la fortune se réunirent pour récompenser la vertu [45].

(\*) Fanchette prit soin de Lolote, qui, docile aux leçons de son aimable bienfaitrice, aime toutes les vertus qu'elle lui voit pratiquer.

FIN.

# NOTES.

## Première Partie.

On ne traduira pas le latin lorsqu'il le texte indique le sens.

- (1) **U** Ne montagne en mal d'enfant  
Jetait une clameur si haute,  
Que chacun au bruit accourant,  
Crut quelle accoucherait sans faute  
D'une cité plus grosse que Paris:  
Elle accoucha d'une souris.

Mon but, dans cet ouvrage, n'est pas de peindre en grand; je laisse à mes maîtres, aux hommes célèbres, les grands tableaux: Je vole terre à terre; mes héros sont pris dans la médiocrité. Nos voisins à blonde (& souvent rousse) crinière, peuple que les clabaudeurs nomment *féroce*, & les gens sensés *magnanime*, les anglais en un mot, traitent dans leurs ouvrages toutes les conditions avec un égal respect. Je sais qu'en France, séjour de la politesse & de l'urbanité, de la saine philosophie & de gens qui font de très-beaux discours sur la dignité de l'homme, on n'écrit sur le peuple, on ne l'introduit sur la scène, que pour le ridiculiser. Monsieur de Voltaire, dit le sage de notre siècle (J. J. Rousseau) a le premier rendu respectable un vieux soldat dans *navine*. Monsieur Sedaine n'a pas fait un personnage basement plaisant de son *antoine*, dans *le philosophe sans le savoir*. Ce sont ces exemples que je suis. Quoi donc! ceux qui constituent la nation, seront la fable du petit nombre d'ingrats qu'ils nourrissent! Quelle indignité! Après le roi, dans une monarchie; avant tout dans une république, ce qu'il y a de plus sacré, de plus respectable, de plus saint, c'est essentiellement le peuple & ses droits.

*Cette note est du vieillard Katheretes. Elle avait été rayée par l'auteur romain; la petite maîtresse la restituée, pour se donner le ton philosophe.*

(2) Un pied peut être beau, lorsqu'il est bien fait, sans être petit : beaucoup de femmes l'ont très-joli, quoique grand : Il se trouve même des nations qui préfèrent les grands pieds : ils étaient en honneur chez les cappadociens, & de nos jours ils sont estimés en perse. La petitesse du pied, telle qu'on l'exige à la chine, serait un défaut.

On connaît des peuples, tels que les *seriens* (dont le pays est entre le mont imaus & la chine) qui préfèrent les pieds presque ronds.

Un petit pied, nud, blanc comme la neige, était un des charmes séduisans que les belles grecques offraient aux regards d'un amant heureux.

Les romains avaient les mêmes idées que nous sur la beauté de cette partie. Ovide dit à une maîtresse infidelle : „ Quoique perfide, tu n'en es pas „ moins belle, ton PETIT PIED n'en est pas „ moins mignon. *Pes erat exiguus, pedis est avissi-*  
*ma forma.*

Amor. l. III. eleg. 3.

(3) Judith, chap. xvi. v. II. (C'est, je crois, remonter assez haut, pour prouver, que de tout temps, on eut le même gout qui fait dire aujourd'hui :

- „ Corset & jupons blancs ; bas toujours bien tirés,
- „ PETIT PIED DANS MULE GENTILE
- „ Sont plus apétissans qu'un objet décoré
- „ De tout ce qui frappe & qui brille ;
- „ Non, non l'ajustement avec art arrangé,
- „ Les plus beaux ornemens, la plus riche parure
- „ N'ont pas l'attrait friand d'un joli négligé
- „ Où la propreté semble embellir la nature.

*M. Panard.)*

(4) Suétone, livre VII, *A. Vitellius*, chap. 2. (C'est de *Lucius Vitellius*, qu'est ce trait. J'y joindrai celui de la fameuse Dorique, courtisane grecque qui vivait du temps de Sapho : un pied mignon lui procura le double honneur d'avoir un roi pour amant, & pour tombeau, une pyramide, qu'on voyait encore du temps de Strabon.

— Une aventure extraordinaire faisait l'objet de l'attention publique. Une aigle avait enlevé le foulier de Dorique, qui prenait le bain à Nancra-

te, ville située sur une des embouchures du nil, près de canope, & elle l'avait transporté dans le palais de fais, alors capitale d'Egypte, où elle le laissa tomber sur les genoux du roi Psammis. Ce prince fut étonné du prodige & de la propreté du foulier, il en admira le gout & la petitesse, demeurant persuadé, qu'un pied si bien fait devait être celui de la plus belle personne du monde.

Le voluptueux Psammis, curieux d'ailleurs de tout ce qui avait l'air mystérieux, voulut approfondir ce prodige, & savoir d'où lui venait ce foulier : il proposa des récompenses à ceux qui lui en apprendraient des nouvelles. Plusieurs femmes de la cour l'essayerent, mais il ne se trouva propre à aucune : enfin cette aventure pénétra dans les provinces. & le bruit en vint jusqu'à naucrate : Dorique fut étonnée que son foulier eût été porté si loin, & elle en conçut de grandes espérances. Elle se déclara elle-même ; le gouverneur en donna aussi-tôt avis à Psammis, & il y joignit un portrait si flatteur des charmes de cette grecque, que le roi eut envie de la voir : il envoya ordre qu'on l'amener à fais : il se sentait ému au récit de tant d'attraits : comme l'aventure avait quelque chose de miraculeux, il ne douta point que le dénouement n'en fût merveilleux. Il fallut obéir ; Dorique partit de naucrate, & elle prit le chemin de fais.

Psammis ne fut pas longtemps sans devenir éperduement amoureux de Dorique : il avait fait faire l'essai du foulier mystérieux avec beaucoup de pompe, il ordonna pour cela une fête galante, qui fut appelée la FÊTE DU SOULIER : Dorique, parée des riches habits dont le roi lui avait fait présent, fit envier ses charmes à toutes les femmes de fais, inspira de l'amour à tous les hommes ; mais un amant couronné satisfit son ambition : il fut seul heureux—

(5) Cet historien avait la première des qualités, *l'impartialité*. Il était toujours fort mal vêtu. On le trouva mort de froid dans sa petite chambre, à côté d'une femme considérable, que probablement il s'occupait à compter. Mais l'avarice est un défaut qui ne diminue pas son mérite comme auteur.



(6) Ἀόθετος δι' ἄς ἐνάρτο γελως μαχὰ ρεατι δεοῖσιν,  
 Ως ἴδον Η΄ Φμσον διὰ δάματα ποισπνύοντα.

(7) *Lis est cum forma magna pudicitiae.* Ovid. ep. 15.  
 (On citera presque toujours Ovide, ce poëte étant de tous les anciens celui qui a su le mieux parler au cœur. Il n'est pas une situation qu'il n'ait rendue, pas un sentiment qu'il n'ait exprimé. Le détracteur de ce poëte charmant, quoiqu'il nous l'assure dans un nouvel art d'aimer, ne peut avoir l'ame sensible : le poëte du cœur intéresse tous les cœurs tendres : & c'est peut être la raison pour laquelle l'abbé Desfontaines l'a mal défendu.

(8) . . . . . Nulla reparabilis arte.

*Lasa pudicitia est ; deperit illa semel.* Heroid. Ov.

(9) *Turpiter ingenuum munera corpus emun.* Idem.

(10) Il est du devoir d'un historien de faire connaître l'origine de ceux dont il doit beaucoup parler, lorsque leur famille est ancienne & fameuse. Celle des *Apateons* réunit ces deux qualités. Sans remonter trop haut, & pour ne rien dire d'*Ulysse* le fripon & de *Sinon* le fourbe, il suffira d'avancer, que Philippe de Macédoine, pere d'Alexandre-le grand, en étoit un rejeton, ainsi que le dissimulé Tibere, le pape Sixte V, & beaucoup d'autres seigneurs, princes, rois, empereurs, czars, pontifes, califes, &c. Celui dont il est ici question descendait en ligne directe d'un fils d'Alexandre VI & de Lucrece, qui ne fut jamais connu, & qu'on se contenta d'envoyer en France avec de grands trésors. Quant au nom, pris grammaticalement, il est grec : Ἀπατεῶν, *trompeur*.

(11) C'étoit autrefois le sentiment des manichéens. C'est encore de nos jours celui de nos chanoines, de nos prieurs, & même de nos prélats, qui cependant ne sont pas manichéens.

(12) *C'est ainsi que l'élegant Ovide a dit :*

. . . . . Subit furtim lumina fessâ sopor. &

(13) *Sed movet obrepens somnus anile caput.*

Un historien peut montrer de l'érudition : on en dispense un feseur de romans : mais nous autres auteurs grâves, nous devons gagner la confiance de nos lecteurs : voilà l'unique raison des citations que l'auteur de cet ouvrage ; car

Sci . . . . . fieri . . . . . alter. Perf.  
 fat. I.

(14) GALLI, prêtres de Cybele. Leurs mœurs étaient extrêmement corrompues, & quoiqu'ils fussent eunuques, ils se livraient aux plus infames débauches : on avait pour eux à Rome un souverain mépris. Martial, dans une de ses épigrammes, attaque leurs débordemens : voici les expressions dont il se sert, que je me dispenserai de traduire :

- „ Quid cum foemineo tibi, Bætice galle, barathro ?  
 „ Hæc debet medios lambere lingua viros.  
 „ Abscissa est quare famiâ tibi mentula testâ,  
 „ Si tibi tam gratus, Bætice, cunnus erat ?  
 „ Castrandam caput est ; nam sis licet inguine gallus.  
 „ Sacra tamen Cybeles decipis ; ore vir es. *L. 3 ep. 81.*

Ce vers fameux, appliqué par le peuple romain au plus heureux des Césars, à cet Auguste lâche & rusé, avait pour objet les mœurs des galls.

Videsne ut *cinædus* orbem digito temperet? *S. étone.*  
 ( Cette note & ce qui l'occasionne avaient été rayés par l'abbé : le petit maître restitua les deux endroits. )

(15) Ἀρχὴ μεγάλης ἀρετῆς ἀναοὶ ἀλήθειαι,  
 Μὴ πλῆσις ἐμὴν συνδεοὶν τραχεῖ ποτι ψευδεῖ.

Le fondement le plus solide de la vertu, c'est, ô souveraine vérité, la candeur & la sincérité, auxquelles on ne doit jamais donner atteinte par le moindre mensonge. *Stobée, fragm. de Pindare.*

Heureux le genre humain, si sa plus belle moitié voulait bien retenir cette maxime! . . . Un sage a dit que l'astuce & la finesse dans les femmes, sont des dons de la nature, qu'il faut cultiver.  
 „ La vérité morale, ajoute-t-il, n'est pas ce qui est, mais ce qui est bien : ce qui est mal ne devrait point être, & ne doit point être avoué,  
 „ surtout quand cet aveu lui donne un effet qu'il n'aurait pas sans cela.

(16) Do vestibus oscula quas tu. . . ponis. *Ovid.*

Il faut avoir une âme aussi délicate que sensible, pour concevoir quelle volupté c'est pour un tendre amant, de toucher les habits, la jolie chaussure de ce qu'il aime. Madame Benoit a rendu avec beaucoup de chaleur l'intéressante situation d'un amant qui palpe le pied mignon de sa maîtresse.

— Le véritable amour est muet dans ses premiers ravissèmens; à peine laissé-t-il échaper un soupir. La crainte, une douce confusion d'une part, le silence, les timides regards de l'autre, voilà son langage le plus énergique. . . *Isidore* oublie de s'acquitter du ministère pour lequel il a été mandé. La *marquise* l'en fait souvenir en bégayant. . . *Isidore* cherche ses mesures. . . il ne trouve rien; il ne fait ce qu'il fait: il plie un genou. Son procédé n'en exige pas davantage; mais ce n'est point assez au gré de la vénération que lui inspire une personne qu'il regarde comme une divinité; il se prosterne à ses pieds. La *marquise* ne s'y oppose point; elle n'est plus en état de juger; elle n'ose le regarder; elle ne voit pas ce qu'il fait. Pendant elle découvre son pied, le présente, non sans hésiter, sans le retirer plusieurs fois. Une pudeur divine, vraie fille du sentiment, lui fait craindre que la palpitation qu'elle éprouve ne se transmette jusqu'à ses extrémités, & ne décele au trop heureux *Isidore* l'ouvrage de ses charmes. Il lui semble accorder une faveur, de se laisser toucher le pied par un homme qui lui fait tant d'impression. Elle balance; elle se croit même obligée de lui refuser cette douceur, malgré le prétexte qui l'autorise. Le cas où se trouve son amant la rend aussi scrupuleuse que la plus sévère espagnole. Elle se détermine enfin à dérober le charmant extrait de toutes ses autres beautés: mais la mule qui renferme cet abrégé des graces est si mignone, si petite, qu'elle échape à des yeux occupés de tout autre objet. Pendant cette vaine recherche, le calme revient un peu. Madame d'*Olfond* se rappelle qu'elle est très-pressée des fouliers qu'elle demande. *Isidore* procède; on voit ses mains trembler. On sent des torrens de flâme qui s'en échappent. Il laisse des traces de feu à tout ce qu'il touche, il brûle, il consume par tout où son heureuse main s'imprime. Il ignore son triomphe; éperdu d'amour & de volupté pur, il ne forme aucun desir, & jouit de toutes les délices sans rien posséder. Moment fortuné! bonheur digne des dieux! pourquoi êtes-vous si rare! *Agathe & Isidore*, I. partie, page 292 & suiv.

## L E P I E D

(17) . . . . . *Meæ cymba. . . . .*  
*Illum, quo læsa est, horret adire locum.*

*Trist. eleg. 1. v. 83.*

(Note de la page 129, après le mot rapidement).

- „ Possesseur d'une aimable femme
- „ Aux grands yeux noirs, à la belle âme,
- „ A taille fine, aux PIED MIGNONS,
- „ A longue & brune chevelure,
- „ Et de la plus charmante allure
- „ De la fête jusqu'aux talons;
- „ Esprit juste, humeur gaillarde,
- „ Disant bien, & non babillarde,
- „ Bref en tout point de bon alloi,
- „ Faite à croquer, morceau de roi;
- „ Voila, je crois, suffisant titre
- „ Pour obtenir place au chapitre
- „ Des dons gratuits de notre loi.

*Cette strophe fait partie d'une très-jolie pièce, intitulée : Requête d'un mari polonais, propriétaire d'une jolie femme, au prince de REPININ, ambassadeur, &c.*

(18) *Post equitem sedet atra cura. Hor. l. 3 od. 1.*

*Le chagrin monte en croupe, & galope avec lui. Boil.*

(19) *Nec pretium stupri gemmas, aurumque. Ovid.*

(20) *Cùmque ita pugnaret, tamquam quæ vincere nollet.*

*Amor. l. 1, eleg. 5.*

- (21) „ Une femme estimable de cette capitale,  
 „ tendrement aimée d'un jeune officier, avait  
 „ toujours su le contenir dans les bornes du respect : sa passion, loin de diminuer, à la longue  
 „ s'épura : il aurait préféré la mort à la perte d'un  
 „ sentiment délicieux qui faisait son bonheur, &  
 „ ce bonheur même était moins cher à son cœur  
 „ que l'honneur de sa belle maîtresse. On raconte  
 „ qu'un jour il la trouva sommeillante sur un lit  
 „ de repos. Elle n'était vêtue que d'un deshabillé  
 „ fort lesté : sa jupe courte & sa situation découvraient  
 „ la moitié d'une jambe tournée par l'amour : une mule délicate contenait le bout d'un  
 „ petit pied à croquer ; sa gorge, légèrement gâzée,  
 „ montrait une agitation voluptueuse : D'a-

bord

29 bord il fut très-peu maître de ses sens ; un fré-  
 29 missément tumultueux annonça les desirs ; mais  
 29 bientôt ses principes prirent le dessus : il se dit  
 29 à lui même : — Voilà l'heure du berger, je  
 29 triompherai peut-être ; mais voudrais-je ôter à  
 29 mon amie la douce confiance qu'elle a prise en  
 29 moi ? & pour un plaisir, le plus séduisant de  
 29 tous, il est vrai, le plus vivement desiré, mais  
 29 que le même instant voit naître & mourir, la  
 29 priver de son bien le plus précieux — ? Il rem-  
 29 portait la victoire, lorsque ses yeux venant à se  
 29 fixer sur cette mule mignonne, il sentit renaitre  
 29 des transports si vifs... Il les vainquit ; mais  
 29 ce ne fut pas sans les plus terribles combats...  
 29 Il sort & rentre avec bruit : la belle s'éveille : il  
 29 ne fit pas difficulté de lui tout confier ; & de-  
 29 puis ce moment l'estime qu'elle lui témoigne,  
 29 l'a bien dédommagé du sacrifice. Mais cet hom-  
 29 me, vainqueur de desirs si pressans, ne put ré-  
 29 sister à l'envie de posséder cette mule perfide,  
 29 qui faillit de perdre celle qu'elle embellissait : il  
 29 l'obtint après quelque résistance. En lui permet-  
 29 tant de la prendre, cette vertueuse femme lui  
 29 dit : — Puisque c'est une faveur à laquelle vous  
 29 donnez un prix, & que je puis vous accorder  
 29 sans manquer à mon devoir, j'y consens avec  
 29 plaisir : gardez la pour vous applaudir d'avoir  
 29 préféré votre amie à vous même : je ne puis  
 29 me rapeller sans frémir l'état où j'étais lorsque  
 29 vous m'avez surpris : il est presque sûr que vous  
 29 auriez subjugué mes sens : mais il est plus cer-  
 29 tain encore que si vous eussiez abusé de l'occa-  
 29 sion, je vous mépriserais, & ne vous aurais revu  
 29 de ma vie.

(Note du jeune officier auquel je dois cet ou-  
 vrage. On m'assure que ce trait est de lui-même  
 avec la jeune veuve sur la toilette de laquelle il le  
 trouva : & je le crois bien : ce n'est pas la première  
 fois qu'une petite maîtresse & un jeune militaire  
 ont donné des exemples de vertu.)

(22) Dans le livre de Baudoin, *des chausses an-*  
*ciennes* on voit que de tout temps les hommes & les  
 femmes ont été recherchés dans leur chaussure.  
 On alla jusqu'à en porter d'or ou d'argent, eni-

II. Partie.

L

chies de pierreries, selon Plaute, Quinte-Curce, Seneque, Eutrope, Lampride, Spartien; en parlant d'Alexandre, de Caligula, de Diocletien & d'Héliogabale. Pline dit la même chose des particuliers. *Gemmas non tantum cupidarum obstragulis, sed & rotis socculis addunt* Plinii, l. IX.

(23) Omnia sed vereor (quis enim securus amavit?)

(22) Ipsa nihil (dixit) pavidò lingua retenta metu.

*Amor. l. 1.*

(25) J'ai connu particulièrement un jeune homme subjugué par une passion violente qui l'a rendu malheureux, & qui peut-être fut la seule cause de sa mort prématurée. La manière dont il fit connoissance avec sa maîtresse, la force que prit sur le champ son amour, tout est également singulier. Voici comme lui-même m'a raconté son histoire.

„ Je suis d'une petite ville de nivernois, j'en sortis dès l'enfance, & je fus élevé à paris : à dix-huit ans je revins dans la maison paternelle. On comptait me fixer dans ma patrie : en peu de temps je fus lié avec tous les jeunes gens de mon âge, mais un seul devint mon ami : nous étions inséparables. Il avait une sœur de seize ans, faite au tour, avec un de ces minois que les ris & les graces accompagnent toujours. Je l'avais vue quelquefois en passant, & je n'avais ressenti pour elle rien de plus que pour les autres jeunes beautés de ma ville. Un jour mon ami manquait à une partie que j'avais formée avec d'autres : je n'aurais pas eu de plaisir sans lui ; je courus le chercher : il était parti, mais sa jeune sœur me reçut. Elle me fit des questions plaisantes : ce que j'y répondais la fit rire à son tour, mais avec tant de graces. . . le coloris qui vint nuancer ses joues de lis la rendit ravissante... je voulus lui dérober un baiser : elle se défendit en riant toujours : je le lui ravis : ses ris redoublèrent : je recommençai : elle rit encore... je fus téméraire.. elle était innocente : j'osais en douter... ses sens s'émurent... elle s'égare, & je triomphe.. Elle était si belle!... je sentis naître au fond de mon cœur cet amour dont rien n'a pu jusqu'à présent diminuer la violence. Que

ce moment fut heureux ! mais c'a été le seul dont  
 j'aie joui. En revenant à elle, ses larmes cou-  
 lerent : je m'y étais attendu : je voulus la con-  
 soler, en lui jurant une constance éternelle, &  
 l'assurant que dès le jour même j'allais travailler  
 à notre union. Quel fut mon étonnement,  
 lorsque s'étant un peu remise, elle me dit du  
 ton de l'indignation : — Montre, fors de ma  
 présence ! toi ! devenir mon époux & mon maî-  
 tre ! ah ciel ! plutôt la mort : fors : tu m'as avi-  
 lie ; mais je t'abhorre : je ne refuserai pas la  
 main d'un autre ; je ne le tromperai pas non  
 plus... mais toi !... Un torrent de larmes lui  
 coupa la voix. J'étais à ses genoux durant ces  
 cruels reproches : ni mes foudrions ni ma  
 douleur ne purent la toucher : je fus contraint  
 de sortir. J'espérais cependant ; j'instruisis son  
 frere ; je fis parler mes parens : nous étions  
 parfaitement assortis : on compta pour rien la  
 répugnance qu'elle montrait : tout fut conclu en  
 quelques semaines. Les familles étaient assém-  
 blées ; on dressait les articles ; la jeune person-  
 ne entre, demande qu'on l'écoute, étonne tout  
 le monde par le récit circonstancié qu'elle ose  
 faire de ce qui s'est passé, embrasse les genoux  
 de sa mere, & la conjure de la garantir du mal-  
 heur de voir à tout moment le cruel ennemi qui  
 fouilla son innocence. On voulut savoir si elle  
 avait un amant aimé : mais elle assura qu'elle  
 haïssait tous les hommes en moi, & qu'aucun  
 ne lui avait encore plu. On dissimula, pour ne  
 pas l'aigrir, mes parens & les siens desiraient  
 cette union : ils différèrent. Adroitement, on  
 me procurait mille occasions d'être utile ou né-  
 cessaire à ma jeune maitresse : je faisais naitre les  
 plaisirs sous ses pas ; elle s'y livrait, tant qu'elle  
 en ignorait la source : la connaissait elle, on la  
 voyait fuir avec horreur. Malgré ces rigueurs,  
 tant que ses parens ont vécu, l'espérance me  
 soutint. J'essayai pour guérir sa haine, le reme-  
 de de l'amour ; je m'éloignai : on me rapella,  
 lorsqu'on s'aperçut qu'elle avait repris sa pre-  
 miere gaité, que la nouvelle de mon retour fit  
 évanouir. Je perdis alors l'espoir de la toucher.

„ Ses parens moururent : devenue maîtresse d'elle-  
 „ même , elle consentit d'épouser un homme  
 „ qu'elle n'avait jamais vu , qui la recherchait  
 „ précisément à cause de l'idée bizarre qui l'avait  
 „ portée à me détester. Ce coup fut le dernier ,  
 „ mais il était terrible... Je quittai ma patrie pour  
 „ toujours. . .

( Cette note est de l'auteuromane. )

( 26 ) Les goûts sont partagés sur ce qui rend le  
 foulier d'une femme plus agréable à la vue : L'au-  
 teur d'EMILE ( IV partie, pp. 155 & 297. ) prétend  
 qu'un talon élevé fait paraître le pied petit, & l'im-  
 portance de l'observation fait qu'il y revient deux  
 fois. Il s'ensuivrait de-là, que les petits pieds étant  
 les plus jolis, le goût général devrait être pour les  
 talons élevés : car les femmes dont le pied est pe-  
 tit, voudront le faire paraître encore plus mi-  
 gnon ; & celles qui l'ont un peu grand, feront  
 charmées de faire éclipser ce défaut : Cependant  
 nos petites maîtresses portent souvent des talons  
 bas : il serait absurde de dire, qu'elles sont insen-  
 sibles au précieux avantage dont cette chaussure  
 les prive. Qu'elles savent habilement regagner d'un  
 côté ce qu'elles semblent abandonner de l'autre !  
 La démarche devient plus légère, le port plus  
 gracieux & plus dégagé, l'action plus libre. Mais  
 ce n'est pas tout, on donne aux tendrons de treize  
 à quinze ans des talons bas, les tendrons plus  
 âgés, avec un regard timide, une adroite naï-  
 veté, & des talons bas, ne se flateraient elles pas  
 de prolonger l'âge de l'innocence ? ( Jeunes gens,  
 défiez-vous de toute femme, qui vivant dans le  
 monde, veut paraître agnès à vingt ans ! ) Quand  
 il faut opter entre deux avantages, on choisit le  
 plus grand : l'on préfère un air enfantin aux grâces  
 d'un petit pied. A-t-on raison ou tort ? Je ne de-  
 cide rien. Je dirai seulement qu'un talon haut va  
 bien aux grandes femmes, est avantageux à cel-  
 les d'une taille médiocre, nécessaire aux petites,  
 & ridicule seulement pour les naines. En général,  
 il donne trop de grâces, pour ne le pas conseil-  
 ler : Mais soit que l'on porte talon haut ou bas, il  
 faut donner toute son attention à ne se pas défor-  
 mer le pied par une chaussure gênante.



† NOTA. Tout ce qu'on vient de lire s'est trouvé dans les papiers du dévot Apatéon.

(27) VIRGILE, dans l'éneide, en fait un usage admirable : ce poëte inimitable a bien senti que le seul moyen de soulager la douleur de son heros, & de le préparer à se livrer bientôt aux douceurs de l'amour, était de faire couler ses larmes, par le récit de ses malheurs : c'est par-là qu'il va le disposer à répondre à la tendresse de Didon. *Insan- dum, regina, jubet renovare dolorem.... Quis, talia fando, temperet à lachrymis?*

*Seconde Partie*

(28) **C**ombien ne se trouve-t-il pas de nos jours & dans tous les états, de meres semblables à celle que Pétrone a peinte dans la mordante satire qu'il a faite des mœurs de son siecle, de la cour, & de l'empereur ! Pétrone, tome II, page 277 & suiv.

(29) *Τῶ δ' ἕτερον μὲν ἔδωκε πατὴρ, ἕτερον δ' ἀνένευσε.*

*Il. π. v. 260.*

Audit, & votis Phœbus succedere partem  
Mente dedit; partem volucres disperfit in auras.  
*Enéid. l. XI. vv. 794-775.*

(30) . . . . . O when meet now,  
. . . . . in love, and mutual honor join'd!  
*Milton's book VIII, vv. 58-59.*

(31) Ubi nox abiit, nec tamen orta dies. *Amor. l. I.*

(32) On dit que la petite-maitresse, auteur en partie de cet ouvrage, fut vivement frappée à l'lecture du récit de sœur Rose, & qu'il lui donna la pensée de faire confidence au public d'une petite étourderie de sa jeunesse, qui n'eut que d'heureuses suites. J'ai conservé son style, & jusqu'à son orthographe : dans notre langue, elle devient de jour-en-jour si arbitraire, que chacun peut avoir la sienne. Ce serait même un bien. Quel avantage & quelle grace n'aurait pas une maniere d'écrire, qui peindrait aux yeux l'agréable grâsement des auteurs femelles : la prononciation

volubile & précipitée de l'auteur petit-maître ; le ton grave, pédantesque, ou bouffonné des tuteurs de dissertations, de panégyriques, d'histoires modernes, d'éloges, ou d'oraisons funèbres ! On pourrait, ce me semble, inventer quatre nouvelles ponctuations, qui faciliteraient infiniment cette utile méthode ; le point *précipitatif*, le *valentissiant*, l'*indignatif*, l'*attendrissant* (a). Quelle clarté ne répandraient ils pas dans le discours ! & surtout que de parenthèses ils remplaceraient dans nos comédies nouvelles, nos romans du jour & nos opéra bouffons ! . . . Mais je n'aperçois que je disserte. . . . Qu'on me pardonne la digression ; on en fait quelquefois de moins utiles. J'avertis seulement encore, que par-tout où l'auteur prononce la lettre r avec grace, il a eu soin de la mettre double.

Z'us dans ma Zeunesse le sortt de prrsque toutes les filles des zans aisés, ausquelles les mercenaires infiturrices des couvans servrent de mères; Ze fus confiée a des bénédictines, dont la maison ét tout prroce d'une terre où çaque année mes parrans venaient passer la bello saison. Oh ç'êt une sote çose que l'éducation de couvant ! Mon dieu ! come on devient dans ces maisons, boçueules, imperrtinantes & vaines ! An vérrité, z'ai u toutes les peines du monde a me garranzir de ces defants-la. Mais ce n'êt pas ce que ze veu, dirre Ze ne m'i déplus pas, tant que mon âme brrute ancorre, anferme dans la machine come un çrysalide dans son cocon, n'ut point éprouvé cette douce stâme que prroduit le soc des passions. Ze crroie que ce fut la le feu dont se servrit Errométée pous animer sa statue. Zuscqu'à l'âge heurreux où se fait le développemant de nos facultés, nous vezétons, nous grrandissons sotement ; nous fsons des poupees & des çapelles. C'êt aussi çome ze veçus zuscqu'à prrès de douze ans, qu'un zeune abe, çousin de notre prrieure, me donâ bien d'autres idées. Sa vue me fit hairr un lieu où des barreaux nous séparraient ; où des surveillans nous éclairraient toujours. Ze ne saurrais

(a) Joignez-y des demi virgules ou soupirs, qui serviraient dans mille occasions où la virgule est trop forte.

mieux faire son portrait, qu'au disant qu'il était hardi comme un paze, entreprenant comme un mousquetaire, hypocrite en public comme un ignacien, impudant dans le particulier comme tous ses pareils, & beau comme l'amour : à toutes ces brillantes qualités, ajoutés qu'il n'avait que vingt ans. Je le vis souvent au parloir, où j'accompagnais presque toujours la prieure lorsqu'elle recevait ses visites. Il me convint ; je lui plus ; nous lumes dans les yeux l'un de l'autre que nous désirions de nous entretenir sans témoin. Un jour, on m'avertit qu'une de mes parentes que j'aimais beaucoup m'attend au parloir ; j'y cours, & ma parente, c'était... monsieur l'abbé déguisé en fille ; mais si charmant sans cet habit, avec notre rousse, notre blanc, nos pompons & nos moufles, qu'on voyait bien qu'il était plus fait pour tout cela que nous-mêmes. Il prévint adroitement ma surprise, & me dit choses que je trouvais les plus jolies du monde. Cet entretien me fit bien rêver lorsqu'il se fut seule ! ... Mais laissons l'aimable abbé, que trois années de déguisemens, de propositions & de soupirs n'avaient pas plus avancé que le premier jour.

J'étais la plus jeune de trois filles : dès l'enfance on me destina à faire à la fortune de mes aînées le sacrifice de ma liberté & de mon bonheur. On attendait impatient que l'usage atteint l'âge prescrivit : il arriva : j'étais devenue plus belle, plus ennemie d'une éternelle clôture, plus amoureuse du jeune abbé. On me fit entendre qu'il fallait prander l'habit de novice. Je ne connaissais pas le monde ; & je l'aimais ! comment ça se faisait-il ? Je n'en sais rien ; mais ça était : je répugnai, on me pressa : j'avertis l'abbé par un billet, il vint : je pleurais ; il souriait, au me traitant d'enfant. — J'attendais ce moment, me dit-il, pour vous mettre à la raison, & vous proposer un arrangement que je médite depuis longtemps. — Eh ! quel est-il ? — C'est un projet qui vous garrantera de ce que vous redoutez. — Expliquez-vous donc vite. — J'ai pensé qu'il fallait sortir de votre monastère, &c. — Le pourrais-je ! — Oui, si vous le voulez. — Oh ! de tout mon cœur. — C'est au mieux : tenez-vous prête ce soir : gagnés le jardin, trouvez-vous à onze heures & demie précises à la porte qui donne sur la campagne : soyez attentif au signal.

Ze fis ce qu'il me disoit : on vient me prrvendrre : & voila mon étourrdie , qui se laisse anlever , & s'abandone à la discrétion d'un home , pour se dérober à la barbarie de ses parrans... Mais.. ( Admirrés un peu ce coup du sort ! ) dans le momant que l'on me portoit dans la gaïse , mon perre , accompagné d'un vieil officier de ses amis , venait de souper dans un câteaux voisin , & s'avise de se trrouver la. Ils ont vu escaler le murr du couvant : ils ne doutent pas que ce ne soit une expédition amoureuse ; à'avance ils en rrient de tout leurr cœur : ils s'apvrogent sans brruit : ils ne voulaient que s'amuser un momant de la frayeur qu'ils alaiet causer... La zoie ne fut pas de longue durée : mon perre surrtout , en me rreonnaissant , fit une exclamation qui me fait ancorre frissoner. Ce n'était pourrtant rien que ça. Quant , à travers son déguïsemant , mon perre rreconut l'abé , sa furreur n'eut plus de bornes ; c'était fait de notre vie , si son vieil ami ne l'ût modéré. Cet honnête-home était veuf depuis trrante ans : dès qu'il fut que la haine du cloïrre , plutôt que l'amourr , m'avait déterminée à prrvandrre la fuite , il s'offrrit de rréparrer le mal : il était bien sûr qu'il ne pouvait encore m'être rien arrivé : ze lui parrus zolie : il me rrandit le servoi ce de m'panser , sans dot. & de m'avantager considérablement. Il ne s'an tint pas là : durrant sa vie , z'an sus bien trraitée , mieux ancorre à sa mort , qui me laissa riche & maitresse de moi même au bout de deux ans. Pour le pauvre abé , ze le crois au seminaire.

Voila come une injuste contrainte faillit de me perdrre de deux manieres , dont z'avais cependant goïsi la moins irréparrable : Mais que ferrais-ze devenue , sans le vieil officier ? . . .

(33) Les parens qui contraignent leurs enfans à se marier contre leur inclination , commettent une imprudence qui peut avoir de très-fâcheuses suites : mais ceux qui les condamnent à entrer de sens froid dans un état dont le pere fut l'enthousiasme , & la mere la stupidité , sont des monstres plus exécrables que les adorateurs de SATURNE & de MOLOCH : cet abus abominable de leur autorité brise les liens des enfans , & les dispense de ce qu'ils leur devaient : c'est à la nature révol-

tée, de venger la nature outragée. (*M. Kathégetes.*)

(34) Effugium reperire alterius quære malo.

(35) Nous sommes dans un tans où l'on écrit beaucoup sur la petite-vérole, où l'on dispute pour & contre l'inoculation. Des deux côtés, c'est moins la vérité que l'on recherche, qu'à zeter un ridicule sur ses adversaires. Dût le zensre-humain être privé d'un secours utile, qui le garantirait d'un fléau destructeur de ses deus plus précieux avatazes, la vie & la beauté, l'anti-inoculateur voudrait anéantir l'inoculation. Pour moi, je ne parle que d'après mon expérience; j'ai été inoculé, & ze m'an suis trouvée fort bien.. A propos d'inoculation, ze me rapelle que mon médecin ne laissa. il i quelques zours, une lettre de l'oracle de notre littérature. Ce grand home, arrivant an tout, suggere un moyen nouveau pour extirper une maladie l'effroi du beau-sexe & des petits-maitres: par la même occasion, il pense qu'on pourrait aussi doner la casse à sa grosse fleur.. On zuzerra mieus de l'uc ça en lisant la lettre même.

*Au château de Ferney, le 22 avril 1768.*

—Je crois, monsieur, que dom Quichote n'avait pas lu plus de livres de chevalerie, que j'en ai lu de médecine. Je suis né faible & malade, & je ressemble aux gens qui ayant d'anciens procès de famille, passent leur vie à feuilleter des jurifconsultes, sans pouvoir finir leurs procès. Il y a environ soixante-quatorze ans que je soutiens, comme je peux, mon procès contre la nature. J'ai gagné un grand incident, puisque je suis encore en vie, mais j'ai perdu tous les autres, ayant toujours vécu dans les souffrances.

De tous les livres que j'ai lus, il n'y en a point qui m'ait plus intéressé que le vôtre. (*L'histoire de la petite-vérole. par m. P \* \*.*) Je vous suis très-obligé de m'avoir fait faire connaissance avec le *Rhazès*. Nous étions de grands ignorans & de misérables barbares, quand ces arabes se décastraient. Nous nous sommes formés bien tard en tout genre, mais nous avons regagné le tems perdu. Votre livre sur-tout, mon-

sieur, en est un bon témoignage ; il m'a beaucoup instruit : mais j'ai encore quelques petits scrupules sur la patrie de la petite vérole. J'avais toujours pensé qu'elle était native de l'*arabie deserte*, & couline germaine de la lepre, qui appartenait de droit au peuple juif, peuple le plus infecté en tout genre qui ait jamais été dans notre malheureux globe.

Si la petite-vérole était native d'*egypte*, je ne vois pas comment les troupes de Marc-antoine, de César, d'Auguste & de ses successeurs ne l'auraient pas apportée à rome. Presque tous les romains eurent des domestiques égyptiens, *uranopi* ; ils n'en eurent jamais d'arabes. Les arabes restèrent presque toujours dans leur grande presqu'île jusqu'au tems de Mahomet. Ce fut dans ce tems que la petite-vérole commença à être connue. Voilà mes raisons ; mais je me défie d'elles, puisque vous pensez différemment.

Vous m'avez convaincu, monsieur, que l'extirpation serait très-préférable à l'inoculation. La difficulté est de pouvoir mettre une sonnette au cou du chat. Je ne crois pas les princes de l'europe encore assez sages, pour faire une ligue offensive & défensive contre ce fléau du genre humain. Mais si vous obtenez des parlemens du royaume qu'ils rendent quelques arrêts contre la petite-vérole, je vous prierais aussi (sans aucun intérêt) de présenter requête contre la grosse sœur. Vous savez que le parlement de paris, en 1497, condanna tous les vérolés qui se trouveraient dans la banlieue, à être pendus. J'avoue que cette jurisprudence était fort sage, mais elle était un peu dure, & d'une exécution difficile, sur-tout avec le clergé, qui en aurait appelé *ad apostolos*.

Je ne fais laquelle de ces deux demoiselles a fait le plus de mal au genre humain ; mais la grosse sœur me paraît cent fois plus absurde que l'autre. C'est un si énorme ridicule dans la nature, d'empoisonner les sources de la génération, que je ne fais plus ou j'en fais quand je fais l'éloge de cette bonne mere. La nature eût

très-aimable & très respectable sans doute, mais elle a des enfans bien infâmes.

Je conçois bien que si tous les gouvernemens de l'europe s'entendaient ensemble, ils pourraient à toute force diminuer un peu l'empire des deux frères. Nous avons actuellement en europe plus de douze cens mille hommes qui montent la garde en pleine paix. Si on les employait à extirper les deux virus qui désolent le genre humain, ils seraient du moins bons à quelque chose. On pourrait même leur donner encore à combattre le scorbut, les fievres pourprées & les autres faveurs de ce genre que la nature nous a faites.

Vous avez dans paris un hôtedieu, où regne une contagion éternelle; où les malades entassés les uns sur les autres, se donnent réciproquement la peste & la mort. Vous avez des boucheries dans de petites rues sans issue au milieu de la ville, qui répandent en été une odeur cadavereuse, capable d'empoisonner tout un quartier. Les exhalaisons des morts tuent les vivans dans vos églises, & les charniers des innocens, ou *saint innocent*, font encore un reste de barbarie, qui nous met fort au-dessous des *hottentots* & des *negres*.

Cependant personne ne pense à remédier à ces abominables abus. Une partie des citoyens ne songe qu'à l'*opéra-comique*; la *Sorbonne* n'est occupée qu'à condamner *Bélizaire* & à danner l'empereur *Marc-antonin*. Nous serons long-tems fous & insensibles au bien public. On fait de tems en tems quelques efforts, & on s'en lasse le lendemain; la constance, le nombre d'hommes nécessaires & l'argent manquent pour tous les grands établissemens; chacun vit pour soi. *Sauve qui peut* est la devise de chaque particulier. Plus les hommes sont inattentifs à leur plus grand intérêt, plus vos idées patriotiques m'ont inspiré d'estime. J'ai l'honneur d'être, &c. V. g. o. d. l. c. d. R.

(36) O constance! tu suffrais seule pour le bonheur des humains! Pourquoi n'es-tu pas fille de la nature? ... Mais que dis-je! la constance

est la vertu des dieux. Mortel, elle peut te rapprocher de la divinité : conçois quel est son prix. (*Le vieillard Kathegates.*)

(37) „ Ceux qu'on avait déclarés nobles d'origine, & sur-tout les *grands mandarins*, allent s'imaginer que leur sang était plus pur, plus analogue aux grandes vertus, &c.

(38) Ce discours ne fent pas trop le marquis français.

(39) . . . . Timeo danaos & dona ferentes.

*Æneid. l. II., v. 49.*

(40) Je ne suis pas garant de ce fait

(41) Quid faciam ? superest præter amare nihil.

*Heroid. Ov.*

(42) La vraisemblance est si visiblement viciée, que je ne saurais me taire sans me faire soupçonner d'ignorance. L'homme a bien du goût pour l'*absurde*, ou, si l'on veut, le *merveilleux* ! Cette histoire extrêmement récente en est déjà remplie : au bout d'un mois, j'en suis réduit à l'excuse de *Virgile*, PRISCA FIDES, &c. ON DIT. L'ignorant abé & le petit-maitre auront fait tout le mal. Ces aimables gens savent par cœur les doucereux & libres propos des toilettes ; connaissent les modes, le ton, les manières, & rien du tout des loix de leur pays.

(43) Tunc potui Medea mori benè . . . Ovid.

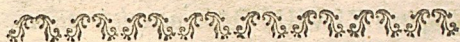
(44) Nam veræ voces tum demùm pectore ab imò Ejjiciuntur, & eripitur persona : manet res.

*Lucr. III. v. 57.*

(45) Je crois faire plaisir à mes lecteurs, de leur apprendre, que celle à qui le petit-maitre confia cet ouvrage, vient d'épouser le jeune officier de qui je le tiens, & que depuis son mariage elle n'a plus de vapeurs, devient de jour en jour plus raisonnable, & se propose même de fixer son séjour dans la principale de ses terres, pour être plus à portée de faire du bien à ses vassaux.

*Fin des notes.*





# T A B L E

## D E S C H A P I T R E S.

Chapitre XXXIV, <i>Qui n'est pas inutile.</i>	3
Chapitre XXXV, <i>Etrange convention.</i>	10
Chapitre XXXVI, <i>Secours dangereux</i>	13
Chapitre XXXVII, <i>Où les morts ressuscitent.</i>	19
Chapitre XXXVIII, <i>Le calme suit la tempête.</i>	28
Chapitre XXXIX, <i>Nouveaux personnages.</i>	35
Chapitre XL, <i>Où l'on ne trouve rien de ce que l'on attend.</i>	56
Chapitre XLI, <i>Où l'on trouve ce qu'on n'attend pas.</i>	60
Chapitre XLII, <i>Qui doit instruire de bien des choses.</i>	67
Chapitre XLIII, <i>Où la mule de Fanchette fait un beau rôle.</i>	80
Chapitre XLIV, <i>Scènes frappantes.</i>	86
Chapitre XLV, <i>Qui pouvait mener loin.</i>	92
Chapitre XLVI, <i>Comme se venge un tartufe.</i>	97
Chapitre XLVII, <i>Qui fera plaisir.</i>	105

Chapitre XLVIII, OÙ les atrocités retom- bent sur leurs auteurs.	110
Chapitre XLIX, Fanchette recouvre sa mule bleu-céleste.	118
Chapitre L, Nouvel enlèvement.	128
Chapitre LI, Obstacle qu'on n'attendait pas.	131
Chapitre LII, Bibi.	138
Chapitre dernier, plus heureux qu'on ne pense.	144

Fin de la Table.

R

Ab=61252

X 6337565

112







LE PIED  
D E  
*FANCHETTE,*

O U  
L'ORPHELINE  
FRANÇAISE;

HISTOIRE INTÉRESSANTE  
ET MORALE.

Une jeune Chinoïse avançant un bout du pied  
couvert & chaussé, fera plus de ravage à  
Pékin, que n'eût fait la plus belle Fille du  
monde dansant toute nue au bas du Taygète.  
*Œuvres de J. J. Rousseau, tome IV. p. 268.*

PREMIERE PARTIE.

